





6 1/2 volumes
105

PR
5322
W3
F4
1833
v1
SMB

ŒUVRES COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

—•••—

WAVERLEY.



W A V E R L E Y ,

OU

IL Y A SOIXANTE ANS ,

PAR SIR WALTER SCOTT ;

TRADUCTION NOUVELLE ,

FAITE SUR LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDINBOURG ,

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET.

« Et quel prince sers-tu ? parle , vaurien , ou meurs ! »

SHAKSPEARE. *Henri IV, partie 2.*

TOME PREMIER.

PARIS ,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN ,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS , N° 9 .

M DCCC XXXV .

DUBOSSE LIBRAIRE
SAUMUR

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY

PHILOSOPHY

1917

PHILOSOPHY

A

SA TRÈS GRACIEUSE MAJESTÉ

GEORGES IV,

ROI D'ANGLETERRE.

SIRE,

L'auteur de cette collection de romans n'aurait pas osé solliciter pour eux le patronage auguste de Votre Majesté, s'il ne lui avait été permis de supposer que ces ouvrages ont réussi parfois à amuser les lecteurs et à charmer quelques heures de loisir, d'ennui, de peine ou d'inquiétude; et qu'ils doivent par conséquent contenter le désir le plus ardent de Votre Majesté, en contribuant au bonheur de son peuple.

Ils sont donc humblement dédiés à Votre Majesté, d'après sa gracieuse permission, par,

De votre Majesté,

Le dévoué sujet

WALTER SCOTT.

Abbotsford, 1^{er} janvier 1829.



AVERTISSEMENT

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Depuis plusieurs années, L'AUTEUR DE WAVERLEY s'occupait par intervalles de revoir et de corriger la volumineuse série des romans connus sous ce nom. Il voulait, si jamais ils devaient paraître comme des productions avouées, qu'ils fussent de plus en plus dignes de la faveur dont le public les avait toujours honorés depuis leur première apparition. Toutefois il avait longtemps paru probable que cette nouvelle édition, corrigée et annotée, serait une publication posthume ; mais les circonstances qui ont amené la révélation du nom de l'auteur lui ayant rendu le droit d'une sorte de contrôle paternel sur ces ouvrages, l'auteur éprouve le désir bien naturel de les imprimer corrigés, et corrigés heureusement, il l'espère, s'il lui reste assez de santé et de vie pour consacrer ses soins à cette révision. Tel étant son projet, il est nécessaire de dire quelques mots sur le plan qu'il se propose de suivre.

L'annonce d'une édition *revue et corrigée* ne doit pas faire supposer que l'auteur prétende changer la teneur des histoires, le caractère des acteurs, ou l'esprit du dialogue. Il y aurait sans

doute beaucoup à faire sous tous ces rapports ; — mais là où l'arbre tombe il faut qu'il reste. Tous les efforts d'un auteur pour satisfaire la critique, même la plus juste, en refondant un ouvrage qui est déjà dans les mains du public, sont en général malheureux. Dans la fiction la plus improbable, le lecteur aime à trouver quelque air de *vraisemblance* ; et il ne voit pas avec plaisir que les incidens d'un récit qui lui est familier soient altérés pour satisfaire le goût des critiques ou le caprice de l'auteur lui-même. Ce sentiment est si naturel qu'on peut l'observer même chez les enfans : habitués aux contes dont leurs nourrices les ont bercés, ils ne peuvent souffrir qu'ils leur soient répétés d'une manière différente du premier récit.

Mais sans altérer en rien le fond ou la forme de ses histoires, l'auteur a saisi cette occasion de corriger les fautes de l'impression et ses propres *lapsus calami*. On ne doit pas être surpris qu'il en existe, si l'on veut bien considérer que les éditeurs ont trouvé leur intérêt à multiplier les premières réimpressions de ces divers romans avec une précipitation qui ne permettait pas à l'auteur de les revoir. Il espère que cette nouvelle édition sera purgée de ces erreurs accidentelles.

L'auteur a hasardé aussi quelques corrections d'une nature différente, qui, sans s'écarter as-

sez des histoires originales pour troubler les anciens souvenirs du lecteur, ajouteront peut-être à l'effet du dialogue, du récit ou de la description. Ici, il a élagué des phrases parasites et redondantes, il a donné plus de concision à un passage trop diffus; là, il a rendu plus nerveux le style qui languissait, il a remplacé une épithète un peu forcée par une autre plus juste; enfin, il a voulu, comme l'artiste, jeter sur son tableau les dernières touches qui achèvent de lui donner le relief et le fini, sans qu'un œil expérimenté puisse à peine découvrir en quoi elles consistent.

La préface générale de la nouvelle édition, et les notices préliminaires de chacun des romans, rappelleront les circonstances attachées à leur première publication, qui paraîtront avoir quelque intérêt en elles-mêmes, ou mériter d'être communiquées au public. L'auteur se propose aussi de publier à cette occasion les diverses légendes, les traditions de famille, ou les faits historiques obscurs qui ont formé la base de ces fictions; il y joindra l'indication du lieu de la scène, quand ce lieu sera en tout ou en partie réel, ainsi qu'un récit des incidens particuliers fondés en faits; enfin cette édition contiendra un glossaire plus étendu et des notes pour expliquer les anciennes coutumes et les superstitions populaires auxquelles il est fait allusion dans les romans.

En résumé, on espère que les ROMANS-WAVERLEY, sous leur nouvelle forme ne perdront rien de leur attrait pour avoir été relus et commentés avec soin par l'auteur.

Abbotsford, 1829.

PRÉFACE GÉNÉRALE

POUR LES OEUVRES COMPLÈTES.

Faut-il donc démêler le tissu de mes fautes ?
SHAKSPEARE. *Richard II*, acte IV.

AYANT entrepris de donner, sous forme d'instruction, l'histoire des compositions offertes au public avec des notes, l'auteur, sous le nom duquel elles sont aujourd'hui réunies pour la première fois, sent bien qu'il a la tâche délicate de parler de lui et de ses affaires personnelles, plus qu'il ne serait peut-être gracieux ou prudent de le faire. En se présentant ainsi au public, il peut craindre de ressembler à la femme muette du *Recueil des bons mots*, dont le mari, après avoir dépensé la moitié de sa fortune pour obtenir la guérison de son infirmité, aurait volontiers donné l'autre moitié pour la rendre aussi muette qu'auparavant. Mais c'est un risque inséparable de l'entreprise de l'auteur, et tout ce qu'il peut promettre, c'est d'être aussi peu *égotiste* que la situation le lui permettra. C'est peut-être un mauvais signe de l'envie de tenir parole, lorsqu'après s'être introduit à la troisième personne du singulier, il l'abandonne dès le second paragraphe pour se servir de la première; mais la modestie apparente de l'emploi de la troisième personne ne lui semble pas compenser suffisamment l'inconvénient qu'il

entraîne inévitablement au bout de quelques pages, c'est-à-dire la raideur et l'affectation qu'on retrouve, à un degré plus ou moins sensible, dans tous les ouvrages où l'auteur parle à la troisième personne, depuis les *Commentaires de César* jusqu'à l'*Autobiographie d'Alexandre-le-Correcteur*.

Il me faudrait remonter jusqu'aux premières années de ma vie pour retrouver mes premiers essais comme conteur; mais je crois que quelques-uns de mes camarades d'école peuvent encore attester que j'avais déjà une réputation distinguée dans ce genre de talent, lorsque leur approbation dédommageait le futur romancier des reproches et des punitions qu'il s'attirait pour ne rien faire et empêcher les autres de travailler pendant les heures qu'il eût fallu consacrer à nos devoirs. Le principal amusement de mes récréations était de m'échapper avec un ami de mon âge, et qui avait les mêmes goûts que moi, pour nous raconter l'un à l'autre toutes les aventures que nous pouvions imaginer. Nous faisons ainsi, chacun à notre tour, d'interminables contes de chevalerie, de batailles et d'enchantemens, que nous continuions un autre jour ou à la première occasion, sans jamais penser à les conclure. Comme nous observions un secret inviolable sur le sujet de ces entretiens, ils avaient tout le charme d'un plaisir caché. Nous choisissions ordinairement pour ces longues promenades les environs solitaires d'Arthur's-Seat, de Salisbury-Crags, de Braid-Hills, et autres lieux semblables, dans le voisinage d'Edimbourg; le souvenir de ces heureuses récréations forme encore une sorte d'oasis

dans le pèlerinage de ma vie passée. J'ajouterai que mon ami vit encore , dans un état de fortune élevé , mais trop occupé de ses importantes fonctions pour me remercier , si je le désignais plus clairement comme le confident de mes secrets d'enfant.

A l'époque où la jeunesse , succédant à l'enfance , demandait des études plus sérieuses et des soins plus graves , une longue maladie me rappela dans le royaume des fictions comme par une sorte de fatalité. Mon indisposition provint , au moins en partie , de la rupture d'un vaisseau dans la poitrine ; le repos le plus absolu et le silence me furent sévèrement prescrits. Je restai au lit plusieurs semaines , condamné à dire à peine quelques mots à voix basse , à ne manger qu'une ou deux cuillerées de riz bouilli , et à n'avoir pour couverture qu'une légère courtepointe. Quand le lecteur saura que j'étais alors dans ma quinzième année , dans la force de la croissance , que j'avais toute l'ardeur , tout l'appétit , toute l'impatience de cet âge , et que par conséquent je souffrais cruellement de ce régime rigoureux , que des rechutes répétées rendaient indispensable , il ne sera pas surpris qu'on m'ait abandonné à ma discrétion en fait de lecture , seul amusement qui me fût permis , et encore moins que j'aie abusé de cette facilité de disposer seul ou presque seul de tout mon temps.

Il y avait alors à Edimbourg un cabinet de lecture , fondé , je crois , par le célèbre Allan Ramsay ; ce cabinet , qui contenait une collection nombreuse de livres de toute espèce , était surtout , comme on devait s'y attendre , très riche en romans. Il y en

avait de toute espèce , depuis les romans de chevalerie et les lourds in-folio de Cyrus et de Cassandre, jusqu'aux ouvrages modernes les plus estimés. Je me lançai sur ce vaste océan de lecture sans boussole ni pilote ; et , à moins que quelqu'un n'eût la charité de faire avec moi une partie d'échecs , il m'était permis de ne faire que lire du matin au soir. Par une indulgence mal entendue peut-être , mais bien naturelle , on me laissait choisir à mon gré mes sujets d'étude , comme on passe aux enfans leurs caprices pour les empêcher de mal faire. N'ayant pas d'autre moyen de satisfaire mon goût et mon appétit , je devins , pour me dédommager , un glouton de livres. Je dévorai , je crois , tous les romans , toutes les vieilles pièces de théâtre et tous les poèmes épiques de cette collection formidable , amassant ainsi , sans doute sans le savoir , de nombreux matériaux pour les travaux qui m'ont ensuite tellement occupé.

Cependant je n'abusai pas sous tous les rapports de la licence qui m'était accordée. Une connaissance des spécieux prodiges de la fiction amena la satiété , et je commençai peu à peu à chercher dans les histoires , les mémoires et les voyages , des évènements presque aussi merveilleux que ceux qui étaient le produit de l'imagination , avec le mérite de plus d'être vrais , du moins en grande partie. Après deux ans que je passai ainsi , abandonné à mon libre arbitre , j'allai passer quelque temps à la campagne , où j'aurais encore été bien seul sans le secours d'une bonne quoique antique bibliothèque. Je ne puis mieux comparer mes irrégulières et vagues études

de cette époque qu'à celle de Waverley dans une situation semblable. C'est avec mes propres souvenirs que j'ai tracé ce passage du roman (chapitre III). Je me hâte de dire que l'analogie entre le héros et moi ne s'étend pas plus loin.

Enfin, le temps, en s'écoulant, me rendit heureusement une santé consolidée et même un degré de force personnelle que je n'avais jamais espéré ou attendu. Les études sévères qu'exigeait la profession à laquelle je me destinais occupèrent alors la plus grande partie de mon temps, et j'en consacrais les intervalles, avec quelques amis qui entraient comme moi dans le monde, aux amusemens ordinaires de la jeunesse. J'étais dans une situation qui rendait indispensable un travail sérieux ; car, si je ne possédais aucun de ces avantages particuliers qui peuvent faire espérer un avancement rapide dans le barreau, je ne voyais pas non plus devant moi d'obstacle extraordinaire qui dût arrêter ma marche : je devais donc raisonnablement m'attendre à réussir suivant le plus ou moins de peine que je prendrais pour me distinguer comme avocat plaidant.

Il serait étranger au but de cette introduction de raconter en détail comment le succès de quelques ballades eut pour effet de changer tout l'avenir de ma vie, et de convertir un avocat de quelques années de stage en un adepte de la littérature. Il suffira de dire que j'étais entré depuis plusieurs années dans cette nouvelle carrière, avant que je songeasse sérieusement à essayer un ouvrage d'imagination en prose ; déjà toutefois deux ou trois de mes essais poétiques pouvaient passer pour des romans en vers.

Cependant dès cet époque (hélas ! il y a trente ans , j'avais conçu l'idée ambitieuse de composer un roman de chevalerie, qui devait être dans le genre du *Château d'Otrante* (1), où je voulais placer maint héros du pays frontière entre l'Angleterre et l'Ecosse, avec des aventures merveilleuses. J'ai trouvé, par hasard, au milieu de vieux papiers, un chapitre de cet ouvrage projeté, et je le donne parmi les appendices de cette nouvelle édition, sous le n° 1 (2), pensant qu'il pourra paraître curieux à quelques lecteurs, comme le premier essai de composition romanesque d'un auteur qui, depuis, a tant écrit dans ce genre. Et, à cette occasion, ceux qui se plaignent, non sans raison, du nombre multiplié des romans qui ont suivi *Waverley*, peuvent remercier leur étoile de l'avoir échappé belle : car cette inondation, qui faillit commencer dès la première année du siècle, n'eut lieu que quinze ans plus tard.

Quoique je n'aie jamais repris ce sujet, je n'abandonnai pas l'idée de faire un roman en prose ; mais je résolus de choisir un autre genre.

La description des paysages pittoresques et des mœurs locales des *Highlands* (3), due à mes souvenirs de jeunesse, contribua surtout au succès de *la Dame du Lac*, et cet accueil favorable m'inspira le projet de reproduire en prose quelques essais du

(1) D'Horace Walpole.

(2) Le lecteur trouvera les appendices à la fin du quatrième volume.

(3) On appelle ainsi les montagnes d'Ecosse, ce mot signifiant « hautes-terres. »

même genre. J'avais beaucoup parcouru les Highlands dans un temps où ces montagnes étaient bien moins accessibles et moins visitées qu'aujourd'hui. Je connaissais plusieurs de ces vieux combattans de 1745, qui, comme la plupart des vieux guerriers, aimaient à recommencer leurs batailles en récit, lorsqu'ils trouvaient un auditeur attentif comme moi. Je pensai naturellement que les anciennes traditions et le courage d'un peuple qui, dans un siècle et un pays civilisés, conservait encore une si vive empreinte des mœurs antiques, devaient offrir un sujet précieux au romancier, s'il n'avait pas la maladresse de le gâter en le traitant. Ce fut avec ces idées que j'écrivis en 1805 à peu près un tiers du premier volume de *Waverley*. L'ouvrage fut annoncé, comme devant être publié par feu M. John Ballantyne, libraire à Edimbourg, sous le titre de *Waverley ou Il y a cinquante ans* (que j'ai remplacé depuis par *Il y a soixante ans*, pour faire correspondre plus exactement la date de la publication avec l'époque des scènes racontées). J'en étais, je crois, au septième chapitre, lorsque je montrai mon ouvrage à un critique de mes amis, dont l'opinion ne fut pas favorable. J'avais alors une certaine réputation comme poète, et je ne voulais pas risquer de la perdre en essayant un nouveau genre de composition; je mis donc de côté l'ouvrage commencé, sans réplique et sans regret. Je dois ajouter que, si l'arrêt porté par mon ami a depuis été cassé par le public, auquel j'en ai appelé, on ne saurait en accuser son bon goût; car, dans l'essai soumis à sa critique, j'en étais resté au

départ de mon héros pour l'Ecosse , et , par conséquent je n'avais pas encore entamé cette partie du roman qui a paru finalement la plus intéressante.

Quoi qu'il en soit, j'enfermai alors mon manuscrit dans le tiroir d'un vieux pupitre, qui, lorsque j'allai pour la première fois habiter Abbotsford en 1811 , fut relégué et entièrement oublié dans un grenier. Je songeais bien quelquefois, au milieu d'autres travaux littéraires, à continuer mon roman ; mais ne pouvant retrouver ce que j'en avais déjà écrit, après l'avoir vainement cherché dans les meubles qui étaient sous ma main, j'avais la paresse de ne pas le récrire de mémoire, et je pensai à tout autre chose.

Deux circonstances, entre autres, me rappelèrent mon manuscrit perdu. La première fut la réputation bien méritée de miss Edgeworth , dont les romans irlandais ont beaucoup contribué à faire connaître aux Anglais le caractère aimable et le bon cœur de leurs voisins d'Irlande, de sorte qu'on peut dire avec vérité, qu'elle a plus fait peut-être pour compléter *l'Union* des royaumes, que tous les actes législatifs qui en ont été la suite. Sans avoir la prétention d'égaliser *l'humour* de mon amie, le pathétique et le tact admirable qui distinguent les ouvrages de ce beau talent, je compris qu'on pouvait faire pour l'Ecosse quelque chose de semblable à ce que miss Edgeworth avait si heureusement fait pour l'Irlande , quelque chose qui pût présenter mes compatriotes à leurs concitoyens d'Angleterre plus favorablement qu'ils n'avaient jusqu'ici paru à leurs yeux, et contribuer à faire apprécier leurs vertus, comme à inspirer quelque indulgence pour leurs faiblesses. Je

pensai aussi que ce qui me manquait en talent pouvait être suppléé par ma connaissance intime du sujet; car j'avais parcouru presque toute l'Ecosse, *Highlands* et *Lowlands* (1), fréquentant librement depuis mon enfance les vieillards et les jeunes gens de toutes les classes, le pair d'Ecosse et le laboureur. Ces idées me revenaient sans cesse à l'esprit et formaient une des subdivisions ambitieuses de ma théorie, quelque loin que j'aie pu en rester dans la pratique.

Mais ce ne furent pas seulement les triomphes de miss Edgeworth qui stimulèrent mon émulation, et qui me reprochaient mon indolence : le hasard me fit entreprendre un travail d'essai qui me fit espérer que je pourrais, à mon tour, prendre rang, avec quelque succès, parmi les romanciers.

En 1807—8, je devins, à la sollicitation du libraire John Murray, d'Albemarle-Street, l'éditeur de quelques œuvres posthumes de M. Joseph Strutt, distingué comme artiste et comme antiquaire. Parmi ces manuscrits était un roman non terminé intitulé : *Queen-Hoo-Hall*, destiné à peindre les mœurs, les usages et le langage du règne de Henri VI. M. Strutt s'était parfaitement familiarisé avec son sujet en compilant son laborieux ouvrage de *Horda Angel Cynnan*, ses *Antiquités royales et ecclésiastiques*, et son *Essai sur les exercices et passe-temps du peuple anglais*. Il avait donc, comme antiquaire, acquis plus de connaissances et amassé plus de matériaux qu'il n'en fallait pour sa composition projetée ; et

(1) Ce dernier mot signifie les plaines ou basses-terres.

quoique son manuscrit portât les marques de la précipitation et du défaut de liaison, inséparables d'un premier jet, l'auteur y avait fait preuve, à mon avis, d'une imagination vive et puissante.

Ce roman n'était pas fini, et je crus devoir, comme éditeur, y ajouter un dénouement rapide et simple, tel que pouvait le comporter le plan qu'avait tracé M. Strutt. Je donne encore ce dénouement dans les appendices (voir appendice n. 2), pour la même raison qui m'a fait offrir au lecteur le précédent fragment. C'était pour moi un nouveau pas vers un projet de roman ; et l'objet de cette introduction est en grande partie d'en conserver les traces. *Queen-Hoo-Hall* ne reçut pas toutefois un accueil très favorable. Je crus en deviner la raison, et je pensai que notre savant auteur, en donnant à son style une teinte trop prononcée du vieux temps, et en étalant avec trop de complaisance ses connaissances d'antiquaire, avait créé lui-même un obstacle à son succès. Un ouvrage destiné seulement à amuser doit être écrit dans un style facile, intelligible ; si, comme il arrive quelquefois dans *Queen-Hoo-Hall*, l'auteur s'adresse exclusivement à l'antiquaire, il s'expose à recevoir de la généralité de ses lecteurs le reproche que Mungo, dans *le Cadenas*, fait à la musique mauritanienne : « — Que signifie d'entendre, si moi ne comprendre pas ? »

Je crus possible d'éviter cette erreur, et, en rendant un ouvrage de ce genre moins sérieux et plus accessible à l'intelligence générale, d'échapper à l'écueil où mon prédécesseur avait fait naufrage. Mais, d'un autre côté, l'accueil assez froid fait au

roman de M. Strutt me détrompa sur l'intérêt que j'avais supposé aux mœurs du moyen-âge, et me fit penser qu'un roman fondé sur un sujet écossais, et sur des évènements plus modernes, aurait une meilleure chance de succès qu'un conte de chevalerie. Mes idées furent donc encore une fois ramenées vers le roman que j'avais commencé, et le hasard me rendit enfin mes feuilles égarées.

J'eus besoin, pour un de mes hôtes, de quelques ustensiles de pêche, et je me rappelai alors le vieux pupitre dont j'ai parlé, qui me servait d'ordinaire à serrer ces objets. Je le découvris, non sans peine, dans mon grenier, et, au milieu des lignes et des amorces que je cherchais, je retrouvai mon manuscrit perdu depuis long-temps. Je me mis immédiatement à l'ouvrage pour le finir sur le plan original, qui ne méritait guère, je dois l'avouer ici franchement, le succès qu'obtint le roman. Je ne puis même pas m'attribuer le mérite d'avoir tracé aucun plan de l'ouvrage, tant je mis peu de soin à en composer l'ensemble. Les aventures de Waverley dans ses excursions avec le Cateran montagnard Bean Lean ne sont pas conduites avec beaucoup d'art ; mais j'avais seulement cherché un cadre pour introduire quelques descriptions de paysages et de mœurs, auxquelles l'exactitude et la réalité prêtèrent un intérêt que les talens de l'auteur n'auraient pu leur donner seuls. Quoiqu'on ait pu dans mes autres romans m'accuser quelquefois d'être sujet à caution, je ne m'en rappelle aucun où j'aie tant abusé de cette licence que dans le premier.

Entre autres bruits dénués de fondement qui ont

couru au sujet de ces ouvrages, on a dit que le manuscrit de *Waverley* avait été offert à un très bas prix à plusieurs libraires de Londres, pendant qu'il était sous presse. Il n'en est rien. MM. Constable et Cadell, qui ont publié l'ouvrage, en avaient seuls pris connaissance, et, pendant l'impression, ils offrirent à l'auteur une somme considérable, qu'il refusa parce qu'il ne voulait pas se défaire de son manuscrit.

L'introduction séparée, mise en tête de *Waverley* dans cette édition, révèle la source qui m'a fourni le sujet, et les faits particuliers sur lesquels il est fondé : je n'ai pas à m'en occuper ici.

Waverley fut publié en 1814, sans nom d'auteur, et l'ouvrage fut ainsi abandonné à son propre sort pour faire son chemin dans le monde, sans aucune des recommandations ordinaires. Son succès fut d'abord assez lent; mais, au bout des deux ou trois premiers mois, il s'accrut à un degré qui aurait surpassé l'attente de l'auteur, lors même qu'il se serait flatté de bien plus d'espoir qu'il n'en eut jamais.

On se donna beaucoup de mouvement pour apprendre le nom de l'auteur; mais on ne put obtenir sur ce point aucune information certaine. Je vais expliquer ici le motif qui me fit, dans l'origine, désirer de garder l'anonyme. Je sentais que je faisais sur le goût du public une expérience qui pouvait très probablement ne pas réussir, et je ne voulais pas prendre sur moi le risque personnel d'une chute; je m'entourai donc de précautions pour assurer mon secret. C'était M. James Ballantyne, mon ancien ami et camarade d'école, qui imprimait mes romans; il s'était chargé de correspondre exclusivement avec

moi, et je profitai ainsi en même temps de son habileté dans sa profession et de ses talens comme critique. Le manuscrit original ou, comme on l'appelle en termes techniques, « la copie, » était transcrit, sous ses yeux, par des personnes de confiance; et quoique, pendant les nombreuses années que durèrent ces précautions, on ait été obligé d'employer des copistes différens, aucun n'a jamais trahi le secret. On tirait constamment une double épreuve. L'une m'était adressée par M. Ballantyne; je la lui renvoyais avec mes corrections, qu'il transcrivait lui-même sur l'autre pour les imprimeurs, et les feuilles que j'avais corrigées n'entraient jamais dans l'atelier. Je mis en défaut par ce moyen la curiosité de ceux qui pouvaient pousser leurs recherches jusqu'aux détails les plus minutieux.

Ma raison pour vouloir d'abord rester inconnu quand l'accueil réservé à *Waverley* était douteux, paraîtra, je pense, assez naturelle; mais on pourra trouver plus difficile d'expliquer l'obstination de mon incognito, lorsque les éditions qui se succédèrent rapidement au nombre de onze à douze mille exemplaires, eurent prouvé le succès de l'ouvrage. Je regrette de ne pouvoir donner de réponse satisfaisante sur ce point. J'ai déjà dit, dans l'introduction des *Chroniques de la Canongate*, que je n'avais guère de meilleure raison à alléguer que celle de Shylock: « Tel était mon caprice du moment. » Peut-être voudra-t-on bien observer toutefois que le désir de faire parler de soi dans le monde, ce premier besoin d'aspirer à une réputation personnelle, n'agissait plus sur moi. J'avais déjà assez de

renommée littéraire, méritée ou non, pour contenter un esprit plus ambitieux que le mien, et, dans cette nouvelle lutte, le danger de perdre ce que j'avais acquis pouvait l'emporter sur la chance de gagner davantage. Je n'étais pas non plus poussé par aucun de ces motifs qui, à une époque moins avancée de la vie, auraient sans doute eu de l'influence sur moi. Mes liaisons d'amitié étaient formées, — ma place dans la société était fixée, — j'avais atteint la moitié de ma course; mon rang dans le monde, supérieur peut-être à mon mérite, était certainement égal à mes désirs; et les plus brillans succès littéraires ne pouvaient plus guère apporter de changement ou d'amélioration dans ma position personnelle.

Je n'étais donc pas excité par l'ambition, aiguillon ordinaire en pareille occasion : j'espère cependant qu'on ne m'accusera pas d'une coupable ingratitude ou d'une indifférence déplacée envers le public qui m'honorait de son indulgence. Ma reconnaissance pour ses faveurs n'était pas moindre, parce que je ne la proclamais pas; — comme l'amant qui porte dans son sein le gage qu'il a obtenu de sa maîtresse, en est aussi fier, quoiqu'il s'en montre moins vain, que celui qui le déploie à tous les yeux. Loin d'être jamais tombé dans cette apathie, j'ai rarement éprouvé une satisfaction plus vive que lorsque, à mon retour d'un voyage de plaisir, je trouvai *Waverley* dans l'éclat de la popularité, et la curiosité publique en pleine activité pour découvrir le nom de l'auteur. La douce assurance que j'avais de l'approbation générale ressem-

blait à la propriété d'un trésor caché, qui n'est pas moins précieux pour son maître que si le monde entier l'en savait possesseur. Je trouvais un autre avantage dans le secret que je gardais. Je pouvais paraître sur la scène, ou m'en retirer à mon gré, sans attirer sur moi l'attention autrement que par des conjectures. D'ailleurs, comme auteur connu dans une autre branche de littérature, j'aurais pu, en attachant mon nom à ces romans, être accusé d'abuser trop souvent de la patience des lecteurs; mais l'auteur de *Waverley* était, sous ce rapport, aussi invulnérable aux traits de la critique, que l'ombre d'*Hamlet* aux coups de la pertuisane de Marcellus. Sans doute la curiosité du public, stimulée par l'existence d'un secret, et ranimée par les discussions que ce sujet excitait de temps en temps, a beaucoup contribué à maintenir un intérêt soutenu en faveur de ces publications fréquentes. Chaque nouveau roman, quoique inférieur peut-être aux précédens sous d'autres rapports, semblait pouvoir offrir quelque moyen de déchirer les voiles du mystère dont l'auteur s'enveloppait.

Me soupçonnera-t-on d'affectation, si je compte parmi les motifs de mon silence un désir secret d'éviter des discussions personnelles sur mes travaux littéraires? Il est toujours dangereux pour un auteur de se trouver sans cesse au milieu de ceux qui font de ses écrits un sujet fréquent et ordinaire de conversation, et dont le jugement est nécessairement partial quand il s'agit d'ouvrages composés dans leur propre cercle. L'habitude d'importance que cela donne ne peut que nuire beaucoup à un

bon esprit ; car si la coupe de la flatterie ne réduit pas , comme celle de Circé , les hommes au niveau des brutes , elle ne peut manquer , quand on y boit avec une ardeur imprudente , de rabaisser au rang des sots l'homme le meilleur et le plus habile. Le masque que je portais me garantissait en quelque sorte de ce danger : et mon amour-propre pouvait ainsi suivre son cours naturel , sans être accru par la partialité de mes amis ou l'adulation des flatteurs.

Si l'on me demande d'autres raisons du parti dans lequel j'ai si long-temps persisté , je ne puis que recourir à l'explication que m'a suggérée un critique aussi bienveillant qu'ingénieux , en répétant avec lui que l'organisation intellectuelle du romancier doit être caractérisée , pour employer les termes cranologiques , par un développement de la bosse du mystère ! Je serais assez porté à me soupçonner quelque disposition de cette nature ; car , du moment où j'ai vu la curiosité publique vivement excitée sur ce point , j'ai éprouvé , à la mettre en défaut , une satisfaction secrète dont je ne saurais guère rendre compte , quand je considère le peu d'importance de cette petite manœuvre.

Mon désir de garder l'incognito , comme auteur de ces romans , m'a mis plus d'une fois dans une situation assez embarrassante vis-à-vis de ceux de mes amis à qui l'intimité permettait de me poser la question en termes directs. Je n'avais alors à choisir qu'entre trois partis. Il fallait ou livrer mon secret , — ou faire une réponse équivoque , — ou enfin me renfermer dans une dénégation absolue.

Livrer mon secret était un sacrifice que je ne croyais à personne le droit d'exiger de moi, puisque j'y étais le seul intéressé ; une réponse équivoque m'aurait exposé aux soupçons humilians de n'être pas fâché de m'attribuer un mérite (s'il y en avait dans ces ouvrages) que je n'osais pas réclamer hautement ; ou ceux qui auraient eu de moi une opinion plus juste auraient pris une pareille réponse pour un aveu indirect. Je me crus donc autorisé, comme un accusé en présence de ses juges, à ne pas donner mon propre témoignage pour aider à me convaincre, et à nier fermement tout ce qui ne pouvait pas être prouvé contre moi. J'avais toutefois l'habitude d'ajouter à ma dénégation que, si j'avais été l'auteur de ces ouvrages, j'aurais cru avoir le droit positif de protéger mon secret en refusant mon propre témoignage, quand on le demanderait pour arriver à une découverte que je voudrais éviter.

La vérité est que je n'ai jamais prétendu ou espéré cacher ma qualité de père de ces romans à mes amis particuliers. Les anecdotes racontées, les tournures de phrases employées et les opinions exprimées dans ces ouvrages offraient nécessairement des coïncidences trop nombreuses avec la conversation habituelle de l'auteur dans le commerce de la vie privée, pour laisser à aucune de mes connaissances intimes aucun doute sur l'identité de leur ami avec l'auteur de *WAVERLEY* ; et tous, je le crois, en étaient moralement convaincus. Mais tant que je gardais moi-même le silence, leur opinion ne pouvait guère avoir plus de poids aux yeux du monde

que celle des autres ; leurs raisonnemens pouvaient être taxés de partialité , ou combattus par des argumens contraires ; enfin , la question était moins si je serais généralement reconnu comme l'auteur de ces romans , malgré ma dénégation , que si mon propre aveu de paternité , en me supposant décidé à le faire , suffirait pour me mettre en possession de ce titre.

On m'a souvent questionné sur certains cas supposés où j'aurais été , disait-on , sur le point d'être découvert ; mais comme je maintenais ma position avec l'aplomb d'un homme qui manie depuis trente ans les questions ardues de la loi , je ne me rappelle pas m'être jamais laisser troubler ou confondré à ce sujet. Dans les *Conversations de lord Byron*, publiées par le capitaine Nedwyn , celui-ci raconte qu'ayant un jour demandé à mon noble et illustre ami s'il était sûr que ces romans fussent de sir Walter Scott, lord Byron lui avait répondu : « Scott s'est à peu
« près avoué l'auteur de WAVERLEY devant moi ,
« dans la boutique de Murray. Je lui parlais de ce
« roman , et je regrettais que son auteur n'en eût
« pas fait remonter l'époque plus près de la révo-
« lution. — Scott , qui n'était nullement sur ses
« gardes , répondit : — Oui sans doute j'aurais pu
« le faire , mais...., il s'arrêta tout à coup. Il était
« inutile de chercher à revenir sur le mot qui venait
« de lui échapper ; il parut confus , et se tira d'em-
« barras par une retraite précipitée. » Je n'ai aucun souvenir de cette scène , et j'aurais été , je crois , beaucoup plus disposé à en rire qu'à en éprouver de la confusion , car je n'aurais certainement jamais

espéré en pareil cas , faire prendre le change à lord Byron. Je savais d'ailleurs , par la manière dont il s'exprimait constamment à ce sujet , que son opinion était arrêtée , et que toutes mes dénégations ne lui auraient paru qu'une affectation ridicule. Je ne veux pas dire que cette scène n'ait pas eu lieu , mais seulement qu'il serait difficile qu'elle se fût passée exactement comme elle est racontée , sans me laisser quelque souvenir positif. Dans un autre passage du même volume , le capitaine Medwyn rapporte que lord Byron aurait attribué mon désir de ne pas m'avouer l'auteur de *WAVERLEY* à la crainte du déplaisir que l'ouvrage aurait pu causer à la famille régnante. Tout ce que je puis dire , c'est que c'eût été la dernière de mes craintes , comme la dédicace de cette nouvelle édition le prouve suffisamment. Les victimes de cette malheureuse époque ont été , sous le dernier roi et sous notre gracieux monarque , honorées d'une noble pitié et d'une généreuse protection ; et la magnanimité de la famille régnante peut bien pardonner aux autres d'accorder un soupir qu'elle ne refuse pas elle-même à la mémoire de braves adversaires qui , sans jamais connaître la haine , n'ont suivi que l'impulsion de l'honneur.

Tandis que mes amis particuliers n'hésitaient pas à m'attribuer la propriété littéraire de ces romans , des critiques distingués s'occupaient avec une patiente persévérance à rechercher les traits caractéristiques qui pourraient en trahir l'origine. Un écrivain , entre autres , également remarquable par la bienveillance de sa politesse et la finesse de ses

raisonnemens, montra, dans ses recherches (1), non seulement un grand talent d'investigation exacte, mais encore un excellent ton de critique, digne d'un sujet beaucoup plus important; et il convertit sans doute à son opinion presque tous ceux qui jugeaient ce fait digne de leur attention. Je ne pouvais me plaindre de pareilles tentatives, quoiqu'elles missent en grand péril mon incognito. J'avais défié le public à une partie de cache-cache, et si je me laissais surprendre dans ma cachette, je devais subir la honte de ma maladresse. /

Il circula naturellement bien des suppositions diverses, fondées tantôt sur le rapport inexact de circonstances qui avaient pu être en partie vraies, tantôt sur des incidens qui n'avaient aucun rapport à la question; d'autres encore furent dues à l'invention mensongère de quelques importuns, qui s'imaginaient peut-être que le moyen le plus facile de forcer l'auteur à se découvrir lui-même, était d'imputer son silence à quelque motif peu honorable.

On doit croire que cette espèce d'inquisition fut traitée par le principal intéressé avec tout le mépris qu'elle méritait, mais parmi les bruits qui se répandirent, il y en eut un qui, tout aussi peu fondé en fait que les autres, était néanmoins assez près de la probabilité, et aurait pu même se réaliser en partie.

Je veux parler de la supposition qui attribua la plupart de ces romans, sinon tous, à mon frère, feu Thomas Scott, officier du 70^e régiment, alors

(1) *Lettres sur l'Auteur de Waverley*, Rodwellet Martin, Londres, 1822.

en Canada. Ceux qui l'ont connu conviendront qu'avec un talent au moins égal à celui de son frère aîné, il avait une verve d'*humour*, une connaissance profonde du cœur humain et de la société, qui le rendaient un des hommes les plus recherchés dans un salon, et qu'il ne lui manquait que l'habitude de la composition pour devenir également heureux comme écrivain. J'en étais si persuadé que je le pressai vivement d'en faire l'essai, en lui offrant de corriger les épreuves de ses ouvrages et d'en surveiller l'impression. M. Thomas Scott paraissait disposé à se rendre à mon désir et avait même choisi un sujet et un héros. Ce héros, nous l'avions connu, mon frère et moi, dans les jeux de nos premières années, où il avait montré quelques traits de caractère fortement prononcés. M. Thomas Scott voulait faire émigrer son jeune héros en Amérique, et le montrer supportant les fatigues et bravant les dangers du Nouveau-Monde avec cette même intrépidité qu'il avait fait voir dans son pays dès l'enfance. Mon frère aurait eu probablement un grand succès, familiarisé comme il l'était avec les mœurs des Indiens, des vieux colons français du Canada, et des *Brûlés* ou habitans des bois, ayant enfin pu voir de près ce qu'il aurait eu, j'en suis sûr, le talent de reproduire avec bonheur. En un mot, je crois que mon frère aurait pu se faire un nom distingué dans cette même carrière où M. Cooper a, depuis, obtenu tant de triomphes. Mais M. Thomas Scott était déjà réduit à un état de santé qui le rendait tout-à-fait incapable de travaux littéraires, lors même qu'il aurait eu la pa-

tience de les entreprendre. Il n'écrivit jamais, je crois, une seule ligne de l'ouvrage projeté, et il ne me reste que le triste plaisir de rapporter dans l'Appendice n° 3 la simple anecdote sur laquelle il devait le fonder.

Je puis ajouter à cela que le bruit général qui désigna mon frère comme ayant au moins participé à la composition de ces romans, acquit sans doute de la consistance par diverses circonstances que nos rapports intimes rendent faciles à supposer : je me rappelle, entre autres, que, par suite de quelques affaires de famille, j'avais souvent occasion de lui faire passer des sommes assez considérables. D'ailleurs, lorsque mon frère voyait quelques personnes par trop curieuses là-dessus, il était homme à s'amuser de leur crédulité.

Je dois dire ici que, tandis que la paternité de ces romans était de temps en temps vivement controversée en Angleterre, les libraires étrangers, sans en faire l'objet d'un doute, attachaient mon nom à chacun de ces ouvrages, et, en outre, à quelques autres sur lesquels je n'avais aucun droit.

Les volumes auxquels ces pages servent de préface ont donc pour seul et unique auteur celui qui les a aujourd'hui reconnus, excepté, bien entendu, les citations avouées et quelques involontaires plagiats, presque inévitables pour quiconque a beaucoup écrit. Les manuscrits originaux existent tous encore et sont (*horresco referens*) entièrement de ma propre main ; seulement, pendant les années 1818 et 1819, attaqué d'une maladie grave, je fus obligé d'emprunter le secours d'un ami qui me servit de secrétaire.

Il y avait, je crois, au moins vingt personnes qu'une confiance nécessaire, ou quelquefois le hasard, avaient rendues dépositaires de mon secret, et je le remercie de la fidélité qu'elles ont mise à le garder jusqu'au moment où le dérangement des affaires de mes éditeurs, MM. Constable et compagnie, en amenant la communication forcée de leurs livres de compte, rendit le mystère désormais impossible. Ces particularités, relatives à l'aveu public de ma paternité romancière, ont été rapportées dans l'Introduction des *Chroniques de la Canongate*.

L'avertissement préliminaire a donné l'esquisse du plan de cette nouvelle édition. J'ai quelque raison de craindre que les notes qui accompagnent chaque ouvrage ne paraissent trop étrangères aux sujets des romans ou trop personnelles à l'auteur. Mon excuse est que leurs publication devait être posthume; et d'ailleurs, on peut permettre aux vieillards de parler longuement, puisque l'ordre de la nature ne leur laisse plus qu'un temps bien court pour le faire? En préparant cette édition, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour expliquer l'origine de mes matériaux, et l'usage que j'en ai fait. Il est probable que je ne reverrai plus, ou même que je ne relirai jamais ces ouvrages. J'ai donc préféré risquer d'être un peu prolix dans mes nouveaux éclaircissemens, ajoutés à cette édition, plutôt que d'encourir le reproche de n'avoir fourni au lecteur que des renseignemens vagues et trop généraux. Il me reste à subir une épreuve: le public est comme un enfant à qui l'on fait voir une montre, trouvera-t-il, après avoir rassasié sa vue de la boîte extérieure, quelque

nouvel intérêt à considérer les rouages extérieurs livrés à son examen ?

Waverley et ses successeurs ont eu , je le reconnais avec une sincère gratitude , leur temps de faveur et de popularité : imitant la prudence d'une beauté dont le règne a déjà été bien long , j'ai donc cherché à suppléer par le secours de l'art aux charmes qui n'ont plus la fraîcheur de la nouveauté. Les éditeurs se sont efforcés de répondre à l'honorable encouragement que le public accorde à nos artistes , en s'adjoignant nos graveurs les plus distingués pour orner cette édition de leurs dessins. Je remercie doublement , comme ami et comme auteur , mon compatriote David Wilkie , Edwin Landseer , dont le talent s'est déjà souvent exercé sur les sujets et les paysages de l'Ecosse , et MM. Leslie et Newton ; je remercie également MM. Cooper , Kiddet , autres artistes distingués , dont je suis personnellement moins connu , du zèle avec lequel ils ont consacré leurs talens au succès de cette publication.

C'est aux éditeurs , s'ils le jugent convenable , qu'il appartient d'offrir de plus longues explications sur cette édition nouvelle ; la tâche de l'auteur , pour son Introduction , est ici terminée. Je prends donc congé du public , en le priant de recevoir l'assurance sincère que , si , comme un enfant gâté , j'ai quelquefois abusé de son indulgence , je n'ai jamais , du moins , été coupable d'indifférence pour la faveur dont il a bien voulu m'honorer.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

DE WAVERLEY.

CETTE légère esquisse des anciennes mœurs de l'Écosse a reçu du public un accueil plus favorable que l'auteur n'osait l'espérer ou l'attendre. Il a vu, avec un mélange d'humble reconnaissance et de satisfaction, son ouvrage attribué à plus d'un écrivain distingué. Des considérations, qui lui semblent puissantes dans sa situation particulière, l'empêchent de placer son nom en tête de son livre pour faire cesser de fausses suppositions, de sorte que, pour le présent du moins, il restera incertain si WAVERLEY est l'œuvre d'un poète ou d'un critique, d'un homme de loi ou d'un ecclésiastique; ou si l'auteur, pour me servir de la phrase de mistress Malaprop¹, est, comme Cerbère, — trois personnes à la fois. Ne voyant rien dans l'ouvrage lui-même, si ce n'est sa frivolité, qui l'empêche de trouver un père consentant à le reconnaître, je laisse à la candeur du public le soin de deviner, parmi les différentes considérations particulières aux différens états de la vie, celles qui peuvent m'engager à supprimer mon nom. Je puis être un débutant dans la carrière littéraire, et peu désireux d'avouer

(1) Personnage ridicule des *Rivaux*, comédie de Shéridan.

un titre auquel je ne suis pas accoutumé. Je puis être un auteur usé, honteux de m'être montré trop souvent, et qui ai recours à ce mystère, comme l'héroïne de l'ancienne comédie se servait de son masque pour attirer l'attention de ceux à qui son visage était devenu trop familier. Je puis appartenir à une grave profession, et craindre que la réputation de romancier ne me fasse tort. Je suis peut-être un homme du monde, de la part de qui toute prétention d'écrire paraîtrait pédantesque. Je puis enfin être trop jeune pour prendre le titre d'écrivain, ou si avancé en âge qu'il serait convenable d'y renoncer.

J'ai entendu faire l'objection que, dans le personnage de Callum Beg et dans le compte rendu par le baron de Bradwardine de ces petits attentats contre la propriété dont il accuse les Highlanders, j'ai traité sévèrement et injustement leur caractère national. Rien ne pouvait être plus loin de mes intentions. Callum Beg est un personnage naturellement enclin au mal, et poussé par les circonstances de sa position à un genre particulier de méfaits. Ceux qui ont lu les curieuses *Lettres écrites des Highlands*, publiées en 1726, y ont trouvé des exemples de ces caractères atroces observés aussi par moi-même; il serait toutefois souverainement injuste de considérer de tels misérables comme les représentans de tous les Highlanders de cette époque, de même que les assassins de Marr et de Williamson ne peuvent représenter

les Anglais d'aujourd'hui : quant au pillage qu'exercent, dans *Waverley*, quelques-uns des insurgés de 1745, on doit se souvenir que, bien que le passage de cette malheureuse armée ne fut marqué ni par le sang ni par la dévastation, et qu'on ne puisse, au contraire, qu'admirer le bon ordre et la tranquillité de sa marche, cependant aucune armée ne traverse hostilement un pays sans commettre quelques déprédations. Plusieurs méfaits de la nature de ceux que le baron reproche en riant aux Montagnards rebelles leur furent réellement imputés dans le temps. C'est ce dont on trouve la preuve dans plusieurs traditions, et surtout dans celle qui nous a été transmise sur le chevalier du Miroir¹.

(1) Un récit des évènements de cette époque en vers vulgaires, qui contient quelques particularités frappantes, et que le peuple chante encore à présent, offre un exposé exact de la conduite militaire et de la licence des Montagnards. Comme cette pièce est peu connue et n'est pas sans bon sens, nous nous hasarderons à l'insérer ici.

L'AUTEUR A TOUT LE MONDE EN GÉNÉRAL.

I. O bons lecteurs, je veux vous faire connaître toute ma pensée, la pensée de mon cœur et de ma plume. Il est inutile de critiquer ou de réclamer, car il n'est pas un mot que je puisse changer; — écoutez-moi donc avec résignation.

II. Dans les deux partis, quelques-uns n'étaient pas bons, car j'ai vu les blessés égorgés de sang-froid, non par les gentilshommes, mais par les derniers soldats de l'armée, qui n'avaient d'autre motif pour le faire que le plaisir d'égorger.

III. A Preston et à Falkirk, cette nuit fatale n'était pas encore noire, lorsqu'on les vit percer les blessés avec leurs poignards, ce qui faisait crier : Les Sauvages et les Turcs, plus humains, laissent au moins mourir en paix ceux qu'ils ont blessés.

IV. Malheur à ce zèle furieux ! Frapper les blessés sur le champ de bataille ! Que ne méritent pas ceux qui osent être ainsi lâchement

barbares ! ils appellent du moins contre eux de cruelles représailles.

V. J'ai vu ces hommes appelés coquins montagnards , manger les choux et la soupe et jeter les plats à la porte , prendre les voqs , les poulets , les moutons et les cochons , sans payer.

VI. J'ai vu un Montagnard , c'était un vrai drôle , avec un rond de boudins attaché à une perche passée sur son épaule , bondir comme un poulain , faire jurer après lui la vieille Maggi , et , sautant par-dessus le fumier , s'échapper en courant.

VII. Quand on leur reproche ces choses , ils vous répondent souvent : c'est que j'ai le ventre vide. Vous ne voulez ni me donner ni me vendre , je prends. Allez dire au roi Chorge et au Guillaume de Chorge qu'il faut que je mange.

VIII. J'ai vu aussi les soldats à Linton-Bridge , entrer chez un homme , et , parce qu'il n'était pas Whig , ne pas lui laisser une miette de pain , ni une goutte à boire ; ils lui brûlèrent son chapeau et sa perruque , et le rouèrent de coups.

IX. Et ils furent si rudes dans les montagnes , qu'ils ne laissèrent ni habit ni nourriture aux habitans ; ils brûlèrent ensuite leurs maisons : c'était tape pour tape. Comment le Montagnard peut-il être tendre en pensant à cela ?

X. Après tout , ô honte et douleur ! plus cruels que des assassins , ils en traitèrent quelques-uns avec barbarie , et même leur chef. Je crois que ces cruautés égalent les tortures papistes.

XI. Et ce qui se passa publiquement à Carlisle , dans ces temps de fureur où la clémence fut enfermée dans une cage et la pitié étouffée ! En voyant tant de barbarie approuvée par tous , je secouai la tête.

XII. Combien de malédictions ! combien peu de prières ! et quelques-uns qui criaient *houzza* ! On traita ce jour-là les Ecossais rebelles comme si c'eut été un troupeau de bestiaux amenés à la boucherie.

XIII. Ainsi donc , chers concitoyens , ne recommencez plus ces choses ; plus de soif de vengeance , plus de combats. Empruntez et prêtez aux Anglais ; laissez tomber toutes ces haines.

XIV. Toutes ces fanfaronnades et tous ces défis ne sont bons à rien : aimons notre bon roi. C'est sagesse d'être sobre et prudent pour vivre en paix , car je vois que tous ceux qui font les méchans se font casser la tête.

WAVERLEY

OU

IL Y A SOIXANTE ANS.

Quel roi sers-tu? Parle, ou meurs !...

Henry IV, seconde partie.



INTRODUCTION.

SUIVANT le plan de cette édition, je dois placer ici le récit des évènements sur lesquels le roman de *Waverley* est fondé. Ils ont été déjà communiqués au public par un ami regretté, feu William Erskine, Esq. (plus tard lord Kinneder), dans l'examen qu'il fit des *Contes de mon Hôte*, pour le *Quarterly Review*, en 1817. C'est de l'auteur lui-même que le critique tenait ces détails. Ils ont été répétés depuis dans la préface des *Chroniques de la Canongate*; et ils sont insérés ici à la place qui leur est propre.

L'échange de protection réciproque entre Waverley et Talbot, sur lequel roule toute l'intrigue du roman, me fut suggéré par une de ces anecdotes qui adoucissent les traits même de la guerre civile; et comme ce fait est également honorable à la mémoire des deux individus, je les nomme sans hésiter. Le matin de la bataille de Preston, en 1745, au moment de la mémorable attaque des Montagnards contre l'armée de sir John Cope, une batterie de quatre pièces de campagne fut attaquée et enlevée d'assaut par les Camerons et les Stewarts d'Appine. Alexandre Stewart d'Invernahyle était à la tête de la charge; il vit un officier de l'armée du roi, qui, dédaignant de fuir comme tout le monde autour de lui, restait l'épée à la main, résolu à défendre son poste jusqu'au dernier soupir. Le gentilhomme montagnard lui cria de se rendre; et reçut pour toute réponse un coup d'épée qu'il para avec son bouclier. La hache terrible d'un Montagnard de taille gigantesque (le meûnier du moulin d'Invernahyle) était levée sur la tête de l'officier, alors sans défense, et M. Stewart eut beaucoup de peine à déterminer celui-ci à se rendre. Il prit alors soin des bagages du

prisonnier, protégea sa personne, et lui obtint enfin sa liberté sur parole. L'officier était le colonel Whitefoord, gentilhomme de l'Ayrshire, estimé et influent, mais dévoué à la maison de Hanovre. Cependant, malgré la différence de leurs principes politiques, il s'établit entre ces deux hommes d'honneur une telle confiance que, tandis que la guerre civile était dans toute sa fureur, et que des officiers qui s'écartaient du corps d'armée des Montagnards étaient chaque jour exécutés sans merci, Invernahyle, chargé d'aller dans les montagnes faire de nouvelles recrues, n'hésita pas à aller rendre, en passant, une visite à celui qui avait été son prisonnier. Il demeura dans l'Ayrshire, un jour ou deux, au milieu des amis whigs du colonel Whitefoord, aussi agréablement et avec autant de franche cordialité que si la paix eût régné autour de lui.

Lorsque la bataille de Culloden eut mis fin aux espérances de Charles-Edouard, et dispersé ses adhérens proscrits, ce fut le tour du colonel Whitefoord de tout mettre en œuvre pour obtenir la grâce de M. Stewart. Il alla voir le Lord-justicier-clerc et le Lord-avocat, ainsi que toutes les autorités du gou-

vernement. Partout on lui répondait en lui montrant une liste où Invernahyle (ainsi que le disait souvent le bon vieillard lui-même) était *marqué du signe de la bête*, comme indigne de faveur ou de pardon.

A la fin, le colonel Whitefoord s'adressa au duc de Cumberland en personne. Il essuya aussi un refus positif de ce prince. Il borna alors sa requête, pour le moment, à une protection pour la maison, la femme et la famille de Stewart. Se voyant encore refusé, il tira de son sein son brevet d'officier, qu'il déposa sur la table de Son Altesse Royale avec une vive émotion, en lui demandant la permission de quitter le service d'un souverain qui ne savait pas épargner un ennemi vaincu. Le duc fut frappé et même touché; il dit au colonel de reprendre son brevet, et accorda la protection demandée. Cette grâce arriva précisément à temps pour sauver la maison, les récoltes et le bétail d'Invernahyle de la fureur des troupes, occupées alors à ravager ce qu'elles appelaient *le pays ennemi*. Un petit détachement de soldats était campé sur la propriété d'Invernahyle, qu'ils furent forcés d'épargner, tandis qu'ils pillaient les environs et cherchaient partout les

chefs de l'insurrection et particulièrement Stewart. Il était beaucoup moins loin d'eux qu'ils ne le soupçonnaient. Caché dans une caverne (comme le baron de Bradwardine), il resta plusieurs jours assez près des sentinelles anglaises pour entendre chaque matin faire leur appel. Sa nourriture lui était apportée par une de ses filles, à peine âgée de huit ans, à qui mistress Stewart avait été obligée de confier ce soin, car tous ses mouvemens, comme ceux des membres plus âgés de sa famille, étaient surveillés de près. Cette enfant, développant une intelligence précoce, habitua les soldats à la voir rôder au milieu d'eux, et gagna leur bienveillance; elle saisissait le moment où elle n'était pas observée pour se glisser dans le bois et y déposer sa petite charge de provisions dans quelque endroit convenu où son père pût les trouver. Ce fut à l'aide de ces alimens précaires qu'Invernahyle vécut pendant plusieurs semaines; comme il avait été blessé à la bataille de Culloden, ses fatigues étaient cruellement aggravées par ses souffrances physiques.

Lorsque les soldats se furent éloignés en transportant leur camp ailleurs, il échappa

encore une fois d'une manière remarquable à un danger imminent.

Il se hasardait alors à aller le soir dans sa maison, qu'il quittait à la pointe du jour. Il fut surpris un matin par un détachement ennemi, qui fit feu sur lui et se mit à sa poursuite. Il eut le bonheur de se soustraire aux recherches des soldats ; mais ils retournèrent aussitôt à la maison, et accusèrent sa famille de donner asile à un des traîtres proscrits. Une vieille femme eut la présence d'esprit de leur soutenir que l'homme qu'ils avaient vu était le berger.

— Pourquoi ne s'est-il pas arrêté quand nous l'avons appelé ? dit le soldat.

— Le pauvre homme ! il est sourd comme un tas de tourbes ; répondit la fidèle servante sans se troubler.

— Qu'on l'envoie chercher sur-le-champ.

On fit donc venir de la montagne le véritable berger ; mais on eut le temps de lui faire sa leçon en route, et il joua bien son rôle de sourd.

Invernahyle fut ensuite compris dans l'acte d'amnistie.

L'auteur l'a beaucoup connu, et lui a souvent entendu raconter ces détails de sa

propre bouche. C'était un noble type des vieux Montagnards, descendu d'une ancienne famille, aimable, courtois et brave comme un chevalier. Il avait *été dehors*, je crois, en 1715 et en 1745, et avait pris une part active à toutes les scènes de troubles qui se passèrent dans les Highlands entre ces deux époques mémorables. J'ai entendu citer, parmi ces exploits, un duel à la claymore qu'il avait eu avec le célèbre Rob Roy Mac-Gregor, au clachan de Balquidder.

Invernahyle se trouvait à Edimbourg quand Paul Jones parut dans le détroit du Forth, et quoiqu'il fût alors bien avancé en âge, je le vis sous les armes, se repaissant, suivant sa propre expression, de l'espoir de tirer encore une fois sa claymore avant de mourir. En vérité dans cette occasion mémorable où la capitale de l'Ecosse était menacée par trois petits sloops ou bricks à peine capables de détruire un village de pêcheurs, Invernahyle fut le seul homme qui sembla songer à un plan de résistance. Il offrit aux magistrats, si on voulait lui fournir des claymores et des dagues, de trouver assez de braves Montagnards dans les basses

classes pour tailler en pièces tous les équipages de bâtimens qu'on pourrait envoyer dans une ville remplie de passages étroits et tortueux, où ils ne manqueraient pas de se répandre pour se livrer au pillage. Je ne sais pas si l'on accorda quelque attention au plan qu'il proposait; je suis plutôt disposé à croire qu'il dut paraître trop dangereux aux autorités constituées, qui pouvaient, même alors, ne pas désirer de voir des armes dans les mains des Montagnards. Un violent coup de vent d'ouest trancha la question, en balayant Paul Jones et ses vaisseaux hors du golfe.

S'il y a quelque chose d'humiliant dans ce souvenir, il est agréable de le comparer à ceux de la dernière guerre, alors qu'Edimbourg, outre les troupes régulières et la milice, fournit un corps volontaire de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, montant à plus de six mille hommes tout prêts à combattre et à repousser une force bien autrement formidable que celle de l'aventureux Américain! Le temps et les circonstances changent le caractère des nations et le sort des cités; et ce n'est pas sans orgueil qu'un Ecossais peut se dire que le caractère

mâle et indépendant de son pays, heureux de confier sans crainte sa défense aux bras de ses enfans, a pu pâlir pendant un demi-siècle; mais le cours de sa vie lui a suffi pour le voir recouvrer tout son éclat.

On trouvera d'autres éclaircissemens sur *Waverley* dans les notes au bas des pages qui les réclament. Celles qui ont paru trop longues pour être ainsi placées ont été rejetées à la fin des volumes.

CHAPITRE PREMIER

Servant d'Introduction.

LE titre de cet ouvrage n'a pas été choisi sans la grave et solide délibération qu'une affaire importante exige de tout homme sage. Le premier titre même, ou le titre général, fut le résultat de recherches peu communes; cependant, à l'exemple de mes devanciers, je pouvais me borner à m'emparer du nom le plus sonore et le plus har-

monieux que présentent l'histoire et la topographie d'Angleterre, pour en faire en même temps le titre de mon ouvrage et le nom de mon héros. Mais, hélas! qu'est-ce que mes lecteurs auraient pu attendre des noms chevaleresques de Howard, Mordaunt, Mortimer, Stanley, ou des syllabes plus sentimentales et plus douces de ceux de Belmour, Belville, Belfield, Belgrave, si ce n'est des pages remplies de futilités semblables à celles des ouvrages qui ont été baptisés ainsi depuis un demi-siècle? Je dois avouer modestement que je me méfie trop de mon mérite pour le placer inutilement en opposition contre des préventions reçues. Comme ces chevaliers novices qui se présentaient pour la première fois dans l'arène avec un bouclier sans devise, j'ai donc choisi pour mon héros Waverley, un nom sans tache, un nom qui ne rappelle rien de bien ni de mal, sauf l'idée qu'il plaira au lecteur d'en concevoir ensuite.

Mais le choix de mon second titre, qui est le supplément du premier, était une affaire bien autrement difficile; car, quelque court qu'il soit, il peut être regardé comme un engagement contracté par l'au-

teur de s'astreindre à quelque mode spécial de placer sa scène, dessiner ses caractères, et de conduire ses aventures. Si, par exemple j'avais intitulé mon livre « *Waverley, histoire du temps jadis,* » quel est le lecteur de roman qui ne se fût attendu à trouver un château à peine inférieur à celui d'Udolphe, dont l'aile orientale aurait été inhabitée depuis long-temps, les clefs en étant égarées ou confiées à une vieille femme de charge ou au sommelier, qui marchant d'un pas mal assuré, au milieu du deuxième volume, étaient destinés à servir de guides au héros ou à l'héroïne à travers les appartemens en ruine? A la vue seule du titre, n'aurait-on pas cru entendre le cri du hibou et le chant du grillon? — M'aurait-il été possible, avec quelques égards pour le décorum, d'introduire dans mon ouvrage quelque scène plus vive que celles que peuvent produire la grosse gaité d'un valet rustre, mais fidèle, ou le caquetage de la femme-de-chambre de l'héroïne répétant les histoires horribles et sanglantes qu'elle a entendues dans l'antichambre? — Ou si mon titre avait porté « *Waverley, roman tiré de l'allemand,* » quel eût été

le lecteur assez borné pour ne pas se représenter un abbé sans mœurs, un duc oppresseur, une secrète et mystérieuse association de Rose-Croix et d'Illuminés, avec tous leurs attributs de capuchons noirs, de poignards, de cavernes, de machines électriques, de trappes et de lanternes sourdes? — Si je m'étais avisé d'appeler mon ouvrage « *Histoire sentimentale*, » n'aurais-je pas fait deviner une héroïne avec de nombreuses boucles de cheveux châtains, et une harpe, douce consolation de ses heures solitaires, qu'elle trouve toujours heureusement le moyen de transporter d'un château dans une chaumière, quoiqu'elle soit elle-même obligée de sauter quelquefois par la fenêtre d'un second étage, et qu'elle s'égaré souvent dans ses voyages à pied, sous la conduite d'une jeune paysanne basanée, dont elle peut à peine comprendre le jargon? Si j'avais intitulé mon WAVERLEY, « *Histoire moderne*, » n'auriez-vous pas exigé de moi, ami lecteur, une esquisse brillante du monde *fashionable*; quelques anecdotes scandaleuses légèrement gazées, ou peut-être dans toute leur nudité, ce qui réussit encore mieux; une héroïne de Gros-

venor-Square ¹, un membre du club des *Barouches* ², ou de celui *Four-in-Hand* ³, et une bande de personnages secondaires choisis parmi les élégans de Queen-Anne-Street-East ⁴, ou les héros brillans de Bow-Street-Office ⁵?

Je pourrais continuer ainsi : à démontrer l'importance d'un titre, et en même temps faire parade de la connaissance intime que j'ai acquise des ingrédiens qui doivent entrer dans la composition des romans et des nouvelles de tous les genres ; mais c'est assez ; et je dédaigne de fatiguer plus longtemps mon lecteur, impatient sans doute de connaître le choix d'un auteur si profondément versé dans les différentes branches de son art.

En fixant l'époque de cette histoire

(1) Place habitée par le *beau monde* à Londres.

(2) Espèce de voiture.

(3) Les petits-mâîtres anglais se font un honneur d'être bons cochers ; et il en est même qui prennent des leçons des conducteurs de messageries. Mais le comble de la gloire en ce genre est d'être en état de conduire une voiture attelée de quatre chevaux ; et ceux qui sont arrivés à ce degré de distinction ont formé un club, auquel ils ont donné le nom de *Four-in-Hand*, c'est-à-dire « Quatre en main. »

(4) Rue qui n'est habitée que par la bourgeoisie.

(5) *Bow-Street-Office*, les bureaux de police, où les filous, les tapageurs, etc., sont conduits et jugés.

soixante ans avant celle où j'écris (1^{er} novembre 1805), je prévient le lecteur qu'il ne trouvera, dans les pages qui suivent, ni un roman de chevalerie, ni un roman de mœurs modernes. Mon héros ne portera du fer ni sur ses épaules, suivant l'usage du temps passé, ni aux talons de ses bottes, comme c'est la mode aujourd'hui dans Bond-Street¹ ; mes demoiselles ne seront ni enveloppées d'une mante de pourpre, comme lady Alice d'une ancienne ballade, ni réduite à la nudité primitive d'une *fashionable* moderne dans un *Rout*.

L'époque que j'ai choisie peut faire prévoir au critique judicieux que je m'appliquerai bien plus à peindre les hommes que les mœurs. Une histoire de mœurs, pour intéresser, doit avoir rapport à une antiquité assez reculée pour qu'elle soit devenue vénérable, ou bien être comme le miroir des scènes qui se passent chaque jour sous nos yeux et qui nous amusent par leur nouveauté. C'est ainsi que les cottes de mailles de nos ancêtres, et les pelisses à triple fourrure de nos *beaux*² modernes, peuvent

(1) Rue marchande du beau quartier de Londres.

(2) Mot anglais devenu français, et signifiant un petit maître.

convenir également pour parer le personnage d'une fiction, quoique par des raisons fort différentes ; mais quel écrivain, désirant que le costume de son héros fasse de l'effet, voudrait le parer de l'habit de cour du règne de Georges II, sans collet, à larges manches et à poches basses ? Nous en pouvons dire autant, et avec la même vérité, des châteaux gothiques qui, avec leurs vitraux à teintes sombres, leur toit élevé et presque noir, leurs tables massives en bois de chêne couvertes de hures de sanglier et de romarin, de faisans, de paons, de grues, de cygnes, peuvent produire un grand effet dans une description fictive. On peut aussi avoir beaucoup de succès en traçant le tableau animé d'une *fête* moderne, comme celles que nous trouvons journellement rapportées dans cette partie du journal intitulé *Mirror-of-Fashion*. Si l'on fait contraster l'une ou l'autre de ces descriptions avec la formalité splendide d'un repas donné il y a soixante ans, on reconnaîtra combien le peintre des coutumes antiques ou celui des coutumes modernes ont d'avantages sur l'écrivain qui retrace celles de la génération précédente.

Prenant donc en considération les désa-

vantages inséparables de cette partie de mon sujet, je dois avertir que j'ai résolu de les éviter autant que possible en faisant dépendre l'intérêt de ma narration du caractère et des passions de mes personnages. Ces passions sont les mêmes dans tous les états de la société; elles ont également agité le cœur humain, soit qu'il palpitât sous le corselet d'acier du quinzième siècle, sous les habits à brocart du dix-huitième, ou sous le frac bleu et le gilet de basin blanc de nos jours¹. Sans doute ces passions reçoivent une couleur nouvelle de l'état différent des mœurs et des lois; mais, pour emprunter le langage du blason, l'empreinte de l'armoirie reste la même, quoique les couleurs soient non-seulement différentes, mais encore tout-à-fait contraires. La colère de nos pères, par exemple, était fond de *gueules*, éclatant contre les objets de leur inimitié par des actes de violence et de sang. Notre haine à nous, devant chercher à se satisfaire par des voix détournées et à miner

(1) Hélas! ce costume si distingué, si *comme il faut* en 1805, est devenu aussi suranné que l'auteur de *Waverley* lui-même depuis cette époque! L'homme à la mode qui me lira voudra bien substituer à ce costume un gilet brodé en velours ou en soie pourpre et un habit de la couleur qui lui plaira.

les remparts qu'elle ne peut renverser ouvertement, peut être très-bien représentée par la couleur *sable*, mais la force d'impulsion est la même dans les deux cas. Le pair orgueilleux qui de nos jours ne peut plus ruiner son voisin que selon la loi par un procès traîné en longueur, est le vrai descendant de ce baron qui livrait aux flammes le château de son rival, et qui l'assommait de sa main s'il tâchait d'échapper à l'incendie. C'est donc dans le grand livre de la nature, toujours le même, malgré les milles éditions qu'on en a faites, — soit en caractères gothiques, soit sur papier vélin et satiné, — que je me suis hasardé à puiser un chapitre pour le présenter au public. — J'ai trouvé des sujets heureux de contraste dans l'état de société qui régnait dans le nord de cette île à l'époque où j'ai placé mon histoire. J'en profiterai pour varier et faire ressortir les leçons morales que je voudrais bien considérer comme la partie la plus importante de mon plan; je sais toutefois que ce but utile serait manqué, si je ne parvenais à amuser en même temps qu'à instruire; — tâche bien plus difficile à remplir dans cette génération critique, qu'elle ne l'était *il y a soixante ans*.

CHAPITRE II.

Le château de Waverley-Honour.— Un coup d'œil sur le passé.

IL y a donc soixante ans qu'Edouard Waverley, le héros de cet ouvrage, quitta sa famille pour rejoindre le régiment de dragons dans lequel il venait d'obtenir une commission d'officier. Ce fut un jour de tristesse au château de Waverley-Honour, que celui où le jeune militaire prit congé de sir Everard, vieil oncle plein de tendresse pour lui, et du titre et des biens duquel il était héritier présomptif.

Une différence d'opinions politiques avait brouillé le baronnet avec son plus jeune frère Richard, père de notre héros. Sir Everard avait reçu avec le sang de ses pères toutes les prédilections et tous les préjugés du parti des Torys et de la Haute - Eglise ¹, qui avaient distingué la maison de Waverley de-

(1) *High Church*. La haute-Eglise, c'est-à-dire l'Eglise épiscopale anglicane. Il y a toujours eu une alliance intime entre les opinions religieuses et les opinions politiques en Angleterre, depuis la réforme.

puis la grande guerre civile. Richard , au contraire, plus jeune de dix ans, se trouvant réduit à l'humble fortune de cadet , jugea qu'il n'y avait pour lui ni honneur ni profit à jouer le rôle de Will Wimble¹. Il s'aperçut de bonne heure que, pour faire son chemin dans le monde, il ne devait se charger que de peu de bagages. Les peintres parlent de la difficulté qu'ils ont à représenter le jeu de plusieurs passions en même temps sur une même figure : le moraliste ne serait pas moins embarrassé pour analyser les motifs mixtes qui se combinent pour donner une impulsion à nos actions. Richard Waverley ce convainquit, par la lecture de l'histoire et par de bons raisonnemens, que, comme le dit une vieille chanson,

Passive obéissance est d'un mauvais plaisant ;
Non résistance est pire ; entendez-vous ? vraiment.

(1) C'est à-dire de *complaisant*. William Wimble est un des caractères les plus originaux de la création d'Addison dans le *Spectateur*. Will Wimble, frère cadet d'un baronnet d'une ancienne famille, n'étant élevé pour aucun état, n'ayant droit, comme cadet, à aucune fortune, vit avec son frère en qualité de *surintendant des chasses*. Il est plus adroit qu'homme au monde dans tous les petits métiers de l'homme oisif. Il excelle à faire des lignes, des jarretières, des mèches de fouet, des filets. Toute son occupation est de se rendre agréable aux uns et aux autres par de petits services et de petits cadeaux de sa façon, ce qui rend Will le favori de toute la contrée, etc. Voyez le n. 108 du *Spectateur*.

Cependant la raison n'aurait probablement pas suffi pour combattre les préjugés héréditaires, si Richard avait pu prévoir que son frère aîné, sir Everard, ne pouvant seconsoler d'un désappointement amoureux de sa jeunesse, serait encore garçon à soixantedouze ans. La perspective d'une succession, quelque éloignée qu'elle fût, aurait pu, en ce cas, le déterminer à traîner la majeure partie de sa vie sous le nom de « maître Richard, du château, frère du baronnet, » dans l'espoir de porter, avant qu'elle se terminât, le titre de sir Richard Waverley, de Waverley-Honour, héritier d'un domaine digne d'un prince, et jouissant d'une influence politique considérable dans le comté où ce domaine était situé. Mais c'était un évènement qu'on ne pouvait attendre lorsque Richard débuta dans le monde. Sir Everard, à cette époque, était encore à la fleur de l'âge, et sûr de pouvoir choisir une épouse dans presque toutes les familles, soit qu'il recherchât la fortune, soit qu'il préférât la beauté. Le bruit même de son mariage prochain amusait régulièrement ses voisins une fois l'année. Son frère cadet ne vit d'autre chemin praticable pour arriver à l'indépen-

dance, que de compter sur ses propres efforts, et d'adopter une croyance politique plus d'accord avec sa raison et ses intérêts, que la foi héréditaire vouée par les Everard à l'église épiscopale anglicane et à la maison de Stuart. Il commença donc sa carrière par une rétractation, et entra dans le monde comme un Whig déclaré et un partisan de la maison de Hanovre 1.

Le ministère, du temps de George I^{er}, désirait prudemment d'affaiblir les rangs de

(1) On emploie assez fréquemment les mots *whig* et *tory* sans en connaître l'étymologie, et cela, non-seulement en France, mais encore en Angleterre; il est cependant à désirer, dans l'intérêt de l'histoire, que l'étymologie des sobriquets de parti ne se perde pas; et ce serait un dictionnaire fort curieux que celui de ces noms qui se sont tant multipliés en France depuis la révolution. *Whig*, contradiction de *whig a more*, est un mot dont se servent les paysans de l'ouest de l'Ecosse pour faire avancer leurs chevaux, dans ce sens que *to whig* signifie aller vite, *whig a more*, aller plus vite. Des paysans de ces cantons furent ainsi nommés dans une insurrection qu'ils firent en 1648, et leur surnom depuis fut appliqué aux covenantaires, aux mécontents et à l'opposition anti-royaliste. Ce surnom n'est plus tant démocratique depuis que les *whigs* ont aussi leur aristocratie.

On appelle aussi *whig*, en écossais, une espèce de petit-lait ou crème aigre.

Les voleurs en Irlande ont les mots *torie me*, donnez-moi (c'est-à-dire donnez-moi la bourse), d'où l'on fit *tory*, voleur; et ce titre, qui rappellera celui de brigand dont on fut naguère si libéral en France, fut donné aux partisans de Jacques II, parce que parmi ses partisans se trouvaient nécessairement beaucoup d'Irlandais, comme catholiques. Nous tenons cette double étymologie de sir Walter Scott lui-même.

l'opposition. La noblesse Tory, redevable de son éclat au soleil de la cour, se réconciliait peu à peu avec la nouvelle dynastie; mais les riches gentilshommes de province, classe qui, avec un reste considérable des anciennes mœurs et de la loyauté primitive, conservait aussi beaucoup de préjugés et d'obstination, affectait une opposition boudeuse et hautaine, et jetait bien des regards de regrets et d'espérance sur Bois-le-Duc, Avignon et l'Italie¹. Le changement des dispositions du proche parent d'un de ces adversaires fermes et inflexibles, fut considéré comme un moyen de multiplier les conversions. Richard Waverley fut donc accueilli des ministres avec un degré de faveur en disproportion avec son mérite et son importance politique : on reconnut cependant qu'il n'était pas sans talens pour les affaires publiques, et, sa première admission au lever du ministre ayant été négociée, son succès fut rapide.

Sir Everard apprit, par les *Gazettes publiques*, 1^o que Richard Waverley, Esq.,

(1) Où le chevalier de Saint-Georges, autrement appelé le vieux Prétendant, tenait sa cour dans son exil, suivant que les circonstances l'obligeaient à changer de résidence.

était envoyé à la chambre par le bourg ministériel de *Barter faith* ; 2^o que Richard Waverley , Esq., s'était distingué dans la discussion du bill sur l'excise en parlant en faveur du gouvernement ; 3^o enfin , que Richard Waverley, Esq., venait d'être nommé à l'une de ces places où le plaisir de servir son pays est accompagné d'autres avantages importans, qui, pour les rendre plus agréables, arrivent régulièrement chaque trimestre.

Ces évènements se succédèrent avec tant de rapidité , que la sagacité de l'éditeur d'une gazette moderne aurait pu prédire les deux derniers en annonçant le premier ; cependant ils ne parvinrent que graduellement à sir Everard, et pour ainsi dire distillé goutte à goutte par le froid et tardif alambic de la *Lettre hebdomadaire de Dyer*¹. Nous ferons observer, en passant, au lecteur, qu'à cette époque, au lieu de ces

(1) Ce fut long-temps l'oracle des gentilshommes de province du parti Tory. L'ancienne *Lettre-Gazette (news-letter)* était manuscrite et copiée par des commis qui l'adressaient aux souscripteurs. Le politique qui compilait les nouvelles allait chercher ces renseignemens dans les cafés , et demandait souvent une gratification additionnelle en considération de la dépense extraordinaire que lui causait la fréquentation de ces lieux à la mode.

malles-postes, grâces auxquelles chaque ouvrier, dans son club de *six pence*, peut apprendre tous les soirs, dans vingt journaux de la veille qui se contredisent, les nouvelles de la capitale, la poste de Londres n'apportait qu'une fois par semaine à Waverley-Honour une gazette hebdomadaire qui, après avoir satisfait la curiosité du baronnet, celle de sa sœur et celle du vieux sommelier, passait ainsi régulièrement du château au rectorat, à la Grange, demeure du Squire Stubbs; de chez le Squire à l'intendant du baronnet dans sa maison blanche sur la bruyère; de l'intendant au bailli, et du bailli à un cercle nombreux d'honnêtes dames et de leurs compères, dont les mains dures et calleuses la mettaient en général en lambeaux, environ un mois après son arrivée¹.

La lenteur de cette suite de nouvelles fut dans cette occasion un avantage pour Richard

(1) Nous avons dans cette phrase presque toute la hiérarchie d'un canton de province : le *baronnet*, le seigneur du pays et le seigneur héréditaire; le recteur, que nous appellerions un curé de première classe, et le Squire (mot dérivé d'écuier), qui serait le premier propriétaire s'il n'y avait pas de baronnet, et qui habite ordinairement une ferme qu'il fait valoir lui-même (c'est un *gentleman farmer*). Le *steward* est l'intendant et l'homme d'affaires; et le *baillif* bailli, est le receveur des rentes et loyers.

Waverley ; car on ne peut douter que , si le total de ces méfaits eût frappé en même temps les oreilles de sir Everard, le nouvel employé du gouvernement n'aurait guère eu sujet de se féliciter du succès de sa politique. Le baronnet , quoique le plus doux des hommes, n'était pas sans avoir sa part de susceptibilité : la conduite de son frère le blessa donc vivement. Le domaine de Waverley n'était grevé d'aucune substitution , parce qu'il n'était jamais entré dans l'esprit d'aucun des anciens possesseurs qu'un jour un de leurs descendants pourrait se rendre coupable de toutes les atrocités dont la *Lettre de Dyer* accusait Richard. La substitution eût-elle existé , le mariage du propriétaire actuel aurait pu être funeste à un héritier collatéral. Ces diverses idées agitèrent long-temps sir Everard, mais sans amener une détermination concluante.

Il examina son arbre généalogique , qui , blasonné d'emblèmes d'honneur et d'exploits héroïques, ornait la boiserie bien vernie de sa grande salle. Les descendants les plus directs de sir Hildebrand Waverley , à défaut de ceux de son fils aîné Wilfred dont sir Everard et son frère se trouvaient les seuls représentans, étaient , comme ce registre ho-

norable l'en informait, et comme il le savait parfaitement lui-même, les Waverley de Highley-Park, comté de Hants, avec lesquels la branche principale ou plutôt la souche de la famille avait renoncé à tout rapport depuis le grand procès de 1670. Cette branche dégénérée s'était encore donné un plus grand tort aux yeux du chef et de la source de leur noblesse par le mariage de leur représentant avec Judith, héritière d'Olivier Bradshawe de Highley-Park, dont les armoiries, les mêmes que celles de Bradshawe le régicide, avaient été écartelées avec l'ancien écusson des Waverley. Cependant sir Everard, dans la chaleur de son ressentiment, avait effacé toutes ces circonstances de son souvenir, et si le procureur Clippurse, qu'il avait envoyé chercher par son groom, était arrivé seulement une heure plus tôt, il aurait eu le profit de la rédaction d'un acte destiné à priver Richard du domaine et de la seigneurie de Waverley et dépendances; mais une heure de calme réflexion est beaucoup lorsque nous l'employons à peser les inconvéniens de deux projets dont aucun ne nous plaît au fond du cœur.

L'homme de loi trouva son patron plongé

dans des méditations profondes, qu'il était trop respectueux pour troubler autrement qu'en produisant son écritoire de cuir et son papier, pour annoncer qu'il était prêt à minuter les volontés de Son Honneur. Cette petite manœuvre embarrassassa sir Everard, qui la regarda comme un reproche de son indécision. Il se tourna vers le procureur, avec quelque intention de lui donner ses ordres positifs, quand le soleil, qui venait de se dégager d'un nuage, répandit subitement dans le sombre cabinet les couleurs variées de ses rayons à travers les vitraux peints. Lorsque le baronnet leva les yeux à ce spectacle splendide, ils rencontrèrent son écusson, où était gravé le même emblème qu'un de ses ancêtres avait, dit-on, porté à la bataille d'Hastings, trois hermines passant, argent, sur champ d'azur, avec la devise : *Sans tache*. — « Périssent le nom de Waverley, » s'écria sir Everard, plutôt que de voir cet emblème de l'honneur et de la loyauté souillé par les armes déshonorées d'un traître de Tête-Ronde. »

Tel fut l'effet du passage d'un rayon du soleil qui donna tout juste au procureur le temps de tailler sa plume ; ce fut peine per-

due : on le renvoya en l'invitant à se tenir prêt à revenir au premier ordre.

L'apparition de l'homme de loi chez le baronnet avait donné lieu à bien des conjectures dans cette partie du monde dont le château de Waverley est le centre. Mais les plus avisés politiques de ce microcosme augurèrent encore pire pour Richard Waverley d'un événement qui suivit de près son apostasie. Ce ne fut rien moins qu'une excursion que fit le baronnet en voiture à six chevaux, suivi de quatre laquais en grande livrée, pour aller rendre une visite assez longue à un noble pair habitant à l'extrémité du comté, d'une race sans mésalliance, Tory prononcé, heureux père de six filles accomplies, et à marier.

On devine aisément que sir Everard fut très-bien accueilli dans cette famille; mais, par malheur pour lui, il fixa son choix sur lady Emily, la plus jeune des six sœurs. Elle reçut ses soins avec un embarras qui annonçait tout à la fois qu'elle n'osait les refuser, mais qu'elle n'en éprouvait rien moins que du plaisir.

Sir Everard ne put s'empêcher de remarquer quelque chose de contraint et de sin-

gulier dans la manière dont ses avances étaient reçues ; mais la comtesse l'ayant assuré, en mère prudente , que c'était l'effet naturel d'une éducation faite loin du monde, le sacrifice eût pu s'accomplir , comme cela est arrivé sans doute dans mainte circonstance semblable, sans le courage d'une sœur aînée qui révéla au riche prétendu que sa sœur avait accordé son affection à un jeune officier de fortune, qui était son proche parent. Sir Everard parut très-ému en apprenant ces détails, qui lui furent confirmés, dans une entrevue particulière, par la jeune personne elle-même, que la crainte du courroux de son père rendait toute tremblante.

L'honneur et la générosité étaient les attributs héréditaires dans la famille des Waverley : aussi sir Everard s'empressa-t-il de renoncer à lady Emily avec une grâce et une délicatesse dignes d'un héros de roman. Il eut même l'adresse, avant de quitter le château de Blandeville , d'arracher au père son consentement au mariage de sa fille avec celui dont elle avait fait choix. On ne peut connaître exactement les argumens dont il se servit dans cette occasion , car on n'a jamais supposé à sir Everard des moyens de

persuasion du premier ordre ; mais aussitôt que cet arrangement eut été conclu, le jeune officier monta en grades avec une rapidité qui est bien rare quand le mérite est sans protection ; et en apparence le jeune homme ne pouvait compter sur aucun autre titre.

Quoique rendu moins pénible par le sentiment intime qu'il avait agi en homme d'honneur et généreusement, cet échec influa sur le reste de la vie de sir Everard. La résolution de se marier avait été adoptée par lui dans un accès d'indignation ; faire la cour à une belle était une tâche qui ne s'accordait guère avec la gravité de son indolence naturelle ; il venait d'échapper au risque d'épouser une femme qui ne l'eût jamais aimé ; et sa vanité ne pouvait être très-flattée du dénouement de son amour, quand même son cœur n'en aurait pas souffert. Le résultat de toute cette affaire fut qu'il reprit le chemin du château de Waverley-Honour sans avoir fait un autre choix. Il ne se laissa séduire ni par les soupirs et les regards langoureux de cette belle confidente qui n'avait révélé le secret de l'inclination de sa sœur que par pure affection, ni par les allusions indirectes, les coups d'œil si-

gnificatifs et les demi-mots de la mère, ni par les graves éloges que le père ne cessait de faire de la prudence, du bon sens, du caractère aimable de ses première, deuxième, troisième, quatrième et cinquième filles. Le souvenir d'un amour malheureux fut pour sir Everard ce qu'il a été pour bien des gens doués de son caractère, à la fois timide, fier, susceptible et indolent, c'est-à-dire un avertissement de ne plus s'exposer à l'avenir à essayer une pareille mortification et à entreprendre une tâche aussi pénible qu'inutile. Il continua à vivre au château de Waverley dans le style d'un vieux gentilhomme anglais, aussi riche que noble. Sa sœur, miss Rachel Waverley, présidait à sa table, et ils devinrent peu à peu, lui, vieux garçon, elle vieille fille, offrant par leur douceur et leur bonté un modèle aux célibataires des deux sexes.

La violence du ressentiment de sir Everard contre son frère s'affaiblit avec le temps; mais si son antipathie pour le Whig et l'homme en place ne put jamais le décider à prendre un parti qui aurait pu être nuisible à Richard, elle entretint entre eux une froideur continuelle. Richard connaissait assez

le monde et le caractère de son frère, pour croire que des avances indiscrètes ou précipitées pourraient donner plus d'activité à un mécontentement purement passif. Ce fut donc le hasard qui occasiona un renouvellement de leurs relations. Richard avait épousé une jeune personne d'un rang élevé, espérant que sa fortune et l'influence qu'avait sa famille pourraient servir à son avancement. Du chef de sa femme, il devint possesseur d'un domaine de quelque valeur, qui n'était éloigné du château de Waverley que de quelques milles.

Le petit Edouard, le héros de notre histoire, alors dans sa cinquième année, était leur seul enfant. Il arriva qu'en se promenant avec sa bonne, il s'écarta un matin de plus d'un mille de Brere-Wood-Lodge, où habitait son père. L'attention de la bonne et de l'enfant fut excitée par une voiture dont la ciselure et la dorure aurait fait honneur à celle du lord-maire, et attelée de six superbes chevaux noirs, à longues queues. Cette voiture attendait son maître qui inspectait près de là les progrès de la construction d'une ferme à demi bâtie. Je ne puis dire si l'enfant avait eu pour nourrice une Galloise

ou une Ecossaise , ou comment il associait un écusson orné de trois hermines avec l'idée d'une propriété personnelle ; mais il n'eut pas plus tôt aperçu ces armoiries de famille, qu'il s'obstina à faire valoir ses droits à la riche voiture sur laquelle elles étaient blasonnées. Le baronnet arriva au moment où la bonne de l'enfant cherchait inutilement à le détourner de l'idée de s'approprier le carrosse doré à six chevaux. Cette rencontre eut lieu dans un moment favorable pour Edouard, car son oncle n'avait pu s'empêcher de regarder avec complaisance et presque avec envie les enfans joufflus du robuste fermier pour qui il faisait construire une maison. Dans le petit chérubin à joues vermeilles, à figure ronde, portant son nom, ayant ses yeux, et réclamant les droits héréditaires qu'il avait à sa parenté, à son attachement et à sa protection, par un lien que sir Everard estimait aussi sacré que la jarretière ou le manteau bleu, il lui sembla que la providence lui avait accordé l'objet le plus propre à remplir le vide de ses affections et de ses espérances. Sir Everard retourna chez lui sur un cheval de main qu'on lui tenait prêt, tandis que l'enfant et sa bonne furent re-

conduits dans la voiture à Brere - Wood-Lodge , avec un message qui ouvrit à Richard Waverley une voie de réconciliation avec son frère aîné.

Leurs relations se renouvelèrent ainsi. Pendant long-temps, il y entra plus de civilité et de cérémonie que de cordialité fraternelle; mais cet état de choses suffisait aux désirs de l'un et de l'autre. Dans la société de son petit-neveu, sir Everard trouvait à caresser son orgueil héréditaire avec l'idée de perpétuer son lignage, et pouvait en même temps satisfaire pleinement son besoin de bienveillance et d'affection douces. De son côté, Richard Waverley voyait, dans l'attachement de l'oncle et du neveu, les moyens de s'assurer, sinon pour lui, du moins pour son fils, un héritage qu'il aurait pu craindre de voir lui échapper, s'il avait cherché à former une intimité plus étroite avec un homme du caractère et des opinions de son frère.

Ainsi, par une espèce de compromis tacite, il fut permis au jeune Edouard de passer chez son oncle la plus grande partie de l'année; et il parut également chéri par les deux familles, quoique leurs relations mu-

tuelles se bornassent à s'envoyer des complimens de politesse, ou à se faire des visites plus cérémonieuses. L'éducation de l'enfant était dirigée tour à tour par le goût et les opinions de son oncle et de son père. Mais nous en parlerons plus amplement dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

L'Education.

ON ne mit pas beaucoup de méthode et de suite dans l'éducation de notre héros Edouard Waverley. Dans son enfance, l'air de Londres nuisait à santé, ou du moins fut supposé y nuire, ce qui est la même chose. Aussi, lorsque les devoirs de sa place, la convocation du parlement, ou le besoin de poursuivre ses plans d'ambition et de fortune, appelaient son père à Londres, qui était sa résidence huit mois de l'année, Edouard était transféré au château de Wa-

verley, où il changeait de maîtres et de leçons aussi bien que de demeure. Son père aurait pu remédier à cet inconvénient en lui donnant un précepteur permanent; mais il pensait qu'un précepteur de son choix ne serait probablement pas vu de très-bon œil au château de Waverley, et que, s'il laissait à sir Everard le soin de le choisir, il risquait d'introduire dans sa maison un hôte désagréable, sinon un espion politique. Il fit donc consentir son secrétaire particulier, jeune homme ayant du goût et des talens, à consacrer une heure ou deux à l'éducation d'Edouard pendant qu'il restait à Brere-Wood-Lodge; et il laissait son oncle responsable de ses progrès en littérature pendant son séjour au château.

A certains égards, il n'y manquait pas de moyens d'instruction. Le chapelain de sir Everard, de l'université d'Oxford, et qui y avait perdu son droit de *fellowship* pour avoir refusé de prêter le serment à l'avènement de Georges I^{er}, était non-seulement très-versé dans les études classiques, mais raisonnablement dans les sciences, et

(1) *Fellowship*, droit ou titre d'associé.

il possédait plusieurs langues vivantes. Cependant il était vieux et indulgent ; le retour régulier de l'interrègne pendant lequel Edouard était entièrement soustrait à la discipline, amenait un tel relâchement à l'autorité, que l'élève avait à peu près la liberté d'étudier lorsqu'il voulait, comme il voulait et ce qu'il voulait. Ce système relâché aurait été funeste pour un enfant d'une conception lente, qui, sentant qu'il fallait travailler pour apprendre, s'en serait totalement dispensé, s'il n'eût dû obéir qu'aux ordres d'un maître. Le danger eût été le même pour un élève en qui le tempérament eût été plus puissant que l'imagination ou la sensibilité, et qui, sous l'irrésistible influence d'Alma, se serait occupé des plaisirs de la chasse depuis le matin jusqu'au soir. Mais Edouard Waverley n'avait aucun trait de ces deux caractères ; son intelligence était si extraordinairement vive, qu'il semblait avoir le don d'intuition ; et le principal soin de son précepteur était de l'empêcher, comme le dirait un chasseur, de dépasser le gibier, c'est-à-dire d'acquérir des connaissances d'une manière légère, vague et sans méthode. Mais ici le maître avait encore à

combattre un penchant qui ne se trouve que trop souvent joint à l'imagination la plus brillante et à l'esprit le plus vif; je veux dire cette disposition à l'indolence, qui ne peut être stimulée que par de puissans attrails, et qui renonce à l'étude aussitôt qu'elle a satisfait sa curiosité, goûté le plaisir de vaincre les premiers obstacles et épuisé le charme de la nouveauté.

Edouard se livrait avec ardeur à l'étude de chaque auteur classique dont son précepteur lui proposait la lecture. Il se familiarisait assez avec son style pour comprendre le sujet du livre, qu'il finissait si l'ouvrage l'amusait ou l'intéressait. Mais vainement essayait-on de fixer son attention sur les distinctions critiques de la philologie, sur la différence des idiomes, sur la beauté d'une expression heureuse, et sur les combinaisons artificielles de la syntaxe. — « Je puis lire et comprendre un auteur latin, disait le jeune Edouard avec la présomption et la légèreté téméraire d'un écolier de quinze ans : Scaliger ou Bentley n'en savaient pas davantage. » — Hélas ! pendant qu'on lui permettait ainsi de ne lire que pour son amusement, il ne se doutait pas qu'il perdait à

jamais l'occasion d'acquérir l'habitude d'une application constante et régulière, l'art] de maîtriser, de diriger et de concentrer la force de son esprit pour les recherches sérieuses, — art bien plus précieux que cette érudition classique qui est le premier objet des études.

Je sais qu'on peut me rappeler ici la nécessité de rendre l'instruction agréable à la jeunesse, et me citer le miel du Tasse mêlé à la potion préparée pour l'enfant; — mais un siècle où les enfans apprennent les sciences les plus arides par la séduisante méthode *des jeux instructifs*, n'a guère à redouter les conséquences d'un enseignement trop austère et trop sérieux. L'histoire d'Angleterre est aujourd'hui réduite à un jeu de cartes, les problèmes de mathématiques à un jeu d'énigmes, et nous sommes assurés qu'on peut acquérir une connaissance suffisante des règles de l'arithmétique, en passant quelques heures par semaine devant une édition nouvelle et compliquée du jeu royal de l'oie. Encore quelques pas de plus, et l'on apprendra de la même manière le symbole des apôtres et les dix commandemens de Dieu sans avoir besoin de l'air de gravité, du ton calme et posé et de

la pieuse attention qu'on exigeait jusqu'ici de l'enfance bien gouvernée de ce royaume.

Ce pourrait être toutefois un sujet de considération sérieuse, d'examiner s'il n'est pas à craindre que ceux qui se sont accoutumés à n'acquérir l'instruction que sous la forme d'un amusement, n'en viennent à repousser tout ce qui aurait l'air d'une étude. Ceux qui apprennent l'histoire avec des cartes ne sont-ils pas exposés à préférer les moyens à la fin? et si nous devons enseigner la religion sous la forme d'un jeu, nos élèves ne pourraient-ils pas peu à peu être tentés de se faire un jeu de leur religion?

Quant à notre héros, on lui permit de ne chercher l'instruction que suivant ses goûts, et naturellement il ne la cherchait que tant qu'il y trouvait de l'amusement. Cette indulgence de ses maîtres fut suivie de funestes conséquences qui influèrent long-temps sur son caractère, sur son bonheur et sur ses moyens de se rendre utile dans la société. L'imagination d'Edouard, quoique vive, et son amour pour la littérature, quoique ardent, furent si loin de remédier à ce mal particulier, que la violence ne fit que s'en irriter et s'accroître. La bibliothèque de

Waverley-Honour, vaste salle gothique, avec de doubles arceaux et une galerie, contenait une collection de livres aussi nombreuse que mélangée. Ces volumes avaient été rassemblés, pendant le cours de deux siècles, par une famille qui, ayant toujours été riche, s'était naturellement imposé, comme une marque de splendeur, l'obligation de placer sur les tablettes de sa bibliothèque toutes les productions de la littérature du jour, sans trop de choix et de discernement; Edouard eut la liberté d'errer à son gré dans ce vaste royaume. Son précepteur avait ses études particulières, la politique ecclésiastique et les controverses théologiques, et de plus, un amour d'aisance classique; il ne se dispensait pas d'inspecter aux heures fixes les progrès de l'héritier présomptif de son patron, mais il était porté à saisir très-volontiers toute espèce d'excuses pour ne pas exercer une surveillance stricte et régulière sur les études générales de son élève.

Sir Everard n'avait jamais lui-même été un homme studieux. Il croyait que toute lecture est incompatible avec l'oisiveté des riches; doctrine que miss Rachel Waverley partageait avec lui. Ils étaient persuadés l'un

et l'autre que suivre des yeux les lettres de l'alphabet est une tâche utile et méritoire en elle-même, sans chercher scrupuleusement à découvrir quelles sont les idées et les connaissances que leur arrangement peut donner. Tandis qu'une meilleure éducation aurait pu convertir en soif d'instruction son désir de s'amuser, le jeune Waverley se trouva donc, au milieu de cet Océan de livres, comme un vaisseau sans pilote ou sans gouvernail. Il n'est peut-être point d'habitude qui s'enracine plus facilement, que celle de lire sans ordre et sans plan, surtout quand on en trouve une occasion favorable. Je crois qu'une des causes qui font que l'on trouve dans les derniers rangs de la société tant d'exemples d'érudition, c'est que l'étudiant pauvre est resserré dans un cercle trop étroit pour se livrer à sa passion pour les livres, et qu'il est forcé de faire une connaissance approfondie avec le petit nombre de ceux qu'il possède, avant de pouvoir en acquérir d'autres. Edouard, au contraire, comme ce gourmand qui ne daignait prendre une bouchée de la pêche que du côté coloré par le soleil, cessait de lire un volume dès qu'il n'excitait plus sa curio-

sité ou son intérêt. Il arriva donc nécessairement que son habitude de ne chercher que ce genre de plaisir le rendit de jour en jour plus difficile à contenter, et enfin sa passion pour la lecture, comme d'autres goûts impérieux, fit naître en lui, à la longue, une sorte de satiété.

Cependant, avant de parvenir à cette indifférence, il avait enrichi sa mémoire, qui était des plus heureuses, d'un mélange varié de connaissances curieuses, quoique mal classées dans sa tête. Dans la littérature anglaise, il s'était rendu familier avec Shakspeare, Milton, et nos vieux auteurs dramatiques; il possédait aussi plusieurs des passages pittoresques et intéressans de nos vieilles chroniques historiques; il connaissait surtout Spencer, Drayton, et les autres poètes qui se sont fait un nom dans la carrière des fictions romanesques, ouvrages qui sont les plus séduisans de tous pour une imagination jeune encore, avant que les passions se soient éveillées, et demandent une poésie plus sentimentale. Sous ce rapport, la littérature italienne lui offrit un champ plus vaste encore. Il avait parcouru les nombreux poèmes romantiques qui,

depuis le temps de Pulci, ont été les exercices favoris des beaux esprits de l'Italie. Il avait lu avec plaisir tous les nombreux recueils de *novelle* produits par le génie libre mais élégant de cette contrée, à l'imitation du *Decameron*. En littérature classique, Waverley avait acquis des connaissances ordinaires, et lu les auteurs à l'usage des classes. La France lui avait fourni une collection presque incépuisable de mémoires à peine plus véridiques que des romans, et de romans si bien écrits qu'ils pourraient passer pour des mémoires. Les pages brillantes de Froissard, avec ses descriptions de combats et de tournois qui font battre le cœur et éblouissent la vue, étaient au nombre de ses lectures favorites; dans Brantôme et de Lanoue il avait appris à comparer le caractère licencieux, mêlé de superstition, des nobles de la Ligue, avec l'âpreté, le rigorisme et l'esprit quelquefois turbulent des huguenots. L'Espagne avait contribué à lui former un fond de lectures chevaleresques et romanesques. La littérature primitive des peuples du nord n'avait pas été négligée par un jeune homme qui lisait plutôt pour exciter son imagination que pour se former le

jugement. Cependant, quoique sachant beaucoup de tout ce qui n'est connu que du petit nombre, Edouard Waverley pouvait sans injustice être considéré comme un ignorant, puisqu'il n'avait presque rien appris de ce qui peut ajouter à la dignité de l'homme et le rendre propre à tenir un rang honorable dans la société, et à en faire l'ornement.

La moindre attention de sa famille aurait pu lui être utile pour le préserver de la dissipation d'esprit, suite naturelle d'un cours de lecture si mal ordonné; mais sa mère mourut sept ans après la réconciliation des deux frères: et Richard Waverley lui-même, qui depuis cet évènement fit plus habituellement sa résidence à Londres, était trop occupé de ses plans de fortune et d'ambition pour ne pas se contenter d'entendre dire qu'Edouard aimait beaucoup les livres, et qu'il était probablement destiné à devenir évêque. S'il avait pu découvrir et analyser les rêves que faisait son fils tout éveillé, il en aurait tiré une conclusion bien différente.

CHAPITRE IV.

Châteaux en Espagne.

J'AI déjà donné à entendre que, devenu d'un goût capricieux, difficile et dédaigneux, par une surabondance de lectures frivoles, notre héros était non-seulement incapable d'études sérieuses et profitables, mais encore dégoûté, jusqu'à un certain point, de ce qui lui avait plu d'abord.

Il était dans sa seizième année, lorsque son amour pour la solitude et son caractère distrait et rêveur commencèrent à donner de tendres inquiétudes à sir Everard. Il essaya de tirer son neveu de cette apathie en l'invitant à se livrer aux exercices de la chasse qui avait été jadis l'amusement principal de sa jeunesse. Edouard pendant une saison éprouva un plaisir assez vif à manier le fusil; mais lorsqu'il fut parvenu à s'en servir avec adresse, ce divertissement cessa d'en être un pour lui.

Le printemps d'après, le livre si attrayant

du vieil Isaac Walton⁽¹⁾ détermina Edouard à devenir « un confrère de l'hameçon ; » — mais de toutes les ingénieuses distractions inventées pour le soulagement des oisifs, la pêche est moins propre à amuser un caractère non moins impatient qu'indolent. La ligne de notre héros fut bientôt jetée de côté. La société et l'exemple, qui, plus que tout autre motif, maîtrisent et gouvernent le penchant naturel de nos passions, auraient pu avoir leur effet ordinaire sur notre jeune visionnaire ; mais le voisinage offrait peu d'habitans, et les jeunes gens du canton, élevés chez leurs parens, n'étaient pas d'une classe à former les compagnons habituels d'Edouard, et encore moins étaient-ils propres à exciter son émulation dans ces exercices qui étaient l'affaire sérieuse de leur vie.

Il y avait quelques autres jeunes gens d'un caractère plus libéral, et ayant reçu une meilleure éducation ; mais notre héros se trouvait aussi, jusqu'à un certain point, exclu de leur cercle. Depuis la mort de la reine Anne, sir Everard avait renoncé à siéger au parlement, et à mesure que ses

(1) *The complete angler*, « le parfait pêcheur. »

années allaient en augmentant et le nombre de ses contemporains en diminuant, il s'était retiré peu à peu de la société, de manière que lorsque, en quelque occasion que ce fût, Edouard se trouvait avec quelques jeunes gens ayant le rang et les mêmes espérances que lui, dont l'éducation avait été soignée, il sentait son infériorité en leur compagnie, moins faute de connaissances, que parce qu'il ne savait pas faire valoir celles qu'il avait acquises : une grande susceptibilité, qui croissait chaque jour, vint ajouter à ce dégoût du monde. L'idée réelle ou imaginaire d'avoir commis le plus léger solécisme en politesse était pour lui une angoisse ; car peut-être un tort bien constaté cause à certains caractères un sentiment moins vif de honte et de remords que celui qu'éprouve un jeune homme modeste, sensible et sans expérience, quand il croit avoir négligé l'étiquette ou mérité le ridicule. Là où nous ne sommes pas à l'aise, nous ne saurions être heureux ; il n'est donc pas surprenant qu'Edouard Waverley supposât qu'il n'aimait pas la société, qu'il n'était pas fait pour elle, uniquement parce qu'il n'avait pas contracté l'habitude d'y vivre avec

aisance, de s'y plaire lui-même, et de savoir plaire aux autres.

Tout le temps qu'il passait avec son oncle et sa tante était rempli par des récits cent fois répétés de la vieillesse conteuse. Cependant, même alors, son imagination, faculté prédominante de son ame, était fréquemment excitée. Les traditions de famille et les histoires généalogiques, texte fréquent des discours de sir Everard, sont l'opposé de l'ambre qui, substance précieuse par elle-même, renferme ordinairement des insectes, des fétus de paille, et d'autres bagatelles; tandis que ce genre d'études, tout insignifiant et frivole qu'il est, sert néanmoins à perpétuer la mémoire de ce qu'il y avait de rare et d'estimable dans les anciennes mœurs, et à conserver maints détails minutieux et curieux qui n'auraient pu nous être transmis autrement. Si donc le jeune Edouard bâillait quelquefois au froid catalogue des noms de ses illustres ancêtres et au récit de leurs mariages; s'il déplorait secrètement la longue et impitoyable exactitude avec laquelle le digne sir Everard rapportait les diverses degrés d'affinité qui existaient entre la maison de Waverley-

Honour et les puissans barons , chevaliers et écuyers auxquels elle était alliée ; si , malgré toutes ces obligations aux trois hermines passant , il maudissait quelquefois au fond du cœur tout le jargon du blason , ses griffons , ses taupes , ses dragons , avec toutes l'amertume d'Hotspur lui-même , il y avait des momens où ces récits intéressaient son imagination et le dédommageaient de son attention.

Les exploits de Wilibert de Waverley dans la Terre-Sainte , sa longue absence et ses périlleuses aventures , sa mort supposée , et son retour inattendu , le soir même où la fiancée de son cœur venait de s'unir au héros qui l'avait protégée contre les insultes et l'oppression pendant son absence ; la générosité avec laquelle le croisé renonça à ses droits pour aller chercher dans un cloître voisin cette paix qui ne connaît pas de fin ; ces récits et d'autres enflammaient

(1) Cette tradition existe dans la famille noble de Braidshaig , propriétaire de Haigh-Hall , dans le comté de Lancastre , où l'on m'a dit que l'évènement est peint sur les vitraux d'une fenêtre gothique. La ballade allemande du noble *Moring* est fondée sur une légende semblable. Mais sans doute ces incidens devaient se renouveler maintes fois à une époque où les distances et le défaut de communications faisaient circuler et croire trop légèrement de fausses nouvelles sur les croisés de la Terre-Sainte.

le cœur d'Edouard et appelaient les larmes dans ses yeux. Il n'éprouvait pas une émotion moins vive lorsque sa tante miss Rachel, lui racontait les souffrances et le courage de lady Alice Waverley, pendant la grande guerre civile. Il régnait une expression plus majestueuse dans les traits pleins de bienveillance de cette respectable demoiselle, lorsqu'elle disait comment Charles, après la bataille de Worcester, avait trouvé un asile d'un jour à Waverley-Honour, et comment, lorsqu'une troupe de cavalerie s'approchait pour visiter le château, lady Alice envoya son plus jeune fils avec une poignée de domestiques; leur ordonnant de se faire tuer, s'il le fallait, pour arrêter les ennemis du roi, au moins pendant une heure, afin que Charles eût le temps de se sauver. — Que Dieu lui soit en aide! s'écriait miss Rachel en arrêtant ses regards sur le portrait de cette héroïne: elle acheta assez chère le salut de son roi, au prix de la vie de son fils chéri! On le transporta au château, prisonnier et mortellement blessé; vous pouvez voir encore les traces de son sang depuis la porte de la grande salle, le long de la petite galerie, jusqu'au salon où

il fut déposé pour mourir aux pieds de sa mère. Mais il y eut entre la mère et le fils un échange de consolations; car il apprit par un regard que sa défense désespérée avait eu le succès qu'il en attendait. — Ah! je me rappelle très-bien, continuait-elle, avoir vu quelqu'un qui avait connu et aimé ce brave jeune homme. Miss Lucy Saint-Aubin vécut et mourut fille pour l'amour de lui, quoiqu'elle fût une des plus belles personnes et un des plus riches partis du pays. Tous les hommes la demandèrent en mariage; mais elle ne cessa, jusqu'au dernier jour de sa vie, de porter le deuil pour son pauvre William, car ils étaient fiancés, quoique non mariés. Sa mort arriva... : je ne puis me rappeler la date précise, mais je crois que ce fut dans le mois de novembre de la même année. Sentant ses forces lui manquer, elle désira qu'on la conduisît encore une fois à Waverley-Honour. Elle parcourut tous les endroits où elle s'était trouvée avec mon grand-oncle; elle voulut qu'on levât les tapis pour contempler les traces de son sang; et si les larmes eussent été capables de les effacer, on ne les verrait plus aujourd'hui, car il ne resta pas un œil

sec dans toute la maison. Vous auriez cru, Edouard, que les arbres même pleuraient sur mis Lucy, car les feuilles tombaient autour d'elle, sans qu'il y eût un souffle de vent; et dans le fait, elle avait tout l'air d'une femme qui ne devait plus les voir reverdir.

Après avoir entendu ces légendes, Edouard se retirait à l'écart pour se livrer aux idées qu'elles faisaient naître en lui. Dans un des coins de la vaste et sombre bibliothèque, éclairée par les tisons qui achevaient de se consumer dans une immense cheminée, il pratiquait pendant des heures entières cette opération de magie interne, qui met en action, et qui place en quelque sorte, sous les yeux du dormeur éveillé, des évènements passés ou imaginaires. Alors il voyait se déployer devant lui une longue suite de visions splendides : le festin nuptial donné au château de Waverley; le maître de ce domaine en costume de pèlerin, avec sa haute taille et son corps maigri, spectateur négligé des fêtes du mariage de son héritier supposé et de sa prétendue; le choc électrique dont chacun fut frappé quand il fut reconnu; le mouvement tumultueux des vaisseaux courant aux armes; la surprise du mari,

la confusion et la terreur de l'épouse ; le désespoir avec lequel Wilibert remarqua qu'elle avait consenti à ce mariage de cœur comme de bouche ; l'air de dignité mais de sensibilité profonde avec lequel il fit rentrer dans le fourreau son épée qu'il n'avait qu'à demi tirée , et sortit de la maison de ses ancêtres pour n'y jamais rentrer. Ensuite Edouard faisait changer la scène, et son imagination, docile à ses désirs, lui offrait la représentation de la tragédie racontée par sa tante Rachel. Il voyait lady Waverley assise dans son boudoir, étant tout oreille pour entendre le moindre son, tressaillant d'une double angoisse, tantôt écoutant l'écho qui répétait le dernier bruit des pas du cheval du roi, tantôt quand elle ne pouvait plus l'entendre, croyant distinguer, dans le moindre souffle qui agitait les arbres du parc, le bruit lointain du combat. Soudain s'élève un murmure sourd comme la course impétueuse d'un torrent gonflé ; il s'approche de plus en plus, Edouard peut reconnaître le galop des chevaux, les cris et les acclamations des soldats, les coups de pistolet. Une troupe nombreuse se précipite vers le château. — Lady Alice se lève en

tressaillant. — Un domestique effrayé accourt à elle. — Mais à quoi bon continuer une telle description ?

Notre héros, trouvant chaque jour un nouveau charme à vivre dans ce monde idéal, toute interruption lui était désagréable. On donnait ordinairement le nom de Waverley-Chase au domaine spacieux dont le château était environné et qui excédait de beaucoup les dimensions d'un parc. Ce n'était dans l'origine qu'une forêt qui, quoique coupée par de vastes clairières, où venaient folâtrer les jeunes daims, conservait toujours son ancien caractère sauvage. Elle était traversée par de larges avenues à demi remplies de broussailles en bien des endroits où les beautés du vieux temps avaient coutume de se placer pour voir les lévriers courre le cerf, ou pour essayer elles-mêmes de l'atteindre d'une flèche. Dans un lieu remarquable par un monument gothique, couvert de mousse, qui avait conservé le nom de *Halte de la reine*, Elisabeth elle-même, disait-on, avait percé sept chevreaux de ses propres flèches ; c'était le rendez-vous favori d'Edouard Waverley. D'autres fois, il partait avec son fusil et son

épagneul , qui lui servaient de prétexte aux yeux des autres , et un livre dans la poche, qui peut-être lui servait de prétexte pour lui-même. Il suivait une de ces longues avenues de Waverley-Chase, qui, après une montée de quatre milles, se rétrécissait peu à peu, ne formant bientôt plus qu'un sentier inégal et étroit, à travers le défilé rocailleux et boisé appelé *Mikwood-Dingle*, et s'ouvrait tout à coup sur un petit lac profond et sombre, nommé à cause de cela *Mirkwood-Mere*. Dans les temps reculés, une tour solitaire s'élevait sur un rocher presque entièrement entouré d'eau, et elle avait été nommée *la Forteresse de Waverley*, parce que, dans des temps de péril, elle avait été souvent l'asile de cette famille.

Là, dans les guerres d'York et de Lancastre, les derniers partisans de la Rose Rouge, qui osaient encore en soutenir la cause, continuèrent une guerre d'escarmouches et de pillage, jusqu'à ce que la forteresse fût réduite par le fameux Richard de Gloccster. Là encore se maintint long-temps un parti de Cavaliers, commandé par Nigel Waverley, frère aîné de ce William dont mais Rachel avait retracé le destin. C'était

dans ces lieux qu'Edouard aimait à « se livrer à des réflexions tour à tour douces et amères. » Là, semblable à l'enfant au milieu de ses joujoux, il faisait un choix des figures et des brillans mais vains emblèmes dont son imagination était meublée, pour en composer des visions aussi brillantes et aussi fugitives que celles d'un soir d'été. Nous verrons dans le prochain chapitre l'effet que produisit cette habitude sur son humeur et son caractère.

CHAPITRE V.

Choix d'un état.

D'APRÈS les détails minutieux dans lesquels je suis entré sur les occupations de Waverley, et la direction inévitable qu'elles avaient dû imprimer à son imagination, le lecteur croit peut-être que je vais lui offrir, dans l'histoire suivante, une imitation du roman de Cervantes; mais il ferait tort à ma

prudence par une telle supposition. Mon intention n'est pas de marcher sur les traces de cet inimitable auteur, et de peindre comme lui cette perversion totale de l'intelligence, qui dénature les objets au moment même où ils frappent les sens. Je cherche à décrire cet autre égarement d'esprit, bien plus commun, qui laisse voir les choses dans leur réalité, mais en leur communiquant une teinte de son pourpre coloris romantique.

Edouard Waverley était loin de s'attendre à retrouver dans les autres sa manière de voir et de sentir, et de conclure que l'état présent des choses était fait pour réaliser les visions auxquelles il aimait à se livrer. Bien au contraire, il ne craignait rien tant que de laisser percer les sentimens qui etaient le fruit de ses rêveries. Il n'avait aucun confident à qui il pût communiquer ses réflexions, et il ne désirait pas d'en avoir; il en sentait si bien le ridicule, que s'il avait eu à choisir entre une punition qui n'eut rien d'ignominieux et la nécessité de rendre lui-même un compte froid et exact du monde idéal dans lequel il passait la plus grande partie de ses jours, je crois qu'il n'au-

rait pas balancé à se soumettre de préférence au châtement. Cette vie retirée lui devint doublement précieuse, lorsque avec le cours des années il sentit l'influence des passions naissantes. Des créations d'une grâce et d'une beauté parfaites commencèrent à jouer un rôle dans ses aventures idéales, et il ne tarda pas à regarder autour de lui pour comparer les femmes du monde réel avec celles de son imagination.

La liste des belles qui, chaque dimanche déployaient leurs atours hebdomadaires à l'église paroissiale de *Waverley*, n'était ni nombreuse ni choisie. La plus passable était, sans contredit, miss Sissly, ou, comme elle préférerait d'être appelée, miss Cecilia Stubbs, fille de l'écuyer Stubbs, de la Grange. Je ne sais si c'était par le plus grand hasard du monde, — phrase qui, sorties des lèvres d'une femme, n'exclut pas toujours la préméditation, ou par une conformité de goûts, que miss Cecilia fut souvent rencontrée par Edouard, dans ses promenades favorites à travers *Waverley-Chase*. Il n'avait pas encore eu le courage de l'aborder, mais la rencontre n'avait pas été sans produire son effet. Un amant romanesque est un

idolâtre étrange, qui assez souvent ne s'inquiète pas de quel bois il forme l'objet de son adoration ; mais si la nature a donné à cet objet une portion passable de charmes personnels, il joue aisément le rôle du joaillier et du derviche du conte oriental, et trouve dans les trésors de sa propre imagination de quoi la douer richement d'une beauté surnaturelle et de tous les dons inestimables de l'esprit. Mais avant que les charmes de miss Cicilia Stubbs l'eussent positivement élevée au rang de déesse ou placée au moins de pair avec la sainte de son nom, miss Rachel Waverley eut quelques soupçons qui la déterminèrent à prévenir l'apothéose prochaine. Dans ces sortes d'affaires, les femmes les plus simples et les plus ingénues ont toujours (Dieu les bénisse !) une pénétration d'instinct qui va quelquefois jusqu'à leur faire découvrir des penchans qui n'ont jamais existé, mais qui manquent rarement de remarquer tout ce qui se passe sous leurs yeux. Mais Rachel s'attacha avec une grande prudence à éluder le danger plutôt qu'à le combattre ; et elle fit sentir à son frère qu'il était nécessaire que l'héritier de sa famille vît un peu plus le monde qu'il ne

pouvait le faire en restant constamment à Waverley-Honour.

Sir Everard se refusa d'abord à une proposition qui tendait à le séparer de son neveu. Il convint qu'Édouard était un peu entiché de bouquins ; mais il avait toujours entendu dire que la jeunesse était le temps d'apprendre , et sans doute lorsqu'il aurait satisfait sa fureur pour les lettres , et garni sa tête de connaissances , son neveu se livrerait aux amusemens de la chasse et aux occupations de la campagne. Il avait aussi lui-même , disait-il , regretté de ne pas avoir consacré quelque temps à l'étude pendant sa jeunesse ; il n'en aurait ni manié le fusil ni chassé avec moins d'adresse , et il aurait pu faire retentir la voûte de Saint-Etienne de discours plus longs que ces Non ! pleins de chaleur avec lesquels il s'opposait à toutes les mesures du gouvernement , lorsque , sous l'administration de Godolphin , il était membre de la chambre des communes.

Cependant les inquiétudes de la tante Rachel lui prêtèrent assez d'adresse pour parvenir à son but. Elle rappela que tous les représentans de la famille , avant de se fixer au château de Waverley pour le reste

de leur vie , avaient voyagé en pays étranger ou servi leur pays dans l'armée ; et pour prouver la vérité de son assertion , elle en appela à l'arbre généalogique , autorité que sir Everard n'avait jamais récusée. Bref , on proposa à M. Richard Waverley de faire voyager son fils sous la conduite de son gouverneur , M. Pembroke ; la libéralité du baronnet devant fournir convenablement aux frais du voyage , le père ne trouva lui-même aucune objection à faire ; mais en ayant parlé au hasard à la table du ministre , le grand homme prit un air grave : il en expliqua la raison en particulier. D'après les principes politiques de sir Everard , il serait très - imprudent , dit le ministre , qu'un jeune homme qui donne de si flatteuses espérances , parcourût le continent avec un gouverneur choisi par son oncle , et qui le dirigerait suivant ses instructions. Quelle serait la société du chevalier Édouard Waverley à Paris ? quelle serait sa société à Rome , où le Prétendant et ses fils lui tendraient toutes sortes de pièges ? — M. Waverley devait peser avec soin de telles considérations. Pour lui , il croyait pouvoir dire que sa Majesté appréciait trop les services

de M. Richard Waverley, pour que son fils, s'il voulait entrer au service pendant quelques années, n'obtint pas une compagnie dans un des régimens de dragons revenus récemment de Flandre.

On ne pouvait impunément négliger une telle proposition sur laquelle le ministre appuya ; et malgré la crainte de heurter les préjugés de son frère , Richard Waverley crut ne pouvoir éviter d'accepter la commission qui lui était offerte pour son fils. Il est vrai qu'il comptait beaucoup, et avec raison, sur la tendresse de sir Everard pour Edouard, et il n'était pas probable qu'il lui fit un crime d'une démarche qu'il aurait faite par soumission à l'autorité paternelle. Il écrivit aussitôt au baronnet et à Edouard pour leur faire part de cette détermination. Dans la lettre à son fils, il se bornait à lui communiquer le fait, et lui indiquait les préparatifs qu'il devait faire pour rejoindre son régiment ; mais dans la lettre adressée à son frère, il était plus diffus et employait plus de circonlocutions : il convenait avec lui, de la manière la plus flatteuse, qu'il était convenable que son fils vît un peu plus

le monde, et il exprimait presque avec humilité sa reconnaissance pour ses offres généreuses, mais il était désolé qu'Edouard fût malheureusement alors dans l'impossibilité de suivre exactement le plan qui avait été tracé par son meilleur ami et son bienfaiteur; il avait songé lui-même avec peine à l'inaction de ce jeune homme, à un âge où tous ses ancêtres avaient déjà porté les armes. Sa Majesté avait daigné s'informer si le jeune Waverley n'était pas en Flandre à un âge où son grand-père avait déjà versé son sang pour son roi, dans la grande guerre civile : cette question avait été suivie de l'offre d'une compagnie de cavalerie. Que pouvait-il faire? Il n'avait pas eu le temps de consulter l'inclination de son frère, quand même il aurait pu penser qu'il trouverait quelque objection à laisser suivre à son neveu la glorieuse carrière de ses ancêtres. Enfin, pour conclure, il ajoutait qu'Edouard, après avoir sauté avec une rapidité extraordinaire par-dessus les grades de cornette et de lieutenant, était maintenant le capitaine Waverley, dans le régiment de dragons de Gardiner, qu'il

devait joindre dans ses quartiers à Dundee, en Ecosse, dans le courant d'un mois.

Sir Everard Waverley reçut cette nouvelle avec un mélange d'émotions diverses. A l'époque où la maison de Hanovre était montée sur le trône, il s'était retiré du parlement, et sa conduite, dans l'année mémorable 1715, n'avait pas été exempte de soupçon : on avait parlé de revues secrètes de tenanciers à cheval faites au clair de la lune dans Waverley-Chase, de caisses remplies de fusils et de pistolets, achetées en Hollande et adressées au baronnet, mais qui avaient été interceptées par la vigilance d'un officier à cheval de l'excise, lequel, en récompense de son zèle officieux, avait été berné dans une couverture, pendant une nuit ténébreuse, par une bande de vigoureux paysans : bien plus, on avait même dit que lors de l'arrestation de sir William Wyndham, chef du parti des Torys, on avait trouvé dans la poche de sa robe de chambre une lettre de sir Everard ; mais il n'y avait pas là d'acte positif de rébellion qui pût motiver une accusation contre lui, et le gouvernement, content d'étouffer l'in-

surrection de 1715, avait cru qu'il n'était ni prudent ni sûr d'étendre sa vengeance plus loin que sur les malheureux qui avaient ouvertement pris les armes.

Sir Everard ne manifestait aucune crainte personnelle qui parût justifier les bruits répandus sur son compte parmi les Whigs du voisinage. C'était une chose bien connue qu'il avait aidé de son argent les malheureux habitans de Northumberland et d'Ecosse, qui, faits prisonniers à Preston, avaient été renfermés dans les prisons de Newgate et de Marshalsea; et c'étaient son *solliciteur* et son conseil ordinaires¹ qui s'étaient chargés de la défense de quelques-uns de ces infortunés pendant leur procès. Cependant on supposait généralement que, si les ministres avaient eu quelque preuve réelle de sa participation à la révolte, il n'aurait pas osé braver ainsi le gouvernement existant, ou du moins qu'il ne l'aurait pas fait

(1) Nous aurons occasion de définir les diverses dénominations des hommes de loi anglais et écossais. Les tribunaux anglais sont très-multipliés, et les formalités judiciaires très-complicquées. Les *solliciteurs* (*sollicitors*) sont une espèce d'avoués qui instruisent et suivent les procès aux cours d'équité. Aux tribunaux civils de Westminster, le procureur se nomme *attorney*. Conseil est ici synonyme d'avocat consultant.

impunément. Les sentimens qui , dans ce temps de troubles, avaient dirigé sa conduite, étaient ceux d'un jeune homme; et, depuis lors, le *jacobitisme* de sir Everard avait été en diminuant , comme un feu qui s'éteint faute d'aliment. Il trouvait de temps en temps, aux élections ou aux sessions de chaque trimestre, de quoi entretenir et manifester ses principes comme Tory, et comme membre de l'Eglise épiscopale anglicane; mais ses opinions sur le droit héréditaire étaient tombées dans une sorte de désuétude. Cependant il lui en coûtait cruellement de voir son neveu servir sous la dynastie de Brunswick; d'autant plus qu'indépendamment de l'importance que sa conscience attachait à l'autorité paternelle, il lui eût été impossible, ou du moins c'eût été une grande imprudence, d'interposer la sienne pour l'en empêcher. Cette contrariété, dont il fut forcé de contenir l'expression, lui fit pousser plusieurs *poohs!* et plusieurs *pshaws!* qui furent mis sur le compte d'une attaque de goutte commençante: jusqu'à ce que, s'étant fait apporter l'*Annuaire militaire*, le baronnet se consola en y

trouvant les noms de descendans de maisons d'une loyauté politique éprouvée, tels que Morduant, les Grandville et les Stanley. Evoquant toutes ces grandeurs de famille et de gloire militaire, il conclut, avec une logique à peu près semblable à celle de Falstaff, que, lorsque la guerre allait s'allumer, quoiqu'il pût être honteux d'embrasser tout autre parti à l'exception d'un seul, il y avait encore plus de honte à rester dans l'inaction, qu'à combattre pour le plus mauvais de tous, quelque noir que pût le rendre l'usurpation. Quant à miss Rachel, les choses n'avaient pas exactement tourné comme elle le désirait; mais elle était dans la nécessité de se soumettre aux circonstances. Elle fit diversion à ses regrets, en s'occupant de l'équipage de campagne de son neveu, et elle se consola par l'espoir de le voir briller en grand uniforme.

Edouard lui-même éprouva la plus vive émotion et la plus grande surprise en lisant la lettre de son père. Ce fut, pour me servir des expressions d'un de nos poèmes anciens, comme un feu mis à une bruyère qui couvre de fumée un coteau solitaire, et qui

l'éclaire en même temps d'une sombre flamme. Son précepteur, ou, pour mieux dire M. Pembroke, car il prenait rarement le titre de précepteur, ramassa dans la chambre d'Edouard quelques fragmens de vers irréguliers qu'il paraissait avoir composés dans les premiers momens de l'agitation que lui avait occasionée la page qu'il allait tourner tout à coup dans le livre de sa vie. Le docteur, qui croyait à la bonté de toute pièce de vers composés par ses amis, et copiés en lignes régulières commençant par une majuscule, communiqua ce précieux trésor à la tante Rachel; elle le lut avec ses lunettes humides de larmes, les plaça dans son *common-place-book*¹, parmi des recettes de cuisine et de médecine, des textes tirés de l'Écriture-Sainte, des fragmens de sermons de l'Église épiscopale anglicane, et quelques chansons d'amour ou refrains jacobites, qu'elle avait chantés dans sa jeunesse. Cet essai poétique de son neveu fut tiré de ce recueil, quand

(1) Mot-à-mot, livre de *lieux communs*; espèce d'album des dames anglaises de l'ancien régime, que continuent quelques dames du nouveau

il fut confié à l'éditeur indigne de cette histoire mémorable , avec d'autres titres authentiques de la famille Waverley. Si ces vers n'offrent point un grand intérêt au lecteur , ils serviront du moins , mieux qu'aucun récit , à lui faire connaître tout ce qui manquait à notre héros pour être un bon poète.

L'astre du jour , de ses derniers rayons
 De Mirkwood Mere éclairait les vallons ;
 L'or du soleil , la pourpre du nuage ,
 Sur l'eau du lac se baignant tour à tour ,
 Et son cristal réfléchissait l'image
 Du promontoire et du riant rivage ,
 Du roc altier et de la vieille tour
 Dont les débris du temps portaient la teinte ;
 Sur ce simple et fidèle miroir
 La fleurs des champs dessinait son empreinte ,
 L'arbre voisin y faisait aussi voir
 Ses bras touffus se courbant avec grâce ,
 Les eaux semblaient cacher sous leur surface
 Un autre monde , où les cruels soucis ,
 L'ennemi rongeur , ne pouvaient trouver place ,
 Quoique du nôtre ils ne soient pas bannis.

Mais des autans bientôt le lointain sifflement
 Du lac encor tranquille éveilla le génie ,
 Du chêne il entendit le sourd gémissement ,
 Et tel qu'un fier guerrier prenant sa panoplie
 Quand le bruit des combats l'appelle à son devoir ,
 Il se lève à l'instant , revêt son manteau noir ;
 Son front chargé d'écume en noirs sillons se creuse ,
 Dès qu'il voit l'ouragan le presser de plus près ;
 Il pâlit de fureur , et sa tête orgueilleuse
 De ses crins hérissés secouant les forêts ,

Il ordonne à ses flots de parler en tonnerre.
L'ordre est exécuté. L'onde s'enfle , mugit ,
La vague suit la vague et va frapper la terre ,
Et ce monde idéal , ce monde heureux périt.

Et pourtant pour mon cœur ce changement soudain
Fut d'un plaisir étrange une source féconde.
Tandis que l'ouragan faisait la guerre à l'onde ,
Debout sur cette tour , je sentais en mon sein
Un mouvement secret , une voix qui sans peine
L'élevait pour répondre à ces mugissemens ;
Mais tout en jouissant du choc des élémens ,
Je regrettais la fin de cette aimable scène.

La vérité , des songes du jeune âge
Dissipe ainsi la vaine illusion ;
Elle détruit la douce vision
Dont se berçait la jeunesse peu sage ,
Comme a passé le brillant paysage
Qui de ce lac naguère ornait les eaux.
Si leurs attrait un moment sont égaux ,
Même durée est aussi leur partage.
De même encor l'imagination
Voit s'échapper la séduisante image
Qui captivait son admiration ;
Rêves d'amour , pouvoirs si doux des charmes ,
Sont remplacés par l'honneur , par les armes.

En simple prose, car peut-être ces vers ne
le disent pas aussi clairement , l'image pas-
sagère de miss Cecilia Stubbs s'effaça du
cœur du capitaine Waverley , au milieu du
trouble que ses nouvelles destinées y exci-
tèrent. Il est vrai que le dimanche où il as-
sista pour la dernière fois au service divin ,
dans la vieille église de sa paroisse , miss

Cecilia Stubbs se montra dans toute sa splendeur, dans le banc de son père ; et en cette occasion, Edouard, à l'invitation de son oncle et de sa tante, et, s'il faut dire la vérité, sans se faire beaucoup prier, se laissa déterminer à y paraître en grand uniforme.

Il n'y a pas de moyen plus sûr, pour avoir une trop haute opinion des autres que d'en avoir en même temps une excellente de soi-même. Miss Cecilia avait employé tous les secours que l'art peut offrir à la beauté ; mais hélas ! les paniers, les mouches, les cheveux frisés et une robe neuve de vraie soie française, furent choses perdues pour un jeune officier de dragons qui portait pour la première fois son chapeau galonné, ses bottes et son sabre. Je ne sais si, semblable au champion d'une ancienne ballade,

Il ne brûlait que pour l'honneur...
 Vainement les yeux d'une belle
 Auraient voulu toucher son cœur ;
 Il était de glace pour elle ;

ou si les brandebourgs brillans et brodés en or, qui couvraient sa poitrine, défiaient l'artillerie des yeux de Cecilia ; mais aucun des traits qui lui furent lancés ne purent l'atteindre.

Mais je vis où tomba le trait de Cupidon ;
Certes, ce ne fut pas sur une fleur champêtre ;
Mais sur Jonas , la fleur des galans du canton ,
Le fils de Bulbertfield , intendant de son maître.

Demandant pardon de mes vers héroïques, car il est des cas où je ne puis résister à ma verve , j'ai le regret d'annoncer le fait mélancolique que mon histoire doit prendre congé ici de la belle Cecilia, qui, comme une autre fille d'Eve , après le départ d'Edouard et la perte de certaines illusions flatteuses dont elle s'était bercée, se contenta tranquillement d'un *pis-aller*. Au bout de six mois elle donna sa main au susdit Jonas, fils de l'intendant du baronnet, héritier de la fortune d'un intendant ! perspective qui n'était pas sans attraits, et qui avait de plus l'agréable probabilité de succéder à son père dans son emploi. Tous ces avantages ébranlèrent M. Stubbs, et sa fille trouva un motif puissant d'accepter l'offre qu'on lui faisait , dans les formes mâles et l'air de santé du prétendant. On fut donc moins scrupuleux sur l'article de la naissance, et le mariage fut conclu. Personne n'en parut plus satisfait que la tante Rachel, qui jusqu'alors, et autant que lui permettait son bon naturel,

avait toujours regardé un peu de travers cette présomptueuse. Mais lorsqu'elle vit les deux fiancés à l'église, elle daigna honorer la jeune épouse d'un sourire et d'une révérence profonde, en présence du recteur, du desservant, du sacristain et de toute la congrégation des paroisses réunies de Waverley et de Beverley.

Je demande pardon, une fois pour toutes, à ceux de mes lecteurs qui ne lisent des romans que pour s'amuser, si je les fatigue souvent de cette vieille politique de *Whigs* et de *Torys*, de *Jacobites* et d'*Hanovriens*; mais la vérité est que je ne puis leur promettre que cette histoire, sans cela, serait intelligible, pour ne pas dire probable. Mon plan veut que j'explique tous les motifs d'après lesquels marche l'action. Or ces motifs prenaient nécessairement leur source dans les sentimens, les préjugés et les partis qui existaient à cette époque. Je n'invite pas mes belles lectrices, à qui leur sexe et leur impatience donnent le plus de droits de se plaindre de ces détails, à prendre place dans un char trainé dans les airs par des hippogriffes, ou marchant par enchantement;

ma voiture est une humble chaise de poste anglaise à quatre roues et ne s'écartant pas de la grande route royale. Ceux à qui cette voiture déplaira, pourront la quitter dès la première halte, et y attendre le tapis merveilleux du prince Hussein , ou la guérite volante de Malek le tisserand. Ceux qui consentiront à rester avec moi seront parfois exposés à l'ennui inséparable d'une route raboteuse, de montagnes escarpées, de fondrières, et autres retards de ce bas monde. Mais , grâces à des chevaux passables et à un honnête conducteur (stylé des avis au public), je m'engage à arriver le plus tôt possible dans un pays plus pittoresque et plus romantique, si mes voyageurs veulent bien patienter pendant mes premiers relais.

(1) Ces chapitres d'introduction ont été critiqués comme ennuyeux et inutiles. Cependant ils contiennent quelques détails que l'auteur n'a pu se décider à retrancher ou à changer. (*Note de l'Auteur.*)

CHAPITRE VI.

Les adieux de Waverley.

LE soir de ce dimanche mémorable, sir Everard entra dans la bibliothèque. Il faillit y surprendre notre jeune héros s'exerçant à l'escrime avec la vieille rapière de sir Hildebrand, qui conservée comme un précieux héritage, restait habituellement suspendue au-dessus de la cheminée, sous le portrait équestre du chevalier, dont les traits étaient presque entièrement cachés par une forêt de cheveux bouclés, comme le Bucéphale l'était par l'ample manteau de chevalier du Bain, dont le cavalier était décoré. Sir Everard entra; et, après avoir jeté un coup d'œil sur le portrait et un autre sur son neveu, il commença un petit discours qui retomba pourtant bientôt dans la simplicité naturelle de son ton familier. — « Mon neveu, » dit-il; mais il s'arrêta comme pour corriger sa phrase, et dit : — A mon cher Edouard, vous nous quittez pour embrasser la profession militaire dans

laquelle un si grand nombre de vos ancêtres se sont distingués; c'est la volonté de Dieu et celle de votre père à qui c'est votre devoir d'obéir après Dieu. J'ai fait toutes les dispositions nécessaires pour que vous puissiez entrer en campagne comme il convient au descendant et à l'héritier probable des Waverley. J'ose espérer, Monsieur, qu'au champ d'honneur vous vous rappellerez quel nom vous portez. Edouard! cher enfant! souvenez-vous aussi que vous êtes le dernier de cette race; que c'est sur vous seul que repose l'espérance de la voir se perpétuer. Evitez donc les dangers, — je veux dire les dangers inutiles, — autant que le devoir et l'honneur vous le permettront. Fuyez la société des libertins, des joueurs et des Whigs, dont il est à craindre que vous ne trouviez un trop grand nombre au service auquel vous allez entrer. Votre colonel, m'a-t-on dit, est un excellent homme pour un presbytérien. Mais vous n'oublierez jamais vos devoirs envers Dieu, envers l'Eglise anglicane, et envers.... — (Ici il allait ajouter, selon la rubrique, ces mots, *et envers le roi*; mais comme, par malheur, ce mot renfermait un double sens fort em-

barrassant, l'un s'appliquait au roi *de fait*, et l'autre au roi *de droit*, le chevalier termina autrement sa phrase), envers l'Eglise anglicane et *toutes les autorités constituées*. N'osant se lancer dans un plus long discours oratoire, il conduisit Edouard dans les écuries pour lui montrer les chevaux qu'il lui avait destinés pour son entrée au service. Deux étaient noirs (couleur de ceux du régiment); c'étaient de superbes chevaux d'escadron, trois autres également vifs et forts étaient pour la route ou pour ses domestiques : on en avait désigné deux parmi ceux du château pour l'accompagner; et s'il lui en fallait un troisième, il pourrait le prendre en Ecosse.

— Vous vous mettez en route, dit le baronnet, avec une suite bien modeste, comparée à celle de sir Hildebrand, lorsqu'il passa en revue devant les portes du château un corps de cavalerie plus nombreux que votre régiment tout entier ! J'aurais désiré que les vingt jeunes gens de mes domaines qui se sont enrôlés dans votre compagnie eussent fait route avec vous jusqu'en Ecosse, c'eût été quelque chose au moins; mais on m'a dit que ce cortège

serait regardé comme inusité de nos jours, où l'on cherche par tous les moyens possibles à briser les liens naturels de dépendance qui attachent le vassal au seigneur.

Sir Everard n'avait rien négligé pour corriger cette mauvaise nature du temps. Il avait en quelque sorte doré la chaîne qui devait unir les recrues et leur jeune capitaine, non seulement par un copieux repas d'adieu, où le bœuf et l'ale ne furent pas ménagés, mais encore par un don pécuniaire plus propre à entretenir, pendant la route, le goût de la bonne chère que la discipline. Après avoir inspecté la cavalerie, sir Everard reconduisit son neveu dans la bibliothèque, où il lui remit une lettre pliée avec soin, entourée, suivant l'usage ancien, d'un petit écheveau de soie écrue, et scellé d'un cachet bien empreint, portant les armes de la famille de Waverley. Cette épître était adressée avec toute l'étiquette du temps : — *A Cosme-Comyne de Bradwardine, écuyer de Bradwardine, en sa principale demeure de Tully-Veolan, dans le Perthshire, North-Britain*¹; pour lui être remis par Edouard Waverley, neveu de

(1) Ecosse.

sir Everard Waverley-Honour, baronnet.

Le gentilhomme désigné dans cette longue adresse, et dont nous aurons occasion de parler plus amplement par la suite, avait pris les armes en 1715 pour les Stuarts exilés, et avait été fait prisonnier à Preston, comté de Lancastre. Il était d'une famille très-ancienne, mais sa fortune était un peu embarrassée; c'était un savant à la manière des Ecossais, c'est-à-dire sa science était plus diffuse qu'exacte : c'était plutôt un *liseur* qu'un grammairien. Il avait donné, disoit-on, un exemple rare de son amour pour les auteurs classiques. Sur la route de Preston à Londres, il était parvenu à s'échapper des mains de ses gardes; mais ayant été trouvé ensuite rôdant près de l'endroit où il avait couché la veille, il fut reconnu et arrêté de nouveau. Comme ses camarades, et même les soldats qui l'escortaient, étaient surpris de son imprudence et ne purent s'empêcher de lui demander pourquoi, une fois en liberté, il n'avait pas cherché à gagner au plus vite un lieu de sûreté, il leur répondit que c'était bien son projet, mais que de bonne foi il était revenu pour chercher son *Tite-Live* qu'il avait oublié dans la précipitation de sa fuite.

Ce trait de simplicité frappa l'homme de loi qui, comme nous l'avons déjà dit, avait conduit la défense de quelques-uns de ces infortunés, aux frais de sir Everard, et peut-être de plusieurs autres. Il était lui-même grand admirateur de l'historien de Padoue, quoique probablement son zèle ne l'eût pas emporté à un tel degré d'extravagance, eût-il été question de recouvrer le Tite-Live de Sweynheim et de Paunartz (qui passe pour être *l'editio princeps*). Il n'en estima pas moins l'enthousiasme de l'Ecosais, et il s'évertua si bien pour découvrir des vices de forme dans la procédure, pour écarter et atténuer les dépositions à charge, *et cætera*, qu'il réussit à sauver Cosme-Comyne Bradwardine de certaines conséquences très-désagréables d'une action portée devant notre souverain seigneur le roi, aux cours de Westminster.

Le baron de Bradwardine, comme on l'appelait généralement en Ecosse, quoique ses amis lui donnassent ordinairement le nom de Tully-Veolan, et plus familièrement celui de Tully, ne fut pas plus tôt *rectus in curiâ* (hors de cour), qu'il se rendit en poste au château de Waverley-Honour,

pour présenter ses respects et ses remerciemens à sir Everard. Une même passion pour la chasse et une conformité générale d'opinions politiques, cimentèrent leur amitié, malgré la différence de leurs habitudes et de leurs études sous d'autres rapports. Après un séjour de plusieurs semaines, Bradwardine prit congé de sir Everard, avec force protestations d'estime, et en pressant avec instance le baronnet de lui rendre sa visite, pour chasser avec lui la grouse, dans ses bruyères du comté de Perth. Peu de temps après, M. Bradwardine envoya d'Ecosse une somme en remboursement des frais de son procès devant la haute-cour du roi à Westminster. Quoique cette somme, réduite en valeur d'Angleterre, ne parut pas aussi forte qu'elle l'était en sa forme primitive de pounds, shellings et pence d'Ecosse¹, elle fit une impression si terrible sur Duncan Macwheeble, le facteur confidentiel du laird, son baron-bailli et son homme de ressources, qu'il en eut un accès de colique qui dura cinq jours, occasioné, dit-il, uniquement et entièrement par la douleur d'être le malheureux instru-

(1) La livre d'Ecosse n'est que la vingtième partie de la livre ou d'Angleterre : un pound d'Ecosse ne vaut qu'un shelling.

ment destiné à faire sortir tant d'argent de son pays natal, pour être versé dans les mains de ces perfides Anglais. Mais si le patriotisme est le plus beau des sentimens, il est souvent un masque très-suspect; plusieurs personnes qui connaissaient le bailli Macwheeble, étaient persuadées que ses regrets n'étaient pas tout-à-fait désintéressés, et qu'il aurait moins regretté l'argent payé aux marauds de Westminster, s'il n'était pas provenu du domaine de Bradwardine, dont il était accoutumé à regarder le revenu comme sa propriété particulière; mais le bailli protestait de son désintéressement absolu :

Je gémis pour l'Ecosse, et non pas pour moi-même.

Quant au laird, il se réjouissait d'avoir remboursé les sommes que son digne ami, sir Everard Waverley de Waverley-Honour, avait payées pour le compte de la maison de Bradwardine. Il y allait, disait-il, de l'honneur de sa propre famille et de tout le royaume d'Ecosse, que ces avances fussent remboursées promptement, et le moindre retard serait une honte pour sa nation. Sir Everard, accoutumé à regarder avec indif-

férence des sommes bien plus considérables, reçut 29 $\frac{1}{4}$ liv. 13 s. 6 p., sans se douter que ce paiement fût une affaire entre deux nations; et probablement il aurait même oublié cette circonstance, si le bailli Macwheeble avait pensé à soulager sa colique en interceptant ce subside. Depuis lors, il s'établit entre Waverley-Honour et Tully-Veolan l'échange annuel d'une courte lettre, d'un panier et d'un baril ou deux. L'exportation anglaise consistait en énormes fromages, en bière excellente, en faisans et venaison. L'Ecosse, en retour, expédiait des grouses, des lièvres blancs, du saumon salé et de l'usquebaugh. Tous ces dons étaient envoyés et reçus réciproquement comme des gages d'une amitié constante entre ces deux nobles maisons : il était donc naturel et convenable que l'héritier présomptif de celle de Waverley ne partît pas pour visiter l'Ecosse sans lettres de créance pour le baron de Bradwardine.

Cette affaire une fois réglée et terminée, M. Pembroke manifesta le désir d'avoir une entrevue particulière d'adieu avec son cher élève. Le brave homme mêla ses préjugés politiques aux exhortations qu'il adressa à Edouard pour lui recommander une con-

duite pure, une morale sévère, la constance dans ses principes de religion, et le soin d'éviter la compagnie de railleurs impies et des latitudinaires¹, qui n'étaient que trop nombreux à l'armée. — Le ciel a voulu, dit-il, en punition sans doute des péchés de leurs ancêtres en 1642, que les Écossais restassent dans un état plus déplorable de ténèbres que même ce malheureux royaume d'Angleterre. Ici du moins, ajouta-t-il, quoique le candelabre de l'Église anglicane ait été, en quelque sorte, ôté de sa place, il fournit encore une lumière vacillante; il existe encore une hiérarchie, quoique schismatique et s'écartant des principes maintenus par ces illustres pères de l'Église, Sancroft et ses frères; il existe une liturgie, quoique cruellement pervertie dans quelques-unes des principales prières; mais en Écosse, tout est ténèbres; excepté quelques tristes restes épars, affligés et persécutés, les chaires sont abandonnées aux presbytériens, et, comme M. Pembroke le craignait, aux sectaires de toute espèce. Il était

(1) Sectaires protestans auxquels on attribuait des principes peu sévères, et qui croyaient qu'on pouvait se sauver dans toutes les sectes.

donc de son devoir de fournir à son cher élève des armes pour résister à tant de doctrines impies et pernicieuses, en fait de gouvernement et de culte, qu'il serait forcé malgré lui d'entendre de temps à autre.

Ici M. Pembroke lui présenta deux énormes paquets qui semblaient contenir chacun une rame entière de papier couvert d'une écriture très-serrée. C'était le travail de toute la vie du digne homme, et jamais temps et peine ne furent perdus d'une manière plus absurde. Il avait fait une fois le voyage de Londres, dans l'intention de publier ce manuscrit par l'intermédiaire d'un libraire de la Petite-Bretagne¹, très-connu pour vendre ces sortes d'ouvrages; et on lui avait recommandé de l'aborder avec une phrase particulière et un certain signe qui, à ce qu'il paraît, étaient alors compris des jacobites initiés. A peine M. Pembroke eut-il prononcé le *Shibboleth*² avec le geste convenu,

(1) On appelle *Little-Britain* un des plus anciens quartiers de Londres, dans les environs de Saint-Paul; c'est sur les limites de la *Petite-Bretagne* que sont les rues de *Pater-noster-Row* et de l'*Ave-Maria*, où de temps immémorial ont résidé les libraires de Londres, dont plusieurs aujourd'hui ont émigré, il est vrai, dans de plus beaux quartiers.

(2) Mot hébreu signifiant *épi de ble* et aussi *torrent*. Pour reconnaître les hommes d'Ephraïm, ceux de Gilead leur faisaient dire ce

que le bibliopole le gratifia , malgré ses réclamations modestes , du titre de docteur , s'empessa de le conduire dans son arrière-boutique ; et , après avoir inspecté tous les coins ou il était possible ou impossible de se cacher , il commença ainsi : — Eh ! docteur ! — Eh bien ? — Tout est ici sous la rose ¹. — Il n'y a rien à craindre. — Je ne laisse pas ici un seul trou dans lequel pourrait se fourrer même un rat hanovrien. — Eh bien , quoi ! Quelles bonnes nouvelles de nos amis de l'autre côté de l'Océan ? comment se porte le digne roi de France ? — ou peut-être venez-vous de Rome ? car il faut que Rome agisse enfin ; — il faut que l'Eglise rallume sa chandelle à la vieille lampe. — Eh bien ! — Quoi ? encore sur la réserve. Je ne vous en aime que mieux. Mais , pas de crainte !

Ici M. Pembroke interrompit , non sans quelque difficulté , un torrent de questions accompagnées de signes de tête , de gestes et

mot , et s'ils prononçaient le *sh* comme *s* , ils étaient égorgés. Dans un sens figuré *Shibboleth* signifie donc un *mot d'ordre*.

(1) *Under the rose* est une phrase proverbiale très usitée , qui signifie , en secret. L'origine de ce proverbe vient sans doute de ce que chez les anciens la *rose* était consacrée à Harpocrate , le dieu du silence ; on l'employait donc souvent dans les sculptures et les plafonds des chambres où l'on recevait les hôtes pour signifier que tout ce qui se disait dans ces lieux était secret.

de coups d'œil significatifs. Ayant enfin convaincu le libraire qu'il lui faisait trop d'honneur en le prenant pour un émissaire du roi exilé, il lui expliqua sa véritable affaire.

L'homme des livres, avec un air plus calme, procéda à l'examen des manuscrits. Le premier avait pour titre : — *Dissidence des Dissidens, ou la Compréhension réfutée, démontrant l'impossibilité d'aucun compromis entre l'Eglise et les Puritains, Presbytériens ou sectaires quelconques; avec les preuves tirées des Ecritures, des Saints-Pères et des meilleurs théologiens controversistes.* — Le libraire fit des objections positives contre cet ouvrage. Bonnes intentions, dit-il, très savant sans doute, mais le temps est passé. — Imprimé en *philosophie*, il ferait au moins huit cents pages, et ne rendrait jamais les frais. Veuillez donc m'excuser. — J'aime et je respecte la véritable Eglise du fond de mon ame, et si c'était un sermon sur le martyre, — un petit pamphlet à 12 pence, je hasarderais quelque chose pour l'honneur de votre robe. Mais voyons l'autre... *Le droit héréditaire démontré.* — Ah! il y a quelque sens à celui-ci. Hum, hum, hum! — Tant de pages; —

papier, tant; — impression, tant; — Ah! — Je veux vous dire, docteur; vous devriez élaguer un peu les citations grecques et latines, car c'est lourd, docteur, c'est diablement lourd! — Je vous demande bien pardon, — il faudrait aussi y jeter quelques grains de poivre. — Je n'ai jamais aimé à critiquer mes auteurs. — J'ai imprimé Drake et Charlewood-Lawton, et le pauvre Amhurs (*b*); ah! Caleb, Caleb! c'était une honte de laisser mourir de faim le pauvre Caleb! Et nous avons parmi nous tant de gras recteurs et de riches écuyers! Je lui donnais à diner une fois par semaine; mais, Dieu vous aime, qu'est-ce qu'un diner par semaine, quand un homme ne sait pas où aller pendant les six autres jours? — Eh bien, docteur, je montrerai votre manuscrit au petit avocat Tom Alibi, qui est chargé de toutes mes affaires contentieuses. — Il ne faut pas aller contre le vent. La canaille fut très peu polie la dernière fois que je passai dans la cour du vieux palais. — Il ne s'y trouve que des Whigs et des Têtes-Rondes, des Guillaumistes et des rats d'Hanovre.

Le lendemain, M. Pembroke retourna

chez le libraire-éditeur qui lui dit que Tom Alibi lui avait conseillé de ne pas faire cette entreprise. — Ce n'est pas que je ne consentisse volontiers, pour le bien de l'Eglise, à aller, — qu'allais-je dire? — à aller aux colonies. Mais, mon cher docteur, j'ai une femme et des enfans. Cependant, pour vous montrer mon zèle, je recommanderai votre affaire à Trimmel, mon voisin; il est célibataire, et va se retirer du commerce; de sorte qu'un voyage aux colonies occidentales ne serait pas un grand inconvénient pour lui. — Mais M. Trimmel fut aussi intraitable, M. Pembroke, heureusement peut-être pour lui, fut obligé de retourner à Waverley-Honour en remportant sain et sauf, dans ses sacoches, son traité en défense des véritables principes fondamentaux de l'Eglise et de l'Etat.

Comme, selon toute apparence, le public était menacé de perdre le bienfait de ses élucubrations par la lâcheté égoïste des libraires, M. Pembroke résolut de faire une seconde copie de ces formidables manuscrits pour l'usage de son élève. Il sentait qu'il avait été indolent comme précepteur, et de plus sa conscience lui reprochait d'avoir

cédé à la prière que lui avait faite M. Richard Waverley, de ne pas inculquer à son fils des principes opposés à ceux du gouvernement actuel, civil et religieux. — Maintenant qu'il n'est plus sous ma tutelle, se dit-il, je puis, sans manquer à ma parole, lui fournir les moyens de juger par lui-même, et je n'ai à craindre que le reproche qu'il peut me faire de lui avoir caché si long-temps la lumière que cette lecture va faire jaillir à ses yeux. — Pendant qu'il se livrait ainsi à ces rêveries d'auteur et de politique, son cher néo-phyte, ne trouvant rien de bien attrayant dans les titres des deux traités, effrayé d'ailleurs de la masse compacte et des lignes serrées de ces manuscrits, les déposa tranquillement dans un coin de sa malle.

La tante Rachel fit ses adieux en peu de mots, mais très-affectueusement. Elle se contenta d'inviter son jeune Edouard, dont elle croyait probablement le cœur un peu susceptible, à se tenir en garde contre les charmes séducteurs des belles de l'Écosse. — Elle convint qu'il se trouvait dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne quelques anciennes familles, mais elles étaient toutes whigs et presbytériennes, à

l'exception des Montagnards ; et quant à ceux-ci, elle devait dire que les dames ne pouvaient avoir beaucoup de délicatesse dans un pays où le costume ordinaire des hommes était, comme on l'en avait assurée, fort singulier et très-peu décent. La tante Rachel termina ses adieux au jeune officier en lui donnant sa bénédiction avec une touchante bienveillance; elle lui remit en même temps une bague enrichie de diamans, ornement que le sexe masculin portait souvent à cette époque, et une bourse remplie de ces larges pièces d'or qu'on voyait plus communément il y a soixante ans que de nos jours.

CHAPITRE VII.

Garnison de cavalerie en Ecosse.

LE lendemain, Edouard, agité de divers sentimens, parmi lesquels dominait une inquiétude qui avait quelque chose

de solennel, en se trouvant, en grande partie, abandonné à lui-même, partit du château au milieu des bénédictions et des larmes de tous les vieux domestiques et des habitans du village; on lui remit aussi quelques pétitions adroites pour obtenir des grades de brigadiers, de maréchaux-des-logis, etc., les pétitionnaires déclarant qu'ils n'auraient jamais consenti à laisser partir comme soldats Jacob, et Giles, et Jonathan, si ce n'eût été pour accompagner Son Honneur, comme c'était leur devoir. Edouard, comme *c'était aussi son devoir*, se débarrassa des pétitionnaires avec des promesses; mais il en fit moins cependant qu'on n'aurait pu l'attendre d'un jeune homme qui connaissait si peu le monde. Après avoir fait une courte visite à Londres, il continua sa route à cheval, manière de voyager alors générale, jusqu'à Edimbourg, et de là à Dundee, port de mer sur la côte orientale du comté d'Angus, où son régiment était alors en quartiers.

Il entra dans un autre monde, où tout lui parut d'abord charmant, parce que tout était nouveau. Le colonel Gardiner, qui commandait le régiment, était lui-même

une étude pour un jeune homme non moins curieux que romanesque : il était grand, bien fait et très actif, quoique déjà d'un âge un peu avancé ; il avait été dans sa jeunesse ce qu'on appelle, par manière de palliatif, un jeune homme fort dissipé. En religion, il avait vécu dans le doute, sinon dans l'incrédulité, avant qu'une conversion soudaine eût donné à son esprit une tournure sérieuse et même enthousiaste ; il circulait plusieurs histoires étranges à ce sujet. On se disait à l'oreille qu'une communication surnaturelle, et d'une nature visible même aux sens extérieurs, avait produit ce changement merveilleux ; et quoique quelques individus parlassent du prosélyte comme d'un enthousiaste, personne ne donnait à entendre qu'il fût un hypocrite. Cette circonstance singulière et mystérieuse donna au colonel Gardiner un intérêt particulier et solennel aux yeux du jeune Edouard (c). Il est aisé de se figurer que, sous un chef si respectable, les officiers du régiment formaient une société plus tranquille et mieux ordonnée qu'elle ne l'est ordinairement dans un corps militaire, et que notre héros se trouva préservé de quelques tentations aux-

quelles il aurait pu être exposé sans cela.

Cependant il avançait dans son éducation militaire. Déjà bon cavalier, il fut alors initié dans l'art du manège, qui, porté à la perfection, réalise presque la fable du centaure, le cheval, dans les évolutions, paraissant plutôt obéir à la volonté de celui qui le monte qu'à un signe extérieur et visible pour diriger ses mouvemens.

Il reçut aussi des instructions sur les devoirs qu'il aurait à remplir quand il serait en campagne ; mais je dois avouer que, lorsque sa première ardeur fut passée, ses progrès furent moins rapides qu'il ne l'avait désiré et espéré. Les devoirs d'un officier, les plus imposans de tous aux yeux de ceux qui ne les connaissent pas, à cause de l'appareil extérieur qui les accompagne, ne sont au fond qu'une tâche sèche et abstraite, dépendant principalement de calculs arithmétiques qui demandent beaucoup d'attention, et exigent une tête capable de raisonner froidement pour les mettre à exécution. Notre héros était sujet à des distractions pendant lesquelles ses bévues tantôt faisaient rire, tantôt lui attiraient des reproches. Cette circonstance lui fit sentir péniblement son

infériorité dans les qualités qui semblaient surtout mériter et obtenir l'estime parmi les anciens de sa nouvelle profession. Il se demandait en vain pourquoi son œil ne jugeait pas aussi bien les distances et l'espace que celui des autres officiers; pourquoi il ne réussissait pas toujours à démêler les divers mouvemens partiels nécessaires pour exécuter une évolution particulière; pourquoi sa mémoire, en tant d'occasions si fidèle, ne pouvait retenir les mots techniques ni les détails de l'ordre et de la discipline. Edouard était naturellement modeste : il n'avait donc point la sottise présomption de croire que ces détails minutieux des devoirs militaires fussent indignes de lui, et qu'il fût né général, parce qu'il ne faisait qu'un subalterne médiocre. La vérité était que les lectures vagues, et sans résultat satisfaisant, qu'il avait faites, agissant sur un caractère naturellement distrait et rêveur, avaient donné à son esprit une habitude d'hésitation et d'indécision, qui n'est nullement propre à fixer l'attention sur l'étude. Cependant il ne savait que faire de son temps.

Les gentilshommes du voisinage, étant mal disposés pour le gouvernement, mon-

traient peu d'hospitalité aux militaires; et les bourgeois de la ville, principalement occupés d'affaires mercantiles, n'étaient pas d'une classe qui pût faire désirer à Waverley de se lier avec eux. L'approche de l'été et le désir de connaître l'Ecosse mieux qu'il ne pouvait le faire dans une course de quelques milles à cheval, le portèrent à demander un congé pour s'absenter pendant quelques semaines. Il résolut d'aller voir d'abord l'ancien ami et correspondant de son oncle, se réservant de prolonger ou d'abrégier son séjour chez lui d'après les circonstances. Il partit à cheval, accompagné d'un seul domestique; il passa la première nuit dans une mauvaise auberge, dont l'hôtesse ne portait ni bas ni souliers, et dont l'hôte, qui se donnait des airs d'homme comme il faut, était disposé à se montrer grossier pour notre voyageur, parce que celui-ci ne l'avait pas prié de lui faire le plaisir de partager son souper (*d*). Le lendemain, Edouard traversa un pays tout-à-fait découvert et sans enclos, et s'approcha insensiblement des montagnes du comté de Perth, qui d'abord ne lui avaient paru qu'une ligne d'azur bordant l'horizon, mais dont les masses gi-

gantesques s'élevaient alois avec un air de menace et de défi au-dessus de la contrée plus égale qui s'étendait à leurs pieds. Au bas de cette barrière majestueuse, mais encore dans les Basses-Terres, demeurait Cosme-Comyne Bradwardine de Bradwardine, et, si l'on doit en croire la vieillesse en cheveux blancs, c'était là que ses ancêtres avaient constamment fait leur résidence héréditaire depuis le règne du gracieux roi Duncan.

CHAPITRE VIII.

Manoir d'Ecosse il y a soixante ans.

CE fut vers l'heure de midi que le capitaine Waverley entra dans le village à maisons éparses, ou plutôt dans le hameau de Tully-Veolan, près duquel était située l'habitation du seigneur. Les maisons annonçaient une misère extrême, surtout pour des yeux accoutumés à la riante propreté des chaumières anglaises. Elles étaient pla-

cées, sans égard pour la régularité, de chaque côté d'une rue non pavée, où les enfans, presque dans un état de nudité primitive, se roulaient sur la terre comme pour se faire écraser par les premiers chevaux qui viendraient à passer. Parfois, il est vrai, lorsque cet évènement semblait inévitable, quelque vieille grand'mère qui les surveillait, avec son bonnet serré sur sa tête, sa quenouille et son fuseau, s'élançait d'une de ces misérables huttes comme une sybille en fureur, se précipitait au milieu de la rue, saisissait son marmot au milieu de ses compagnons à visage brûlé par le soleil, le saluait d'un bon soufflet, et le remportait sous son toit, tandis que le petit drôle à cheveux blancs répondait aux approches grondeurs de la matrone furieuse par des cris aigus tirés du fond de ses poumons. Une vingtaine de mâtins hargneux et vagabonds faisaient leur partie dans ce concert, ne cessant de japper, d'aboyer et de hurler, et cherchant à mordre les jambes des chevaux. On était tellement habitué alors à ce désagrément en Ecosse, qu'un *touriste* français, qui, comme tant d'autres voyageurs, voulait trouver une cause raisonna-

ble de tout ce qu'il voyait, a consigné, parmi les choses curieuses de la Calédonie, qu'on entretient dans chaque village un relai de mâtins appelés *collies*, destinés à harceler les *chevaux de poste*, lesquels sont tellement affamés et épuisés que, sans le secours de ce puissant *stimulus* et de cette escorte qui les chasse jusqu'au relai suivant, on ne parviendrait jamais à les faire aller d'un village à l'autre. Le mal et le remède, — quel qu'il soit, — existe encore aujourd'hui. Mais cet épisode est étranger à notre histoire ; je n'en ai parlé que pour les gens chargés de lever l'imposition mise sur les chiens, d'après le *dog-bill* de M. Dent.

Tandis que Waverley continuait sa route, de loin en loin un vieillard courbé sous le poids de la fatigue et des ans, les yeux affaiblis autant par l'effet de la fumée que par la vieillesse, s'avancait, en chancelant, vers la porte de sa hutte, pour examiner le costume du voyageur, l'encolure et l'allure des chevaux, et allait ensuite former un petit groupe avec ses voisins, pour discuter les probabilités sur la question de savoir d'où venait cet étranger et où il se rendait. Trois ou quatre jeunes filles, qui revenaient

du puits ou du ruisseau, portant sur la tête leurs seaux ou leurs cruches, offraient un coup d'œil plus agréable; et avec leurs robes courtes, leur unique jupon, leurs bras, leurs jambes et leurs pieds nus, leur tête découverte et leurs cheveux tressés, rappelaient assez bien les femmes qui ornent un paysage d'Italie. Un amateur du pittoresque n'aurait rien trouvé à redire à l'élégance de leur costume ou à la tournure de leur taille. Cependant, pour dire la vérité, un Anglais, à la recherche du *confortable*, mot particulier à sa langue, aurait désiré que leurs vêtemens fussent plus amples, leurs pieds et leurs jambes un peu mieux protégés contre l'intempérie de l'air, et leur teint plus à l'abri du soleil; ou peut-être eût-il pensé encore que leurs personnes et leurs habillemens auraient beaucoup gagné par une application abondante d'eau de source et d'une quantité suffisante de savon. L'ensemble de ce tableau était triste, parce qu'il semblait annoncer la stagnation de l'industrie, et peut-être celle de l'intelligence. La curiosité elle-même, la passion la plus forte des oisifs, semblait être dans un état d'insouciance, dans le village de Tully-

Veolan; les mâtins déjà mentionnés en donnaient seuls des preuves actives; chez les villageois elle était passive. Ils fixaient bien les yeux tour à tour sur le jeune et bel officier, sur son domestique, mais sans cet air animé ou ces gestes d'empressement avec lesquels ceux qui vivent habituellement dans une aisance monotone courent après les distractions hors de chez eux. Cependant la physionomie du peuple, examinée de plus près, n'avait rien qui annonçât l'indifférence de la stupidité; les traits des visages étaient durs, mais remarquables par une expression d'intelligence; graves, mais l'opposé de stupides. Parmi les jeunes femmes, un artiste aurait pu aussi choisir plus d'un modèle qui, par ses formes et son visage, ressemblait à Minerve. Les enfans, dont la peau était noircie et les cheveux blanchis par l'influence du soleil, avaient un air de vie, une manière pleine d'intérêt; il semblait, au total, que la pauvreté et l'indolence, qui n'est que trop souvent sa compagne, unissait leur influence pour dégrader le génie naturel et les connaissances acquises de villageois robustes, intelligens et réfléchis.

Waverley se livrait à toutes ces pensées,

en suivant à pas lents la rue raboteuse et couverte de cailloux de Tully-Veolan; il n'était tiré de ses méditations que par les soubresauts que faisait son cheval lorsqu'il était assailli par ces cosaques de la race canine, les *collies* dont nous avons parlé. Le village avait plus d'un demi-mille de longueur, parce que les chaumières, distribuées irrégulièrement, étaient séparées par des jardins, ou des cours, — comme les appellent les habitans du pays, — de différentes grandeurs. A cette époque, car il y a soixante ans, la pomme de terre, aujourd'hui si commune, y était inconnue; mais on y trouvait des choux gigantesques, appelés *kail* dans le pays, et entouré d'un bosquet d'orties. Ça et là, la ciguë ou le chardon national ombrageaient un quart du petit enclos. Jamais le terrain inégal sur lequel le village était bâti n'avait été nivelé; de sorte que ces enclos présentait des inégalités de toute espèce, s'élevant ici en terrasses, et là s'affaissant comme des fosses de tanneur. Entre les murailles en pierres sèches qui protégeaient les jardins suspendus de Tully-Veolan, ou, pour mieux dire, qui semblaient les protéger, tant les brèches étaient

nombreuses, un étroit passage conduisait au camp communal. Là, réunissant leurs travaux, les villageois cultivaient du seigle, de l'avoine, de l'orge et des pois, dans des sillons alternatifs d'une si petite étendue que, vue à quelque distance, cette surface variée et peu productive, ressemblait au livre d'échantillons d'un tailleur. Dans quelques endroits plus favorisés, on remarquait derrière les chaumières un misérable wigwam¹ construit avec de la terre, des cailloux et de la tourbe, où les riches du lieu pouvaient peut-être loger, soit un vache mourant de faim, soit quelque cheval de rebut; mais presque toutes les huttes étaient défendues sur le devant par un énorme tas de tourbe noir d'un côté de la porte, et de l'autre par le fumier qui rivalisait de hauteur.

A une portée de trait du bout du village, on apercevait des enclos pompeusement nommés le parc de Tully-Veolan; ils consistaient en certains champs carrés qu'entouraient et partageaient des murs en pierre, de cinq pieds de haut. Au centre de la barrière extérieure était la première porte de l'avenue, qui s'ouvrait sous un arceau crénelé

(1) Ce mot signifie généralement une hutte de sauvage.

par le haut et orné de deux énormes blocs de pierre, mutilés et injuriés par le temps. Si l'on doit en croire la tradition du hameau, ces deux blocs représentaient autrefois ou étaient destinés à représenter deux ours rampans, supports des armes de la famille de Bradwardine. L'avenue était droite, de moyenne grandeur, et bordée par un double rang de vieux maronniers alternant avec des sycomores, qui s'élevaient à une telle hauteur, et dont les branches étaient si touffues, qu'elles formaient une voûte complète. Derrière ces arbres vénérables, et en ligne parallèle avec eux, régnaient deux grands murs non moins antiques en apparence, couverts en lierre, de chèvre-feuille et d'autres plantes grimpan-tes. L'avenue semblait peu fréquentée, et ne l'était guère que par des gens à pied. Aussi comme elle était très large et constamment à l'ombre, il y croissait partout un gazon formant un beau tapis de verdure, à l'exception de l'endroit où un étroit sentier avait été pratiqué par le petit nombre de piétons qui allaient de la première porte, à la seconde. Cette seconde porte, comme l'autre, s'ouvrait au milieu d'un mur

orné de quelques sculptures grossières , et crénelé , par-dessus lequel on apercevait, à demi cachés par les arbres de l'avenue, les toits en pente escarpée et les pignons étroits du manoir, avec des espèces de dentelures en escalier et des tourelles aux angles. Un des battans de la seconde porte était ouvert; et, comme les rayons du soleil tombaient en plein dans la cour qui était derrière, une longue trace de lumière en jaillissait jusque sous la sombre avenue. C'était un de ces effets qu'un peintre aime à représenter, et cette clarté éclatante se fondait merveilleusement avec la lumière qui cherchait à s'ouvrir un passage entre les branches de la voûte de verdure formée par les arbres de l'allée.

La solitude et le calme de cette scène avaient quelque chose de monastique; et Waverley, qui avait remis son cheval à son domestique à la première porte, s'avancait avec lenteur sous la voûte des arbres, jouissant de la fraîcheur agréable de l'ombre, et si charmé des idées de repos et de retraite que faisait naître ce lieu paisible, qu'il oublia la misère et la boue du village qu'il laissait derrière lui. L'intérieur de la cour

pavée correspondait parfaitement à ce qui précédait. La maison, qui paraissait consister en deux ou trois corps-de-logis très hauts, très étroits et à toits escarpés, tenant les uns aux autres par des angles droits, formait un des côtés de l'enclos. Elle avait été bâtie dans un temps où ces *châteaux* n'étaient plus nécessaires, mais lorsque les architectes écossais ne connaissaient pas encore l'art de distribuer une maison. Les fenêtres étaient nombreuses et très-petites. Le toit offrait de singulières projections appelées *bartizans*, et à chacun des angles, qui étaient en grand nombre, s'élevait une petite tour qui ressemblait plutôt à une poivrière qu'à une tourelle gothique. La façade ne promettait pas une sécurité absolue contre une attaque. Il y avait des meurtrières pour la mousqueterie, et des étauçons en fer aux fenêtres d'en bas, sans doute pour arrêter les bandes errantes d'Égyptiens, ou pour repousser la visite des Caterans¹ des montagnes voisines. Un autre côté de la cour était occupé par les écuries et les offices. Ces écuries étaient basses et

(1) Mot local pour désigner les voleurs de bestiaux. Nous le retrouverons plus loin.

voûtées; des fentes pratiquées dans les murs y tenaient lieu de fenêtres, et, comme l'observa le valet d'Edouard, « elles ressembraient plutôt à une prison pour des assassins et des voleurs, ou tout autre individu jugé aux assises, qu'à un abri pour des chevaux chrétiens. » — Au-dessus de ces écuries, semblables à des cachots, étaient des greniers appelés en Ecosse *girnels*, et d'autres offices auxquels on avait accès par des escaliers extérieurs en maçonnerie grossière. Deux murs crenelés, dont l'un était en face de l'avenue et l'autre séparait la cour du jardin, complétaient l'enclos.

La cour avait aussi ses grnemens. A un angle était un pigeonnier en forme de tonneau circulaire et très vaste, assez semblable à l'édifice curieux appelé *le Four d'Arthur*, qui aurait tourné la tête de tous les antiquaires anglais, si le respectable propriétaire ne l'avait mis à bas pour réparer le mur d'une écluse voisine. Ce colombier, *columbarium*, comme le nommait M. Bradwardine, — n'était pas une médiocre ressource pour un laird écossais de ce temps-là, dont les revenus étaient aug-

mentés par les contributions en nature que ces fourrageurs ailés levaient sur les fermes, et par la conscription à laquelle ils étaient soumis à leur tour au profit de sa table.

Dans un autre angle de la cour était une fontaine où un ours énorme en pierre dominait un large bassin dans lequel sa gueule versait l'eau. Ce chef-d'œuvre faisait l'admiration de la contrée, à dix milles à la ronde. Nous ne devons pas oublier que des ours de toutes les façons, grands et petits, des ours entiers et des moitiés d'ours étaient sculptés sur les fenêtres et à l'extrémité des pignons, terminaient les gargouilles du toit, et supportaient les tourelles, avec cette devise : GARE A L'OURS ! La cour était vaste, bien pavée et très propre, parce qu'il y avait probablement une autre issue derrière les écuries pour emporter la litière des chevaux.

Le silence profond de cette solitude n'était interrompu que par le bruit de l'eau qui tombait sans interruption dans la fontaine ; et toute cette scène était bien faite pour entretenir l'idée d'un cloître dans l'imagination de Waverley. Avec la permission du lecteur nous terminerons ici ce

chapitre consacré à la description de choses inanimées ¹.

CHAPITRE IX.

Encore quelques mots sur le manoir et ses environs.

APRÈS avoir satisfait sa curiosité en contemplant pendant quelques minutes tout ce qui l'entourait, Waverley saisit l'énorme marteau de la grande porte, dont l'architrave portait la date de 1594; mais il eut beau frapper, aucune réponse ne lui fut faite; vainement le bruit retentit au loin dans tous les appartemens, répété par l'écho des murs de la cour, derrière la maison, effrayant les pigeons dans leur vénérable rotonde, et mêmes les chiens du village plus éloigné,

(1) Aucune maison n'est particulièrement décrite sous le nom de Tully-Veolan; mais diverses anciennes maisons écossaises répondent à cette description. La maison de Warrender sur Burntsfield Links, et celle d'Old-Ravelston, qui appartiennent, la première à sir George Warrender, la seconde à sir Alexandre Keith, ont fourni plusieurs traits du texte. La maison de Dean, près d'Édimbourg, a aussi quelques points de ressemblance avec Tully-Veolan. Cependant on m'a dit que la maison de Grantully ressemble encore plus à la maison du baron de Bradwardine qu'aucune des autres.

qui s'étaient endormis chacun sur son fumier. Fatigué du fracas qu'il faisait et des inutiles réponses qu'il recevait, Edouard commençait à croire qu'il était arrivé au château d'Orgoglio, comme lorsque le prince Arthur victorieux y entra :

Mais en vain le château retentit de ses cris :
Nulle voix ne répond à cette voix tonnante,
Un silence de mort règne sous ces lambris,
Et personne à ses yeux ici ne se présente.

Notre héros ayant presque l'espoir de rencontrer

« Un vieillard chargé d'ans , à la barbe de neige , »

qu'il pourrait interroger sur cette habitation déserte, fit un détour et s'approcha d'un petit guichet en chêne, bien garni de clous, qui était pratiqué dans le mur de la cour, à l'angle qu'il formait avec la maison. Cette porte, malgré son apparence de fortification, n'était fermée qu'avec un loquet. Edouard le leva, et entra dans un jardin qui lui présenta un coup d'œil agréable¹. La façade du

(1) On peut voir à Ravelston un jardin semblable, qu'a judicieusement conservé le bon goût de mon parent et ami sir Alexandre Keith, chevalier-maréchal d'Écosse. Ce jardin, aussi bien que la maison, est moins étendu que ne sont supposés l'être le jardin et la maison du baron de Bradwardine.

midi, couverte d'arbres fruitiers en espaliers et de plusieurs espèces d'arbres toujours verts, étendait son front irrégulier, mais vénérable, le long d'une terrasse, en partie pavée, en partie sablée, et bordée de fleurs et d'arbustes d'élite. Cette terrasse descendait dans le jardin proprement dit, par trois escaliers, l'un au centre et les deux autres à chaque extrémité. Elle était entourée d'un parapet de pierre avec une lourde balustrade ornée de distance en distance par de grotesques figures d'animaux accroupis, parmi lesquels l'ours favori se montrait plusieurs fois. Au milieu de la terrasse, entre une porte vitrée donnant dans la maison et l'escalier central, un énorme animal de cette espèce supportait, avec sa tête et ses pattes de devant, un large cadran solaire sur la circonférence duquel étaient gravées plus de diagrammes que les connaissances mathématiques d'Edouard ne lui permettaient d'en déchiffrer.

Le jardin, qui paraissait entretenu avec le plus grand soin, était rempli d'arbres fruitiers, et offrait une profusion de fleurs et d'arbres verts, taillés en figures grotes-

ques. Il était disposé en plusieurs terrasses qui se succédaient de rang en rang depuis le mur du côté de l'occident, jusqu'à un grand ruisseau dont l'eau paraissait douce et paisible, et qui servait de limite au jardin; mais un peu plus loin, elle franchissait avec bruit une forte écluse, cause de sa tranquillité momentanée, et, au-delà de ce *trop-plein*, elle formait une cascade dominée par une serre octogone sur le haut de laquelle était une girouette sous la forme d'un ours doré. Après cet exploit, le ruisseau, prenant son cours naturel, qui était rapide et impétueux, échappait aux yeux dans un valon creux et boisé. Au milieu du taillis s'élevait une tour massive, en ruines, ancienne habitation des barons de Tully-Veolan. La rive opposée au jardin formait une prairie étroite ou un *haugh* comme on l'appelait, qui était une petite pelouse de lavoir; et le terrain, plus en arrière, était couvert de vieux arbres.

Quelque agréable que fut ce jardin, on ne pouvait le comparer à ceux d'Alcine; — on y trouvait cependant les *deux donzelle* *garrule* de ce paradis enchanté; car, sur la pelouse, deux jeunes filles à jambes nues,

placées chacune dans une grande cuve, faisaient avec leurs pieds l'office d'une machine à laver, d'invention nouvelle; elles ne demeurèrent pourtant pas, comme les nymphes d'Armide, pour saluer avec la mélodie de leur voix l'hôte qui s'approchait : alarmées à l'aspect d'un bel-étranger sur l'autre rive, elles laissèrent retomber leurs vêtemens, ou, pour mieux dire, leur seul vêtement, pour couvrir leurs jambes que leur occupation mettait un peu trop en évidence : — *Eh sirs!* s'écrièrent-elles avec un accent qui tenait le milieu entre la modestie et la coquetterie; et elles se mirent à fuir, avec la rapidité du daim, de côtés différens.

Waverley commençait à désespérer de pouvoir pénétrer dans cette maison solitaire et comme enchantée, lorsqu'il vit un homme s'avancer dans une des allées du jardin où il était encore. Pensant que c'était le jardinier ou quelque domestique de la maison, Edouard descendit les escaliers de la terrasse pour aller à sa rencontre; mais, avant d'être parvenu assez près de lui pour pouvoir dis-

(1) *Eh sirs! eh messieurs!* cette exclamation est toute de surprise; elle ne s'adresse pas au *monsieur*. Nous disons en français, dans un autre sens, *oh dame!* etc.

tinguer ses traits, il fut frappé de la singularité de son aspect et de ses gestes. Quelquefois cet individu croisait ses mains sur sa tête comme un Jogue indien, dans une attitude de pénitence; quelquefois ses bras, tombant en ligne perpendiculaire, imitaient le mouvement d'un pendule, ou bien il les croisait rapidement sur sa poitrine en se frappant sous les épaules, comme le fait un cocher de fiacre pour suppléer au défaut d'exercice du fouet, quand par une belle gelée, ses chevaux restent dans l'inaction sur la place. Sa démarche n'était pas moins extraordinaire que ses gestes. Tantôt il marchait à cloche-pied, avec beaucoup de persévérance, d'abord sur le pied droit, qu'il laissait reposer ensuite pour en faire autant du gauche; tantôt, les rapprochant tous deux, il sautait à pieds joints. Son costume était antique et extravagant: il avait une espèce de jaquette grise avec des manches à paremens, qui étant tailladées, laissaient apercevoir une doublure écarlate. Les autres parties de son costume, sans même oublier ses souliers, étaient de la même couleur, et sa toque écarlate était fièrement surmontée d'une plume de dindon. Edouard, qu'il ne

paraissait pas avoir remarqué, s'aperçut bientôt que les traits de son visage confirmaient ce qu'avaient annoncé de loin son aspect et ses gestes. Ce n'était en apparence ni l'idiotisme ni la démence qui donnait cette expression vague, égarée et irrégulière, à une physionomie naturellement agréable ; c'était quelque chose qui semblait un composé des deux, un mélange de la simplicité de l'idiot et de l'extravagance d'un cerveau fêlé ! Il se mit à chanter avec feu et non sans goût un fragment d'une vieille ballade écossaise :

Quoi ! me tromper , amant volage ,
 Dans le printemps , parmi les fleurs ;
 Mais l'hiver me rendra plus sage ,
 Je saurai payer tes froideurs .

Reviens , reviens à ton amie ,
 Reviens , reviens , et hâte-toi .
 Pour punir celui qui m'oublie ,
 Un autre amant aura ma foi ¹ .

Ici, il leva les yeux, qu'il avait jusqu'alors tenus attachés sur ses pieds pour observer s'ils marquaient bien la mesure. Apercevant Edouard, il s'empressa d'ôter son

(1) C'est un véritable fragment d'une ancienne ballade avec un léger changement dans les deux derniers vers.

bonnet, et témoigna par des gestes grotesques sa surprise et son respect, en le saluant. Sans beaucoup espérer d'obtenir une réponse à aucune question raisonnable, Waverley lui demanda néanmoins si M. Bradwardine était chez lui, ou s'il pourrait parler à quelqu'un de ses domestiques. Ce bizarre interlocuteur lui répondit, et

« Tous ses discours étaient en chants, »

comme l'aurait fait la sorcière de Thalaba :

Le chevalier, sur la montagne,
 Cherche le plaisir des chasseurs,
 Et sa dame dans la campagne
 Tresse une guirlande de fleurs.
 Dans le boudoir secret d'Hélène,
 La mousse couvre le plancher :
 William vient lui conter sa peine...
 On ne peut l'entendre marcher...

Cette chanson n'apprenait rien à Edouard, qui, répétant ses questions, reçut une réponse prononcée si vite et dans un dialecte si particulier, qu'il ne put saisir que le mot de *sommelier*. Waverley demanda donc à voir le sommelier. Cet homme alors, le regardant d'un air matois, lui fit un signe d'intelligence pour l'inviter à le suivre, et se

mit à danser et à cabrioler dans l'allée en retournant sur ses pas. — « J'ai là un guide bien étrange, » pensa Waverley, « et qui ne ressemble pas mal aux *clowns* de Shakespeare : je ne suis pas trop prudent de le prendre pour pilote ; mais de plus sages que moi ont été guidés par des fous ! » — Cependant ils arrivèrent au fond de l'allée ; et là faisant un léger détour, ils entrèrent dans un petit parerre protégé contre les vents de l'est et du nord par une haie d'ifs très serrées. Edouard y trouva un vieillard occupé à bêcher la terre, et qui avait mis son habit bas. Son extérieur laissait douter si c'était un domestique du premier rang ou un jardinier. Son nez rubicond et sa chemise à jabot appartenaient à un homme de la première des deux professions ; mais son teint hâlé par le soleil et son tablier vert semblaient indiquer

Un second père Adam cultivant ce jardin.

Le majordome (car c'était lui, sans contredit, le second officier de la baronnie, et même, en sa qualité de premier ministre de l'intérieur, il était au-dessus du bailli Macwheeble, dans son département de la

cuisine et de la cave), — le majordome mit sa bêche à l'écart, et passa promptement son habit en jetant un regard de colère sur le guide d'Edouard, sans doute parce qu'il avait introduit un étranger pendant qu'il était occupé à ces travaux pénibles et qu'il pouvait regarder comme dérogeant à sa dignité; après quoi il demanda à Edouard quels ordres il avait à lui donner. Waverley lui ayant dit son nom, et l'ayant informé qu'il désirait présenter ses devoirs à son maître, le vieillard prit un air de respect et d'importance : « Il pouvait prendre sur sa conscience de dire que Son Honneur aurait un très grand plaisir à le voir. M. Waverley ne voudrait-il pas accepter quelques rafraîchissemens après son voyage? Son Honneur était avec les gens qui abattaient la Sorcière-Noire, et il s'était fait accompagner par les deux jardiniers. — Il appuya avec emphase sur le mot *deux*. — Pendant ce temps, il s'amusa lui-même à mettre en ordre le parterre de miss Rose, afin d'être à portée de recevoir les ordres de Son Honneur, si besoin était. Il aimait beaucoup le jardinage, mais il avait bien peu de temps pour se livrer à cet amusement.

— Il ne peut, dans aucun cas, y travailler plus de deux jours la semaine, ajouta l'étrange conducteur d'Edouard.

Le majordome punit d'un regard sévère son interruption, et lui donnant le nom de Davie-Gellatley, lui commanda, d'un ton qui n'admettait point de réplique, d'aller chercher Son Honneur à la *Sorcière-Noire*, et de lui dire qu'un gentilhomme du sud était arrivé au manoir.

— Ce pauvre garçon est-il capable de remettre une lettre? demanda Edouard.

— Très fidèlement, Monsieur, aux personnes qu'il respecte. Je me hasarderai difficilement à lui confier un long message verbal..., quoiqu'il soit plus malin que fou!

Waverley remit ses lettres de créance à Gellatley, qui parut confirmer la dernière observation du sommelier, en lui faisant la grimace pendant qu'il tournait la tête d'un autre côté, et en donnant à ses traits le caractère et la figure grotesque que présente le godet d'une pipe d'Allemagne. Après quoi, prenant congé de Waverley avec un salut bizarre, il partit en dansant pour faire sa commission.

— *C'est un innocent*, Monsieur, dit le

sommelier : il y en a dans presque toutes les *villes* du pays ; mais le nôtre est en grande faveur. Il travaillait comme un autre et assez bien ; mais il secourut à propos miss Rose , poursuivie par le nouveau taureau anglais du laird de Killancureit, et depuis ce temps-là nous l'appelons Davie Do-little ¹, et ma foi nous pourrions tout aussi bien l'appeler Davie Do-nothing ², car depuis qu'il a revêtu cet élégant habit pour amuser Son Honneur et ma jeune maîtresse (les riches ont leurs caprices), il ne fait autre chose que de parcourir en dansant tous les coins et recoins de la *ville*, sans autre peine que de tenir en bon état la ligne du laird, d'y mettre l'amorce, et peut-être de temps en temps de pêcher lui-même un plat de truites. Mais voici miss Rose : et je me rends caution pour elle qu'elle sera charmée de voir quelqu'un de la famille de Waverley, dans la maison de son père à Tully-Veolan.

Mais Rose Bradwardine a droits à trop d'égards de la part de son indigne historien , pour qu'il l'introduise à la fin d'un chapitre.

(1) Davie *Fait peu de chose.*

(2) Davie *Fait rien.*

En attendant, nous ferons observer au lecteur que Waverley avait appris, dans ce colloque, qu'en Écosse une maison seule était appelée une *ville*, et un fou naturel un *innocent* ¹.

CHAPITRE X.

Rose Bradwardine et son père.

Miss Rose Bradwardine n'avait que dix-sept ans. Cependant aux dernières courses de chevaux de la ville de *** , sa santé ayant été proposée avec celle d'autres beautés , le laird de Bumperquaigh, porteur de santés ,

(1) J'ignore depuis quand est tombée en désuétude l'ancienne coutume anglaise d'entretenir des fous. Swift a fait l'épigramme du fou du comte de Suffolk :

- *Whose name was Dickie Pearce.* •
- Dont le nom était Richard Pearce. •

En Écosse, cet usage subsista jusqu'à la fin du dernier siècle. On conserve au château de Glammis le costume d'un de ces bouffons, très élégant, et orné de nombre de clochettes. Il n'y a pas plus de trente ans qu'il y avait un fou près du buffet d'un grand seigneur d'Écosse. Il se mêlait quelquefois à la conversation ; mais il poussa la plaisanterie trop loin en faisant des propositions à une des jeunes demoiselles de la famille, et en faisant publier les bans de leur mariage dans l'église.

et croupier perpétuel du club de Bautherwhillery, ne dit pas seulement *encore!* à cette proposition en vidant un verre contenant une pinte de bordeaux, mais, avant de faire la libation, il nomma la divinité à qui s'adressait cet hommage, *la Rose de Tully-Neolan*. Dans cette séance joyeuse, trois acclamations furent poussées par tous ceux des membres présens de cette respectable société à qui le vin avait laissé la force d'élever la voix. Bien plus, on m'a assuré que ceux qui s'étaient endormis applaudirent en ronflant; et que, quoique, grâce à de fortes libations et à de faibles cerveaux, deux ou trois buveurs fussent étendus sur le plancher, ceux-là même, déchus comme ils l'étaient de leur haut rang, et se vautrant, — je ne pousserai pas plus loin la parodie, — firent entendre quelques sons inarticulés, pour exprimer leur assentiment.

Des applaudissemens si unanimes ne pouvaient être arrachés que par un mérite reconnu; non seulement miss Rose en était digne, mais elle méritait le suffrage de personnes beaucoup plus raisonnables que celles qu'aurait pu fournir le club de Bautherwhillery, même avant la discussion du pre-

mier *magnum*. C'était en effet une très jolie fille en fait de beauté écossaise, c'est-à-dire avec une abondance de cheveux or-pâle, et la peau blanche comme la neige de ses montagnes. Cependant son visage n'était ni pâle ni mélancolique ; sa physionomie, comme son caractère, avait une expression de vivacité ; son teint, sans être très fleuri, était si pur qu'il semblait transparent, et l'émotion la plus légère appelait la rougeur sur son visage et son cou. Sa taille, un peu au-dessous de la moyenne, était remarquable par son élégance, et tous ses mouvemens étaient pleins de légèreté, d'aisance et de grâce. Elle vint d'un autre côté du jardin pour recevoir le capitaine Waverley, qu'elle aborda d'une manière qui tenait le milieu entre la timidité et la politesse.

Après les premiers complimens, elle apprit à Edouard que la *Sorcière-Noire*, qui l'avait un peu embarrassé dans le compte que le sommelier lui avait rendu de l'occupation actuelle de son maître, n'avait ni chat noir, ni manche à balai, mais que c'était tout simplement une portion d'un taillis de chênes qu'on devait couper ce jour-là. Elle lui offrit poliment, mais avec une sorte de

retenue timide, de le conduire à cet endroit, qui, à ce qu'il paraît, n'était pas très éloigné; mais ils furent prévenus par l'arrivée du baron de Bradwardine en personne. Averti par Davie Gellatley, et

« Tout occupé de soins hospitaliers, »

il accourait à grands pas avec une vitesse qui rappela à Edouard les bottes de sept lieues du conte des fées. C'était un homme de grande taille, maigre, taillé en athlète, avancé en âge, et qui avait des cheveux blancs; mais tous ses muscles, grâce à un exercice constant, avaient conservé la force d'une corde à fouet. Son costume était négligé, et semblait appartenir à un Français plutôt qu'à un Anglais de cette époque. A ses traits durs, à sa taille droite et raide, on l'aurait pris pour un officier des Cent-Suisses, qui, ayant vécu quelque temps à Paris, aurait copié le costume, mais non l'aisance ou les manières des habitans cette ville. A dire vrai, son langage et ses habitudes étaient aussi étranges que son extérieur.

D'après le goût qu'il avait montré pour l'étude, ou peut-être par un système d'éducation généralement adopté en Écosse pour

les jeunes gens de qualité, on l'avait destiné au barreau; mais les principes politiques de sa famille ne lui permettant pas d'espérer de pouvoir s'élever dans cette profession, M. Bradwardine avait voyagé plusieurs années, et avait même fait avec distinction plusieurs campagnes au service d'une puissance étrangère. Après son démêlé avec les tribunaux, en 1715, pour crime de haute trahison, il avait vécu dans la retraite, se bornant presque entièrement à voir ceux de ses voisins dont les principes étaient les mêmes que les siens. Cette alliance de la pédanterie du légiste et de la fierté militaire du guerrier, pourra rappeler à plus d'un membre zélé de la garde volontaire de nos jours, le temps où la robe de nos avocats était souvent endossée par-dessus un brillant uniforme. Ajoutez à cela les préjugés puisés dans l'ancienneté de sa famille et dans ses opinions politiques, fortifiés par l'habitude d'une autorité exercée dans la solitude; car, dans les limites de ses domaines à demi cultivés, elle était incontestable et incontestée. Aussi avait-il coutume de dire que les terres de Bradwardine, de Tully-Veolan et autres, avaient été érigées en baronnie franche par

une charte de David I^{er}, *cum liberali potestate habendi curias et justicias, cum fossâ et furcâ, et saka et soka, et thol et theam, et infang-thief et outfang-thief, sive handhabend, sive bak-barand*¹, — mots cabalistiques dont peu de personnes pouvaient expliquer le sens particulier, mais qui signifiaient, en somme, que le baron de Bradwardine pouvait, en cas de délit, emprisonner, juger et faire exécuter ses vassaux, selon son bon plaisir. Comme Jacques I^{er} cependant, celui qui jouissait alors de ce pouvoir aimait mieux parler de sa prérogative qu'en faire usage. Excepté l'emprisonnement de deux braconniers dans le cachot de la vieille tour de Tully-Veolan, où ils furent cruellement effrayés par les revenans et presque dévorés par les rats, et la mise au *jougs* (ou pilori écossais) d'une vieille femme qui s'était permis de dire que Gellatley n'était pas le seul fou qu'il y eût dans la maison du laird, je ne sache pas que le baron eût jamais été accusé d'abuser de ses grands pouvoirs. Cependant l'idée d'en être investi donnait une nouvelle importance à ses discours, et à ses manières.

(1) Droit de haute et basse justice, de geôle, de pilori.

A la façon dont il accueillit Waverley, on s'aperçut que le plaisir sincère qu'il éprouvait en voyant le neveu de son ami avait un peu troublé la dignité raide et empesée du baron de Bradwardine; car les larmes vinrent aux yeux du vieillard, lorsque, ayant d'abord serré cordialement la main d'Edouard à la manière anglaise, il l'embrassa à *la mode française*, tandis que l'étreinte de sa main, et le nuage de tabac d'Ecosse que fit voler son accolade, rendaient également humides les yeux de son hôte. — Sur l'honneur d'un gentilhomme! je rajeunis en vous voyant ici, monsieur Waverley. Je reconnais en vous un digne rejeton de l'antique souche de Waverley-Honour; *Spes altera!* comme dit Maron. Et vous avez un air de famille, capitaine Waverley, pas encore aussi imposant que mon vieil ami sir Everard, — *mais cela viendra avec le temps*, comme le disait une de mes connaissances de Hollande, le baron Kikkitbroeck, en parlant de *la sagesse de madame son épouse*. — Vous avez donc pris la cocarde? — C'est bien, très-bien; — j'aurais pourtant voulu qu'elle fût d'une autre couleur, et j'aurais cru que mon ami sir Everard aurait pensé de même. Mais n'en

parlons plus ; je suis vieux, et les temps sont changés ! — Et comment se portent le digne chevalier baronnet et la belle miss Rachel ? — Vous riez, jeune homme ! Oui, c'était la belle miss Rachel , en l'an de grâce 1716 ; mais le temps s'écoule, et *singula prædantur anni* ; c'est une vérité incontestable. Je vous le répète, vous êtes le bienvenu, le très bienvenu dans ma pauvre demeure de Tully-Veolan. — Ma chère Rose, cours à la maison, et veille à ce qu'Alexandre Saunderson nous donne de ce vieux vin de Château-Margot que j'expédiai de Bordeaux à Dundee en 1713.

Rose s'éloigna d'un pas presque grave , jusqu'à ce qu'elle eût tourné le coin de la première allée, et courut ensuite avec la légèreté d'une fée , afin de pouvoir, après s'être acquittée de la commission de son père, songer à sa toilette, et mettre en évidence tous ses petits atours ; occupation pour laquelle l'approche du diner ne lui laissait que fort peu de temps.

— Capitaine, dit le baron, vous ne trouverez point ici le luxe des tables d'Angleterre, ni les *epulæ lautiores* du château de Waverley. Je dis *epulæ* et non *prandium* ,

parce que le *prandium* n'est que pour le peuple; Suétone l'a dit : *Epulæ ad senatum, prandium verò ad populum attinet*; mais j'espère que vous serez content de mon vin de Bordeaux; *c'est des deux oreilles*, comme disait le capitaine Vinsauf. — Il est de première qualité, *vinum primæ notæ*, ainsi que l'a proclamé le principal de Saint-André. Encore une fois, je suis enchanté, capitaine Waverley, que vous soyez ici pour goûter le meilleur vin de ma cave.

Ce discours, avec des interjections qui y servaient de réponse, continua depuis l'allée où ils s'étaient rencontrés, jusqu'à la porte de la maison, où ils furent reçus par quatre à cinq domestiques en antique livrée, ayant à leur tête le majordome Alexandre Saunderson, en grand costume, et n'offrant plus sur sa personne aucune souillure occasionée par les travaux du jardinage. Il les introduisit

Dans un vieux vestibule orné de toutes parts
De piques, de carquois, de cuirasses, de dards,

avec toutes les cérémonies d'usage; mais, avec une bienveillance encore plus réelle, le baron, sans s'arrêter dans aucun des appar-

temens intermédiaires, par lesquels il fit passer Edouard, le conduisit dans la grande salle à manger, boisée en chêne noir et ornée des portraits de ses ancêtres. Le couvert était mis pour six personnes; un buffet de forme antique était chargé de l'ancienne et massive vaisselle plate de la maison de Bradwardine. On entendit le son d'une cloche du côté de l'entrée de l'avenue, parce qu'un vieillard, qui remplissait les fonctions de portier les jours de gala, ayant appris l'arrivée de Waverley, s'était empressé de se rendre à son poste, et annonçait en ce moment l'arrivée d'autres convives.

— C'étaient, comme le baron l'assura à son jeune ami, de très estimables personnes. — Il y avait le jeune laird de Balmawhapple, surnommé Falconer, de la famille de Glenfarquhar, grand amateur de la chasse, *gaudet equis et canibus*; du reste, jeune homme très réservé. Il y avait aussi le laird de Killancureit, dévouant tous ses loisirs à l'agriculture théorique et pratique; se vantant de posséder un taureau d'une beauté incomparable, venant du comté de Devon, la Durnonie des Romains, s'il fallait en croire Robert de Cirencester; comme vous pouvez en

juger d'après ses goûts , ajouta le baron , il n'est que d'extraction agricole , *Servabit odorem testa diu* — et, soit dit entre nous , je crois que son grand-père venait du mauvais côté de la frontière ; on l'appelait Bullsegg : il arriva ici pour être maître d'hôtel , bailli , receveur de rentes , ou quelque chose de semblable , auprès du dernier Girnigo de Killancureit , qui mourut d'une atrophie. Après la mort de son maître , Monsieur , — vous aurez de la peine à concevoir un tel *sca dale* , — comme ce Bullsegg était bien fait et de bonne mine , il épousa la douairière , encore jeune et amoureuse , et devint possesseur du domaine dévolu à cette malheureuse femme en vertu de son contrat de mariage avec son défunt mari : ce fut en contradiction directe d'une substitution qui n'avait pas été enregistrée , et au préjudice de la chair et du sang du testateur , en la personne de son héritier naturel , son cousin au septième degré , Girnigo de Tipperhewit , dont la famille fut tellement ruinée par le procès qui s'ensuivit , que celui qui la représente aujourd'hui est réduit à servir comme simple soldat dans la garde noire montagnarde. Mais ce gentilhomme , M. Bull-

segg de Killancureit, a de bon sang dans ses veines du côté de sa mère et de sa grand-mère, issues l'une et l'autre de la famille de Pickletillim; il sait se tenir à sa place, et il est généralement aimé et estimé; à Dieu ne plaise, capitaine Waverley, que nous, dont les familles sont *irréprochables*, nous cherchions à l'humilier! Il peut se faire que dans neuf ou dix générations, ses descendans puissent marcher de pair avec les bonnes familles du pays. Rang et no lesse sont les derniers mots qui doivent se trouver dans la bouche de personnes qui, comme nous, sont d'une race sans tache. — *Vix ea nostra voco*, comme dit Nason. — Nous aurons encore un ecclésiastique de la véritable (quoique persécutée) Eglise épiscopale d'Ecosse. Il fut confesseur dans sa cause, après l'année 1715, lorsqu'une populace de Whigs détruisit sa chapelle, déchira son surplis, et pilla sa maison..... on lui vola quatre cuillers d'argent, sans épargner son garde-manger, et deux barils, l'un de bière simple, l'autre de bière double, et de plus deux bouteilles d'eau-de-vie'. Mon baron-bailli et agent,

(1) Après la révolution de 1688, et dans certaines occasions où les presbytériens avaient été extraordinairement excités contre leurs

M. Duncan Macwheeble , sera notre quatrième convive. L'incertitude de l'ancienne orthographe rend douteux s'il appartient au clan de Wheedle ou de Quibble , mais l'un et l'autre ont produit d'habiles jurisconsultes.

Pendant qu'il lui peignait ses convives ainsi ,
Ils entraient ; le dîner bientôt parut aussi.

CHAPITRE XI.

Le banquet.

LE dîner fut abondant et bien ordonné , selon les idées écossaises d'alors. Les convives y firent honneur. Le baron mangea comme un soldat affamé ; le laird de Balmawhapple , comme un chasseur ; Bullsegg

adversaires , les ecclésiastiques *épiscopaux* , qui étaient généralement des *non-jureurs* , étaient exposés à être *foulés* (*mobbed*) , comme nous dirions aujourd'hui , ou *populacés* (*rabbled*) , comme on disait alors. On voulait par là leur faire expier leurs hérésies politiques. Mais , malgré le souvenir des persécutions de Charles II et de son frère , qui pouvait exaspérer les presbytériens , on ne peut guère citer de plus grandes méchancetés que celles qu'on trouve dans le texte.

de Killancureit, comme un fermier; Waverley, comme un voyageur, et le bailli de Macwheeble, comme tous les quatre ensemble; mais, soit pour montrer par son attitude qu'il sentait qu'il était en présence de son patron, soit par véritable respect, il était assis sur le bord de sa chaise, placée à trois pieds de la table; et pour entrer en communication avec son assiette, il avançait le corps en ligne oblique à partir du bas de l'épine du dos, de manière que le convive en face de lui ne voyait que le sommet de sa perruque.

Cette position courbée eût été pénible pour tout autre, mais une longue habitude avait accoutumé le digne bailli à la prendre, soit qu'il marchât, soit qu'il fût assis, et elle n'avait plus rien de gênant pour lui. Lorsqu'il marchait, son tronc projeté en avant présentait sans doute d'une manière fort étrange la partie inférieure de son corps à ceux qui venaient après lui; mais comme ceux qui le suivaient étaient toujours ses inférieurs, — car M. Macwheeble avait une attention très scrupuleuse à céder le pas à tous les autres, — il s'inquiétait fort peu qu'ils tirassent de cette circonstance la con-

séquence qu'il avait pour eux peu d'égards ou même du mépris : aussi quand il traversait la cour, soit en arrivant, soit en s'en allant, gauchement monté sur son vieux *poney* gris, il ressemblait assez à un chien tournant la broche, marchant sur ses pattes de derrière.

L'ecclésiastique non-conformiste était un vieillard dont l'air mélancolique inspirait l'intérêt et annonçait qu'il était du nombre de ceux qui avaient souffert la persécution pour leur conscience ; il était un de ces prêtres qui,

« Sans être dépouillés, se dépouillaient eux-mêmes. »

Aussi lorsque le baron ne pouvait l'entendre, le bailli avait coutume de railler quelquefois avec douceur M. Rubrick, et de lui reprocher d'avoir la conscience trop timorée. Nous sommes forcés de convenir que, quoique M. Macwheeble fût au fond du cœur un sincère partisan de la famille exilée, il avait su toujours s'accommoder prudemment aux différentes vicissitudes des temps. Aussi Davie Gellatley disait un jour de lui que c'était un très brave homme, ayant une conscience

très calme et très paisible, — qui *ne lui avait jamais fait aucun mal*.

Lorsqu'on eut desservi, le baronnet proposa la santé du roi, laissant poliment à la conscience de ses convives la liberté de boire à la santé du souverain de fait, ou à celle du souverain de droit. La conversation devint générale, et miss Bradwardine, qui avait fait les honneurs de la table avec beaucoup de grâce et de modestie, s'empressa de se retirer; l'ecclésiastique ne tarda pas à imiter son exemple. Le vin, qui justifiait les éloges du baron, circula rapidement à la ronde, et Waverley obtint, non sans quelque difficulté, le privilège de négliger quelquefois de remplir son verre. Enfin, comme il commençait à se faire tard, le baron fit un signe particulier à M. Sanders Saunderson ou à *Alexander ab Alexandro*⁽¹⁾ comme il l'appelait plaisamment : celui-ci répondit par un coup d'œil expressif, et sortit à l'instant. Il rentra bientôt, sa grave physionomie déridée par un sourire solennel et mystérieux, et il plaça

(1) C'est à-dire, à *Saunders*, fils de *Saunders*, comme *Alexander ab Alexandro* signifie Alexandre, fils d'Alexandre. *Saunders* et *Sandy* sont des abréviations écossaises d'Alexandre.

respectueusement devant son maître une cassette, en bois de chêne, incrustée d'ornemens en cuivre d'un travail fort curieux. Le baron prit une petite clé, ouvrit la cassette, et en tira une coupe d'or, d'une forme antique et singulière; elle représentait un ours rampant. Le baron la considéra avec des yeux où se peignaient le respect, le plaisir et l'orgueil. Waverley se rappela involontairement le Tom Otter de Ben Jonson avec son taureau, son cheval et son chien, comme cet original nommait plaisamment les trois principales coupes de ses orgies; mais M. Bradwardine se tourna vers lui avec un air de complaisance, et le pria d'examiner ce curieux monument de l'ancien temps.

— Il représente, dit-il, les armes de notre famille. L'ours est *rampant*, parce qu'un savant héraut peint toujours l'animal dans sa position la plus noble, comme un cheval *saillissant*⁽¹⁾; un lévrier *courant*; un animal carnivore, *in actu ferociore*⁽²⁾, dans une posture de voracité, déchirant et dévorant sa proie. Or, monsieur, nous tenons ce glorieux

(1) *Levant les deux pieds de devant.*

(2) *Dans son acte le plus féroce.*

support de notre écusson du *Wuppenbrief*, ou concession d'armes, de Frédéric Barbe-rousse, empereur d'Allemagne, qui l'octroya à un de mes ancêtres, Godmond Bradwardine. C'était le cimier d'un Danois gigantesque qu'il tua en champ clos dans la Palestine, par suite d'une querelle sur la chasteté de l'épouse ou de la fille de l'empereur, la tradition ne dit pas précisément laquelle; — et ainsi, comme dit Virgile,

*Mutemus clypeos, Danaumque insignia nobis
Aptemus* ¹!

— Quant à la coupe, capitaine Waverley, elle fut faite d'après les ordres de saint Dutach, abbé d'Aberbrothock, en reconnaissance des services que lui avait rendus un autre baron de Bradwardine, en défendant vaillamment les domaines de ce monastère contre certains nobles usurpateurs; c'est avec raison qu'on l'appelle *le bienheureux ours de Bradwardine*, quoique le vieux docteur Doubleit se plût à l'appeler en riant la *grande ourse*. Dans les temps où la religion catholique florissait, on croyait que cette coupe avait certaines vertus mystiques

(1) Changeons nos boucliers, et prenons les armes des Grecs.

et surnaturelles. Quoique je ne croie pas à ces *anilia*, il est certain que cette coupe a toujours été regardée dans notre famille comme un héritage précieux et inaliénable, et l'on ne s'en sert que les jours de fête extraordinaire. Mais comme l'arrivée de l'héritier de sir Everard dans mon manoir en est une pour moi, je vais vider l'ours à la santé et à la prospérité de l'antique et très honorable famille de Waverley.

Pendant cette longue harangue, le baron avait décanté une bouteille de Bordeaux couverte de toile d'araignée, et en avait rempli avec précaution sa coupe, qui tenait près d'une pinte d'Angleterre : la remettant ensuite à son sommelier pour qu'il la tint soigneusement à angle parallèle à l'horizon, il avala dévotement tout ce que contenait *le bienheureux ours* de Bradwardine.

Edouard fut saisi d'épouvante et d'horreur en voyant l'animal faire la ronde, et pensa avec inquiétude au sens de la devise, très applicable en ce cas : *Gare à l'ours!* Cependant il vit clairement que comme aucun des convives ne se faisait un scrupule de lui rendre cet honneur extraordinaire, un refus de leur faire raison serait très mal

reçu ; il prit donc la résolution de se soumettre à ce dernier acte de tyrannie , et de quitter ensuite la table , s'il était possible : se confiant à la force de son tempérament , il fit raison à la compagnie en vidant à son tour le *bienheureux ours* , et il supporta cette rasade mieux qu'il n'aurait pu s'y attendre. Les autres convives , qui avaient employé leur temps d'une manière beaucoup plus active , commencèrent à donner des signes de changement ;

« Le bon vin fit son bon office.

La glace de l'étiquette , l'orgueil de la naissance , commencèrent à céder à la bénigne influence de la bienveillante constellation , et les titres cérémonieux que s'étaient donnés jusque là les trois dignitaires , furent remplacés par les trois abréviations familières de Tully , Bailly et Killie. Ces deux derniers , quand l'ours eut fait quelques tours de table , se dirent quelques mots à l'oreille , et demandèrent la permission de proposer le coup de grâce (proposition qui réjouit Edouard). Le cou de grâce , après quelques délais , fut enfin bu , et Waverley en conclut que les orgies de Bacchus

étaient terminées pour ce soir. Il ne s'était jamais plus trompé de sa vie.

Comme les hôtes du baron avaient laissé leurs chevaux à la *Maison de change*, c'est-à-dire à la petite auberge du village, le baron aurait cru manquer aux lois de la politesse s'il ne les eût pas accompagnés jusqu'au bout de l'avenue. Waverley le suivit par le même motif, et pour respirer le bon air d'une soirée d'été, après de si copieuses libations. Mais lorsqu'ils furent arrivés chez la mère Macleary¹, les lairds Balmawhapple et Killancureit déclarèrent qu'ils voulaient prouver leur reconnaissance de l'hospitalité qu'ils avaient reçue à Tully-Veolan, et qu'ils espéraient que leur noble voisin et son jeune hôte, le capitaine Waverley, leur feraient l'honneur de boire avec eux ce qu'ils appelèrent techniquement *dehoch an do-ruis*, le coup de l'étrier (*e*) en l'honneur de la poutre du toit du baron².

(1) *Luckie Macleary*. Ce mot de Luckie, que les traducteurs traduisent ordinairement par Lucie, est une expression tout écossaise, qui désigne une femme ou un homme d'un âge avancé. — *Lucky Minie*, grand'mère, *Lucky Dady*, grand-père. — Ce mot, dans le langage familier, ne désigne pas toujours une personne âgée. On le donne surtout aux femmes d'auberge, comme dans cette occasion : — *Luckie Macleary*, la mère Macleary.

(2) En Angleterre et en France, on dit dans ce sens le *foyer*, *the*

Il faut remarquer que le bailli, sachant par expérience que la fête du jour, qui avait été jusque là aux frais de son patron, pourrait se terminer en partie à son compte, était monté sur son poney gris, affligé d'éparvin; et moitié par gaieté, moitié par crainte d'avoir à payer son écot, il avait, à force de coups d'éperons, forcé le pauvre animal à prendre une sorte d'amble (car le trot était hors de question), et il était déjà loin du village. Les autres entrèrent dans la Maison de Change, Edouard se laissant conduire docilement; car son hôte lui avait dit à l'oreille qu'il commettrait un délit contre les lois de la table, *leges conviviales*, s'il faisait quelque objection. Il paraissait que la veuve Macleary s'attendait à cette visite, ce qui n'était pas étonnant, car c'était ainsi que se terminaient ordinairement tous les joyeux festins, non seulement à Tully-Veolan, mais dans presque toute l'Ecosse, il y a soixante ans.

fireside. En Ecosse, c'est le *roof-tree*, la poutre principale du toit. La grande poutre d'une cabane d'Ecosse tend à assurer les murs, qui manquent généralement de fondations. Sous cette poutre sont réunis tous les objets chers à l'Highlander, ses enfans, avec sa vache et son poney, qui logent pêle-mêle, ou du moins séparés par de minces planches, et quelquefois par un simple rideau, etc.

Les convives, par ce moyen, s'acquittaient de leur reconnaissance envers leur hôte, encourageaient le commerce de sa Maison de Change, faisaient honneur au lieu où leurs montures trouvaient un abri, et s'indemuisaient de la contrainte imposée par l'hospitalité d'un particulier, en passant ce que Falstaff appelle les douceurs de la nuit dans la licence d'une taverne.

La mère Mæcleary, qui comptait sur la visite de ces illustres hôtes, avait eu soin de balayer sa maison, pour la première fois depuis quinze jours, et de donner à son feu de tourbe un degré de chaleur proportionné à l'humidité qui régnait, même en plein cœur d'été, dans sa hutte. Sa table de bois de sapin avait été nettoyée, et mise en équilibre au moyen d'un fragment de tourbe qui en soutenait un pied boiteux; elle avait placé quatre ou cinq tabourets d'une forme massive et grossière dans les endroits les plus favorables que pouvaient offrir les inégalités du *plancher* de terre. Elle avait en outre mis son *toy* blanc, son *rokelay* et son *plaid* écarlate, et elle attendait gravement la compagnie, qu'elle savait être composée de bonnes pratiques. Quand les con-

vives furent assis sous les solives enfumées de l'unique appartement de la mère Macleary, tapissé d'épaisses toiles d'araignée, l'hôtesse, qui avait déjà pris les ordres du laird de Balmawhapple, parut avec un énorme pot d'étain, contenant au moins six pintes d'Angleterre, appelée familièrement *une poule huppée*, et qui, selon l'expression de la mère Macleary, « crémait », c'est-à-dire était plein jusqu'aux bords d'un excellent bordeaux tiré à l'instant de la barrique.

Il fut bientôt évident que le peu de raison que l'*ours* n'avait pas dévoré serait bequeté par la *poule* ; mais la confusion qui paraissait régner fut favorable à la résolution qu'avait prise Edouard d'esquiver la coupe dans sa joyeuse tournée. Tous les autres parlaient à la fois, et avaient la langue épaisse, chacun jouant son rôle dans la conversation, sans le moindre égard pour son voisin. Le baron de Bradwardine chantait des *chansons à boire* françaises, et crachait des lambeaux de latin. Killancureit parlait sur un ton monotone des diverses manières de tailler un arbre⁽¹⁾, et d'a-

(1) On a censuré ceci comme un anachronisme ; il faut avouer que l'agriculture n'était pas aussi avancée, il y a soixante ans.

gneaux d'un an, et de brebis de deux ans, et de vaches, et de bœufs, et de veaux, et d'une loi proposée pour établir un péage; tandis que Balmawhapple, d'une voix qui dominait celle des deux autres, vantait son cheval, ses faucons, et un lévrier nommé Whistler. Au milieu de ce tapage, le baron implora plusieurs fois le silence, et lorsque enfin un instinct de politesse le lui fit accorder un moment, il se hâta de demander l'attention de ses amis pour une ariette favorite du maréchal duc de Berwick. Alors, imitant aussi bien qu'il le pouvait, le ton et les manières d'un mousquetaire français, il commença aussitôt :

Mon cœur volage, dit-elle,
 N'est pas pour vous, garçon,
 Est pour un homme de guerre
 Qui a barbe au menton;
 Lon, lon, laridon.

Qui porte chapeau à plume,
 Soulier à rouge talon,
 Qui joue de la flûte,
 Aussi du violon;
 Lon, lon, laridon¹.

Balmawhapple, ne pouvant y tenir plus long-temps, éleva la voix en annonçant une

(1) Ces couplets sont cités tels par l'auteur en français.

chanson diablement bonne, selon ses propres termes, et composée par Gibby Gaethroughwi't, le joueur de cornemuse de Cupar, et sans perdre de temps, il l'entonna :

Aux bruyères de Glenharchan ¹
 A Killybraid sur la montagne,
 Pour surprendre le coq faisán,
 J'ai fait jadis mainte campagne.

Le baron, dont la voix se perdait dans les accens plus sonores de Balmawhapple, renonça à lutter avec lui; mais il continuait à fredonner son *lon, lon, laridon*, et à regarder avec dédain l'heureux rival qui le privait de l'attention de la compagnie. — Balmawhapple continua :

L'oïseau partait-il du buisson,
 J'arrêtais son essor rapide;
 Quand je revins à la maison,
 Mon havresac n'était pas vide.

Après avoir inutilement essayé de se rappeler le second couplet, il recommença le premier; et dans l'enthousiasme de son triomphe, il déclara qu'il y avait plus de sens dans ces vers-là que dans tous les *derry-dongs* de France et du comté de Fife par-dessus le marché. Le baron ne lui répondit

(1) *Suum cuique*. Ce fragment de ballade fut composé par André Mac-Donald, l'ingénieur et malheureux auteur de *Vimonda*.

qu'en prenant longuement une prise de tabac, et en le regardant avec l'expression du plus profond mépris. Mais ces nobles alliés, l'*ours* et la *poule*, avaient affranchi le jeune laird du respect que le baron lui inspirait habituellement. Il s'écria que le vin de Bordeaux était une boisson insipide, et demanda de l'eau-de-vie à grands cris. On apporta cette liqueur, et le démon de la politique fut sans doute jaloux même de l'harmonie de ce concert hollandais, parce qu'il ne se mêlait pas une note de colère dans l'étrange pot-pourri des sons qu'il produisait. Inspiré par l'énergique liqueur, le laird de Balmawhapple, ne faisant plus attention aux signes et aux clins d'œil par lesquels le baron, par égard pour Edourd, l'avait empêché d'entamer une discussion politique, porta d'une voix de Stentor le toast suivant : — Au petit homme habillé de velours noir, qui fit si bien son service en 1702 ! Puisse le cheval blanc se casser le cou sur une butte de sa façon !

Edouard, en ce moment, n'avait pas les idées assez nettes pour se rappeler que le roi Guillaume était mort des suites d'une chute, son cheval, dit-on, ayant bronché

sur une taupinière; cependant il se sentit disposé à prendre ombrage d'une santé qui, accompagnée du regard de Balmawhapple, semblait contenir une allusion particulière, injurieuse au gouvernement qu'il servait. Le baron le prévint, et s'empara de la querelle: — En pareille affaire, dit-il, quels que soient mes principes, *tanquam privatus*, je vous déclare que je ne souffrirai pas que vous vous permettiez de dire un seul mot qui puisse blesser les sentimens honorables d'un gentilhomme que j'ai pour hôte. Si vous n'avez aucun égard pour les lois de la politesse, respectez du moins le serment militaire, le *sacramentum militare*, qui lie tout officier à son drapeau: ouvrez Tite-Live; voyez ce qu'il dit de ces soldats romains qui eurent le malheur de renoncer à leur serment de légionnaires, *exuere sacramentum militare*. — Mais vous connaissez aussi peu l'histoire ancienne que l'urbanité moderne.

— Je ne suis point aussi ignorant que vous voulez bien le dire, s'écria Balmawhapple; je sais bien que vous faites allusion à la sainte Ligue et au Covenant; mais si tous les Whigs de l'enfer avaient....

Edouard et le baron prirent la parole en même temps, le dernier s'écriant : — Taisez-vous, Monsieur; non-seulement vous prouvez votre ignorance, mais vous couvrez de honte vos compatriotes, et cela devant un étranger, devant un Anglais.

Waverley, de son côté, suppliait en même temps Bradwardine de lui permettre de repousser une insulte qui paraissait lui être adressée personnellement; mais la tête du baron était exaltée par le vin, la colère et le mépris, au-dessus de toute considération terrestre.

— Capitaine Waverley, lui dit-il, je vous prie de vous taire : partout ailleurs, vous êtes *sui juris*, c'est-à-dire émancipé, ayant peut-être le droit de vous défendre vous-même; mais ici, sur mes terres, dans cette pauvre baronnie de Bradwardine, et sous ce toit qui est *quasi* mien, étant celui d'un tenancier qui ne l'occupe que par tacite réconduction, je suis pour vous *in loco parentis*, et tenu de vous conserver sain et sauf. — Quant à vous, monsieur Falconer de Balmawhapple, que je ne vous voie plus vous écarter des voies des bonnes manières, je vous en avertis.

—Et je vous dis, moi, monsieur Cosme-Comyne Bradwardine de Bradwardine et de Tully-Veolan, répondit le chasseur avec un dédain marqué, que, si quelqu'un refuse de porter mon toast, je le traiterai comme un coq de bruyère, que ce soit un Anglais tondu, avec un ruban noir sur l'oreille, ou un homme qui déserte ses amis pour chercher les bonnes grâces des rats de Hanovre.

Les rapières furent aussitôt tirées, et plusieurs bottes terribles portées de part et d'autre. Balmawhapple était jeune, agile, vigoureux; mais le baron maniait son arme avec plus d'adresse, et nul doute que, comme sir Toby Belch, il n'eût donné une sévère leçon à son antagoniste, s'il n'avait pas été sous l'influence de la *grande ourse*.

Edouard s'élança pour séparer les deux combattans; mais il fut arrêté par le corps du laird Killancureit, étendu sur le plancher, et qui le fit trébucher. Comment, dans un moment aussi critique, Killancureit se trouvait-il dans cette posture? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir d'une manière bien précise. Quelques personnes pensaient qu'il avait voulu se cacher sous la table; mais il

soutint que le pied lui avait glissé au moment où il s'armait d'un tabouret pour assommer Balmawhapple, afin de prévenir un malheur. Quoi qu'il en soit, si personne n'eût apporté des secours plus prompts que le sien et celui de Waverley, le sang eût certainement coulé; mais le cliquetis des armes, son bien connu dans la maison, frappa les oreilles de mistress Macleary, qui était tranquillement assise au-delà du *hallam*¹, ou mur extérieur en terre, de sa chaumière, l'esprit occupé à additionner le montant de l'écot, quoique ses yeux fussent fixés sur le livre de Boston, intitulé *Crook of the lot*². Elle accourut hardiment, en s'écriant d'une voix aigre : — Quoi ! Vos Honneurs veulent-ils s'égorger ici pour discréditer la maison d'une pauvre veuve ? Ne pouviez-vous choisir, dans tout le pays, un autre endroit pour vous battre ? — Et elle rendit cette remontrance plus efficace en jetant son plaid, avec beaucoup d'adresse, sur les armes des combattans : les domestiques, qui heureusement avaient été passa-

(1) C'est un mur destiné à protéger les chaumières contre l'entrée du vent, quand la porte est ouverte.

(2) *Houlette du sort.*

blement sobres, entrèrent aussi, et à l'aide d'Edouard et de Killancureit, ils vinrent à bout de séparer les deux champions furieux. Ce dernier emmena le laird de Balmawhapple, qui se répandait en blasphèmes, en imprécations et en menaces contre tous les Whigs, presbytériens, et fanatiques d'Écosse ou d'Angleterre, depuis John O'Groat's jusqu'à Land's End⁽¹⁾, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le placer sur son cheval.

Notre héros, à l'aide de Saunderson, ramena le baron de Bradwardine dans son manoir; mais il ne put le déterminer à aller se mettre au lit, qu'après avoir entendu une longue et savante apologie de ce qui venait de se passer: tout ce qu'Edouard put y comprendre, c'est qu'il y était question des *Centaures* et des *Lapithes*.

(1) *John O'Groat's*. C'est le lieu le plus au nord de l'Écosse, dans le comté de Caithness. *Land's End* est à l'extrémité sud-ouest de la Grande-Bretagne, dans le Cornouailles.

CHAPITRE XII.

Repentir et Réconciliation.

WAVERLEY était habitué à ne boire du vin qu'avec la plus grande modération. Il dormit donc profondément et ne s'éveilla que fort tard le lendemain matin ; sa mémoire lui retraça tout d'abord le souvenir pénible de la scène de la veille. Il sentait qu'il avait reçu un affront personnel, lui, gentilhomme, officier et portant le nom de Waverley ! — Il est vrai que celui qui l'avait insulté était dans un état à ne pouvoir faire usage du peu de raison qu'il avait reçu du ciel ; sans doute que, s'il en demandait raison, il violerait les lois divines et humaines ; il pouvait arracher la vie à un jeune homme qui peut-être remplissait convenablement ses devoirs sociaux, il pouvait porter la désolation au sein de sa famille. — Il pouvait lui-même être victime de cette rencontre ; cette alternative, examinée de sang-froid et dans la solitude n'a rien d'agréable, même pour le plus brave.

Toutes ces idées occupaient tour à tour son esprit ; mais la première laissait l'impression

la plus forte. Il avait reçu un affront personnel; il était de la maison de Waverley, il était officier ! Il n'y avait donc aucune hésitation possible. Il descendit dans la salle du déjeuner, bien décidé à prendre congé de la famille de Bradwardine, et à écrire à l'un de ses camarades pour l'inviter à venir le rejoindre à une auberge à moitié chemin de Tully-Veolan et de la ville où ils étaient en garnison, afin de le charger, pour le laird de Balmawhapple, d'un message tel que les circonstances l'exigeaient. Il trouva miss Rose occupée à préparer le thé et le café. La table était couverte de pain frais, de gâteaux, de biscuits et d'autres pâtisseries en farine de froment, d'orge et d'avoine, avec des œufs, des jambons de renne, des gigots de mouton, du bœuf salé, du saumon fumé, de la marmelade, et de toutes les friandises qui forcèrent Johnson lui-même à mettre les déjeuners d'Ecosse au-dessus des déjeuners de tous les pays. Une grande soupière remplie de gruau et flanquée d'une cruche d'argent qui contenait un égal mélange de crème et de petit-lait, était la portion destinée au baron dans ce déjeuner. Mais miss Rose dit que son père était sorti de très grand matin, et qu'il

avait bien recommandé qu'on n'éveillât pas son hôte.

Waverley s'assit presque en silence, d'un air distrait et préoccupé, qui ne pouvait donner à miss Bradwardine une idée favorable de ses talens pour la conversation. Il répondit au hasard à deux ou trois questions qu'elle se hasarda à lui faire sur des sujets indifférens. Se trouvant presque repoussée dans ses efforts pour le bien accueillir, et surprise secrètement qu'un habit rouge ne couvrit pas des manières plus aimables, elle l'abandonna à sa rêverie, et le laissa s'amuser à maudire *la grande ourse*, constellation favorite du docteur Doubleit, comme la cause de tous les malheurs qui avaient déjà eu lieu, et de ceux qui pouvaient encore arriver.

Tout à coup il tressaillit, et le sang lui monta au visage, en voyant, au travers de la croisée, le baron et le jeune Balmawhapple se tenant par le bras et en conversation animée. — M. Falconer a-t-il couché ici? demanda vivement Waverley à miss Rose. Celle-ci, peu satisfaite de cette brusque question, la première qu'Edouard lui eût adressée, lui répondit négativement d'un

ton un peu sec, et la conversation tomba de nouveau.

En ce moment, M. Saunderson entra pour annoncer que son maître désirait parler au capitaine Waverley dans la pièce voisine. Edouard se leva aussitôt avec un battement de cœur un peu plus vif, mais il était causé par le doute et l'inquiétude, et la crainte n'y avait aucune part. Il les trouva debout. Un air de satisfaction et de dignité régnait sur la figure du baron ; mais la pâleur qui couvrait le visage toujours arrogant de Balmawhapple annonçait qu'il était en proie à la honte, à la mauvaise humeur, et peut-être à l'une et à l'autre. Le baron passa un bras sous celui de son compagnon, et parut ainsi s'avancer avec lui vers Edouard, mais dans le fait il le traînait. Il s'arrêta au milieu de l'appartement, et dit avec beaucoup de gravité : — Capitaine Waverley, mon jeune et estimable ami, M. Falconer de Balmawhapple, ayant égard à mon âge et à mon expérience qui n'est pas tout à fait à mépriser en tout ce qui regarde le point d'honneur, le duel ou la *monomachie*¹, m'a chargé d'être son interprète pour vous exprimer le regret qu'il

(1) Combat singulier. Mot dérivé du grec.

éprouve en se rappelant certaines expressions qui lui sont échappées hier soir, pendant notre *symposion* ¹, et qui ne pouvaient être que très désagréables pour vous, qui servez, quant à présent, le gouvernement actuel. Il vous demande, Monsieur, de vouloir bien oublier ces solécismes contre les lois de la politesse, que sa raison plus saine désavoue maintenant, et d'accepter la main qu'il vous offre en signe d'amitié. Je puis vous assurer, capitaine Waverley, qu'il n'y a que la conviction d'être dans son tort, comme un brave chevalier français, M. le Brétailleux, me le disait un jour en pareille circonstance, et de plus le sentiment de votre mérite personnel, qui aient pu déterminer mon ami à cette démarche; car lui et toute sa famille sont et ont été, de temps immémorial, *mavortia pectora*, pour me servir des expressions de Buchanan, c'est-à-dire une caste, une tribu hardie et belliqueuse.

Edouard se hâta d'accepter avec une politesse naturelle la main que Balmawhapple, ou, pour mieux dire, que le baron lui présentait. Il lui était impossible, dit-il, de se rappeler des paroles qu'un gentilhomme té-

(1) Festin.

moignait le regret d'avoir prononcées, et il les attribuait volontiers à l'influence des libations trop répétées du banquet de la veille.

— C'est très bien dit , répondit le baron ; car sans contredit, si un homme est *ebrius*, ou pris de vin, accident qui, dans des jours de fête solennelle, peut arriver et arrive à un homme d'honneur, et qu'ayant la tête fraîche et saine, il rétracte les injures qu'il a dites quand elle était échauffée , on doit en conclure que *vinum locutum est* ; ce qu'il a dit cesse de lui appartenir. Cependant je ne trouverais pas cette justification suffisante dans le cas d'un *ebriosus*, ou ivrogne d'habitude : car s'il plaît à un tel homme de passer la plus grande partie de son temps dans un état d'ivresse, il n'a pas le droit d'être dispensé de suivre les lois du code de la politesse, mais il doit apprendre à se comporter paisiblement et courtoisement, même quand il est sous l'influence du *stimuleur* bachique.

— Mais à présent, songeons à déjeuner, et ne pensons plus à cette sottise affaire.

Je dois avouer, quelque conséquence qu'on en puisse tirer, qu'après une explication si satisfaisante, Edouard fit beaucoup plus d'honneur à l'excellent déjeuner de Rose

que son début ne l'avait annoncé. Balma-whapple, au contraire, avait l'air morne et embarrassé. Waverley s'aperçut alors, pour la première fois, qu'il avait le bras en écharpe, ce qui semblait expliquer la manière gauche et contrainte dont il lui avait présenté la main. A une question que lui fit à ce sujet miss Bradwardine, il murmura quelques mots qui donnèrent à entendre que son cheval s'était abattu ; et paraissant désirer se débarrasser en même temps de ce sujet d'entretien et de la compagnie, il se leva aussitôt après le déjeuner, et salua la société. Refusant l'invitation du baron de rester jusqu'après le dîner, il remonta à cheval et retourna chez lui.

Waverley annonça l'intention où il était de partir d'assez bonne heure de Tully-veolan, pour aller coucher à la première poste ; mais l'air de mortification sincère et profonde avec lequel le bon vieillard apprit ce projet, ne lui laissa pas la force d'y persister. A peine le baron eut-il obtenu de Waverley la promesse de prolonger de quelques jours sa visite, qu'il s'occupa des moyens de reculer l'époque de son départ, en détruisant les motifs qu'il supposait l'avoir porté à vou-

loir battre en retraite plus promptement.

— Capitaine Waverley , dit-il , je serais bien fâché que vous pussiez croire que j'autorise l'intempérance par mon exemple ou par mes discours. Je ne disconviens pas que dans la fête qui a eu lieu hier soir , quelques-uns de nos amis ne fussent, sinon complètement ivres, *ebrii*, du moins *ebrioli*, épithète par laquelle les anciens désignaient ceux qui étaient entre deux vins, ou, comme le dit métaphoriquement votre phrase anglaise, à demi en pleine mer. Ne croyez pas que je veuille parler de vous, capitaine Waverley ; en jeune homme prudent, vous vous êtes abstenu de libations trop répétées. Ce reproche ne peut non plus me regarder : je me suis trouvé à la table de plusieurs grands généraux et maréchaux dans leurs festins solennels, mais j'ai toujours su porter mon vin discrètement , et vous avez sans doute remarqué hier , que pendant toute la soirée , je ne suis pas sorti des bornes d'une modeste hilarité.

Il n'y avait pas moyen de refuser son assentiment à une déclaration si formelle faite par celui qui, sans contredit, en était le meilleur juge. Si pourtant Édouard eût

formé son opinion d'après ses propres souvenirs, il aurait prononcé que non seulement le baron était *ebriolus*, mais qu'il commençait à être *ebrius*, ou, traduit en bon français, qu'il était, sans comparaison, le plus ivre de la société, à l'exception peut-être de son antagoniste le laird de Balmawhapple. Cependant ayant reçu le compliment qu'il attendait, ou plutôt qu'il demandait, sur sa sobriété, le baron continua : — Non, Monsieur, quoique je sois d'un très fort tempérament, j'abhorre l'ivrognerie, et je déteste ceux qui ne boivent le vin que *gulæ causâ*, pour la satisfaction du gosier. Néanmoins je désapprouverais la loi de Pittacus de Mitylène, qui punissait doublement les crimes commis sous l'influence de *Liber Pater*, et je n'admets pas tout-à-fait les reproches que Pline le jeune fait aux buveurs, dans le quatorzième livre de son *Historia naturalis*. Non, Monsieur, je distingue, j'établis des différences, et j'approuve le vin, tant qu'il ne fait qu'épanouir le visage, ou *recepto amico*, comme le dit Horace.

Ainsi se termina l'apologie que le baron avait jugée nécessaire pour excuser son

excès d'hospitalité, et l'on croira aisément qu'Edouard s'était bien gardé de l'interrompre pour le contredire ou pour exprimer son incrédulité.

Le baron invita ensuite son hôte à faire une promenade à cheval pendant la matinée, et ordonna à Davie Gellatley d'aller les attendre au *dern path* avec ses chiens Ban et Buscar. — En attendant la saison de la chasse, dit-il, je voudrais vous en donner quelque échantillon, et si Dieu le veut, nous pouvons rencontrer un chevreuil : le chevreuil, capitaine Waverley, peut se chasser dans toutes les saisons, parce que cet animal n'est jamais dans ce qu'on appelle *l'orgueil* de graisse, et c'est pourquoi il n'est jamais hors de saison, mais il est vrai que sa venaison ne vaut jamais celle du daim rouge ou fauve. Cependant il servira à vous faire voir comment courent mes chiens, et c'est pourquoi ils nous suivront avec Davie Gellatley.

Waverley témoigna sa surprise de ce qu'il chargeait d'une commission semblable

(1) Les savans en cuisine ne sont pas de l'avis du baron de Bradwardine, et prétendent que cette venaison est sèche et mauvaise, excepté en soupe et en tranches à l'écossaise.

l'ami Davie ; mais le baron lui donna à entendre que ce pauvre innocent n'était ni *fatuus*, ni *naturaliter idiota*, comme on le dit en termes de palais dans les enquêtes sur la folie ; mais qu'il était simplement un cerveau timbré, qui exécutait très bien les commissions dont on le chargeait, pourvu qu'elles ne contrariassent pas son humeur, et qui savait se servir de sa folie pour se dispenser des autres. — Il nous a attachés à lui, continua le baron, en sauvant la vie de Rose au péril de la sienne ; le coquin, depuis cette époque, mange notre pain et boit dans notre coupe. Il fait ce qu'il peut ou ce qu'il veut, ce qui est peut-être synonyme pour lui, si les soupçons de Saunderson et du bailli sont bien fondés.

Miss Bradwardine apprit alors à Waverley que le pauvre *innocent* était épris de la musique, qu'il était profondément ému par les chants mélancoliques, et qu'il était d'une gaieté folle en entendant des airs vifs et gais. Il était doué, sous ce rapport, d'une mémoire prodigieuse et meublée de diverses fragmens d'airs et de chansons dans tous les genres, qu'il appliquait souvent aux personnes et aux circonstances, avec beaucoup

d'adresse, pour faire passer une remontrance, une explication, ou un trait de satire. Davie était fort attaché aux personnes qui lui témoignaient de l'amitié, mais très sensible aux injures comme aux mauvais procédés; et lorsque l'occasion de s'en venger se présentait, il était assez disposé à en profiter. Les gens du peuple, qui se jugent aussi sévèrement les uns les autres qu'ils jugent leurs supérieurs, avaient exprimé beaucoup de compassion pour le pauvre *innocent* lorsqu'il errait en haillons dans le village; mais depuis qu'ils l'avaient vu proprement vêtu, bien pourvu et devenu en quelque sorte un favori, ils s'étaient rappelé toutes les preuves de malice et de finesse qu'offraient les annales de sa vie, soit dans sa conduite, soit dans ses reparties, et avaient charitablement appuyé sur cette fondation l'hypothèse que Davie Gellatley n'était fou qu'autant qu'il le fallait pour se dispenser de tout travail. Leur opinion n'était pas plus juste que celle des nègres qui, d'après les traits de malice malfaisante des singes, supposent qu'ils ont le don de la parole, mais qu'ils ne veulent pas en faire usage de peur qu'on ne les force à tra-

vaiiler. Cette supposition était tout-à-fait imaginaire. Davie Gellatley était réellement ce qu'il paraissait, un cerveau timbré, incapable d'une occupation constante et régulière. Il avait assez de jugement pour ne pas être accusé de démence, assez d'esprit naturel pour ne point passer pour idiot; quelque adresse pour la chasse, exercice dans lequel on a vu d'aussi grands fous que lui exceller, beaucoup de douceur et d'humanité pour les animaux qui lui étaient confiés, un cœur affectueux, une mémoire prodigieuse, et de l'oreille pour la musique.

On entendit en ce moment dans la cour les pas des chevaux et la voix de Davie qui chantait, en s'adressant aux deux grands lévriers :

Partez, limiers rapides,
 Parcourez les vallons;
 Franchissez les buissons
 Et les ondes limpides!
 Hâtez-vous de courir
 Où le riant bocage
 Paraît le mieux verdier;
 Où le naissant herbage
 De rosée est couvert;
 Où la noble fougère
 S'orne du plus beau vert;
 Où le coq de bruyère

Des montagnes descend
Pour boire la rosée
Que le matin répand ;
Où la fée avisée
Vient danser chaque nuit ,
Ne trouvant nul asile
Plus frais et plus tranquille
Que ce secret réduit.
Partez, limiers rapides ,
Parcourez les vallons ;
Franchissez les buissons
Et les ondes limpides !

— Ces vers appartiennent-ils à votre ancienne poésie écossaise ? demanda Waverley à miss Rose .

— Je ne le crois pas , lui répondit-elle : cette pauvre créature avait un frère ; et le ciel, comme pour dédommager sa famille du malheur de Davie, avait doué ce frère d'un talent que les gens du hameau trouvaient extraordinaire. Un oncle lui avait donné l'éducation convenable pour en faire un ministre de l'Eglise d'Ecosse ; mais il ne put obtenir le moindre presbytère parce qu'il sortait de nos domaines. Il revint du collège, sans espoir et le cœur brisé de douleur, et il tomba en consommation. Mon père en prit soin jusqu'à sa mort, qui arriva avant qu'il eût terminé sa dix-neuvième année. Il jouait

très bien de la flûte, et passait pour avoir de grandes dispositions pour la poésie. Il aimait beaucoup son frère, qui ne le quittait pas plus que son ombre, et nous pensons que c'est de lui que Davie a retenu beaucoup d'airs et de fragmens de chansons qui ne ressemblent en rien à celles de ces cantons. Lorsque quelqu'un lui demande qui lui apprend un de ces fragmens comme celui que vous venez d'entendre, il ne répond qu'en poussant de grands éclats de rire, ou en versant des larmes accompagnées de sanglots. Il n'a jamais donné d'autre explication; jamais on ne lui a entendu prononcer le nom de son frère depuis sa mort.

— Sûrement, dit Edouard, dont l'intérêt fut aisément excité par un récit qui avait quelque chose de romanesque, on pourrait en apprendre davantage en lui faisant des questions plus particulières.

— C'est possible, lui répondit Rose; mais mon père n'a jamais voulu permettre à qui que ce fût de mettre en jeu sa sensibilité en le questionnant sur cet objet.

Pendant cette conversation, le baron, à l'aide de Saunderson, était parvenu à mettre une paire de grandes bottes, et avait invité

notre héros à le suivre ; il descendit l'escalier en appuyant fortement du talon, et frappant du manche de son fouet de chasse les barreaux de la rampe. Il fredonnait , avec l'air d'un chasseur de Louis XIV :

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Holà ! oh ! vite, vite , debout !

CHAPITRE XIII.

Journée plus raisonnable que la précédente.

LE baron de Bradwardine montait un cheval actif et bien dressé. A la manière dont il était assis sur sa selle , garnie d'amples housses aux couleurs de sa livrée , on pouvait juger qu'il était un excellent représentant de l'ancienne école d'équitation. Son habit brodé, de couleur claire, sa veste de dessous, richement galonnée , sa perruque de brigadier, son petit chapeau à trois cornes, galonné en or , complétaient son costume ; il était suivi de deux domestiques à cheval, armés de pistolets d'arçon.

Dans cet équipement, il trottait par monts et par vaux, faisant l'admiration de tous les fermiers sur le chemin. Ils arrivèrent enfin au fond d'un vallon verdoyant où Gellatley s'était déjà rendu avec deux énormes lévriers dressés à la chasse du daim, et qui semblaient présider sur une demi-douzaine d'autres chiens de races croisées. Il était suivi d'à peu près le même nombre de jeunes garçons à jambes et tête nue, qui, pour se procurer l'honneur de suivre la chasse, n'avaient pas manqué de chatouiller les oreilles de Gellatley en lui donnant le titre flâteur de *Monsieur Gellatley*, quoiqu'il n'y en eût probablement aucun d'eux qui, dans d'autres occasions, ne l'eût salué de l'apostrophe de *Daft-Davy*, *Davie le Fou*. Ce n'est pas seulement parmi les villageois à pieds nus de Tully-Veolan qu'on a recours à la flatterie auprès des personnes en place, c'était un usage généralement reçu il y a soixante ans; il existe encore, et il existera sans doute dans six cents ans, si ce misérable mélange de folie et de bassesse, qu'on appelle le monde, subsiste à cette époque.

Ces *petits va-nu-pieds*¹, comme on les

(1) Un Montagnard pieds nus s'appelle un *gillie-wet-foot*. *Gillie* signifie serviteur, *wet-foot*, pied mouillé.

appelait, étaient destinés à battre les buissons, ce dont ils s'acquittèrent si bien, qu'au bout d'une demi-heure un chevreuil fut lancé, poursuivi et tué. Le baron suivit les chiens sur son cheval blanc, comme jadis le comte Percy, écorcha et éventra magnaniment l'animal, avec son couteau de chasse baronial, et fit observer que les chasseurs français appelaient cela *faire la curée*. Après cette cérémonie, il ramena son hôte à Tully-Veolan par un chemin sinueux, mais pittoresque, qui commandait un vaste paysage orné de villages et de maisons à chacune desquelles le baron attachait quelque anecdote d'histoire ou de généalogie. Ses récits se ressentaient de la bizarrerie de ses préjugés et de son pédantisme, mais ils prouvaient aussi beaucoup de bon sens et des sentimens honorables : enfin s'ils étaient quelquefois peu importans, ils étaient presque toujours curieux parce qu'ils étaient instructifs.

La vérité est que la promenade leur parut agréable à tous deux, car ils trouvaient réciproquement de l'amusement dans leur conversation respective, quoiqu'ils fussent, sous beaucoup de rapports, les antipodes l'un de l'autre, quant au caractère et à la

manière de penser. Nous avons dit qu'Edouard avait l'imagination vive, qu'il était romanesque dans ses idées et dans le choix de ses lectures, et qu'il avait un grand penchant pour la poésie. M. Bradwardine était l'opposé de tout cela, et se faisait gloire de parcourir le chemin de la vie avec la raideur empesée et la gravité stoïque qu'il déployait dans sa promenade de chaque soir sur la terrasse de Tully-Veolan, où, pendant des heures entières, vrai modèle du vieux Hardyknute, il marchait le long du mur,

A pas comptés vers l'orient,
A pas comptés vers l'occident.

Quant à la littérature, il avait lu les poètes classiques; plus l'Épithalamium de Georges Buchanan, les Psaumes d'Arthur Johnson, les *Deliciæ Poetarum Scotorum*, les œuvres de sir David Lindsay, le *Bruce* de Barbour, le *Wallace* de Henry-l'Aveugle, le *Gentle Shepherd* de Ramsay, et le *Cerisier et le Prunier*. Mais, malgré ce sacrifice fait aux muses, il eût préféré, s'il faut dire vrai, qu'on lui eût mis en simple prose les sages et vieux apophthegmes et les récits

historiques contenus dans ces divers ouvrages. Il ne pouvait s'empêcher parfois de témoigner son mépris pour l'art vain et inutile de faire des poèmes. — Le seul écrivain qui eût excellé de son temps, disait-il, était Allan Ramsay le perruquier ¹!

Quoique Edouard différât de lui à cet égard, *toto cælo*, comme aurait dit le baron, l'histoire était pour eux un terrain neutre où ils pouvaient se rencontrer, parce que chacun d'eux y prenait intérêt. Il est vrai que le baron ne chargeait sa mémoire que des faits dans toute leur aridité, et avec la froideur et la sécheresse des conteurs historiques. Edouard, au contraire, aimait à finir et à colorer l'esquisse, avec une imagination vive et animée, qui donnait l'âme et la vie aux acteurs et aux interlocuteurs du drame des siècles passés. Malgré des goûts si opposés, ils contribuaient réciproquement à l'amusement l'un de l'autre. Les relations minutieuses et l'excellente mémoire de M. Bradwardine fournissaient à Waverley de

(1) Le baron aurait dû se rappeler que le joyeux Allan était du même sang que la maison du noble comte qu'il appelle :

« Dalhousie, ô race antique, ma tige, mon orgueil, mon ornement. »

nouveaux sujets du genre de ceux sur lesquels son imagination aimait à s'exercer, et lui ouvraient une nouvelle source d'incidens et de caractères. De son côté, il rendait les jouissances qui lui étaient procurées, en écoutant avec la plus grande attention. Il n'y a pas de conteur qui ne soit sensible à cette politesse ; mais le baron surtout voyait avec grand plaisir cette marque de déférence qui flattait l'habitude qu'il avait de se respecter lui-même. M. Bradwardine ne trouvait pas moins d'intérêt dans les récits de son jeune ami, qui confirmaient quelquefois ou expliquaient ses anecdotes favorites. Le baron aimait encore à parler des aventures de sa jeunesse, qu'il avait passée dans les camps en pays étrangers, et il pouvait citer des détails curieux sur les généraux sous lesquels il avait servi, et sur les combats auxquels il avait assisté.

Nos deux chasseurs rentrèrent à Tully-Veolan très satisfaits l'un de l'autre. Waverley, désirant étudier avec plus d'attention le caractère du baron qu'il trouvait original, mais intéressant, et dont la mémoire lui semblait un répertoire précieux de toutes les anecdotes anciennes et modernes. M. Brad-

wardine considérait Edouard comme un *puer*, ou plutôt comme un *juvenis bonæ spei et magnæ indolis*, un jeune homme n'ayant rien de cette légèreté pétulante qui ne peut souffrir la conversation ni les avis des personnes plus âgées, ou qui en fait un sujet de dérision. Il en tirait d'heureux augures pour ses succès à venir, et pour sa conduite dans le monde. Il n'y eut de convive étranger, ce jour-là, que M. Rubrick, dont les connaissances qu'annonçaient tous ses discours, soit comme ecclésiastique, soit comme homme lettré, étaient en parfaite harmonie avec celles du baron et de son hôte.

Quelques minutes après le dîner, le baron, comme pour prouver que sa sobriété n'était pas seulement une théorie, proposa de passer dans l'appartement de sa fille, ou, comme il l'appelait, *son troisième étage*. Il conduisit donc Waverley à travers deux longs corridors, labyrinthes inventés par les anciens architectes pour embarrasser les habitans des maisons qu'ils construisaient. Là, M. Bradwardine commença à monter deux à deux les marches d'un escalier tournant, étroit et escarpé, laissant MM. Rubrick et Waverley le

suivre plus à loisir, pour aller annoncer leur arrivée à sa fille.

Après avoir gravi ce tire-bouchon perpendiculaire, au point d'en éprouver presque des éblouissemens, ils arrivèrent enfin à une petite pièce garnie de nattes, qui servait d'antichambre à l'appartement de Rose, à son *sanctum sanctorum*; de là ils entrèrent dans son parloir. Cette pièce était petite, mais très agréable; elle tirait son jour du côté du midi, et était ornée d'une tapisserie. On y voyait aussi deux portraits représentant, l'un la mère de Rose en bergère, avec une jupe à paniers; l'autre, le baron à l'âge de dix ans, en habit bleu, en veste brodée, en chapeau galonné, en perruque à bourse, et tenant un arc à la main. Edouard ne put s'empêcher de sourire en voyant ce costume et la bizarre ressemblance qu'il y avait entre la figure ronde, vermeille et ingénue du portrait, et le visage maigre, le teint hâlé, le menton barbu et les yeux creux de l'original, en qui tout attestait les traces des fatigues de la guerre, des voyages et d'un âge avancé. Le baron en rit lui-même avec son hôte : — Ce portrait, lui dit-il, fut une fantaisie de femme qu'eut ma bonne mère,

fille du laird de Tullielum , capitaine Waverley ; je vous ai montré sa demeure quand nous étions sur le sommet du Shinny-Heuch ; elle fut brûlée en 1715 par les Hollandais , venus en qualité d'auxiliaires du gouvernement. Je n'ai jamais depuis fait faire mon portrait qu'une seule fois, et ce fut à l'invitation spéciale et réitérée du maréchal duc de Berwick.

Le bon vieillard n'ajouta pas ce que M. Rubrick apprit ensuite à Edouard , que le maréchal lui avait fait cet honneur pour le récompenser de la bravoure qu'il avait montrée en montant le premier à la brèche, pendant la mémorable campagne de 1709, au siège d'une forteresse de Savoie, et en s'y défendant avec sa demi-pique pendant près de dix minutes, avant d'être secouru. Pour rendre justice au baron, on doit dire que, quoiqu'il fût assez porté à appuyer sur l'ancienneté et l'importance de sa famille, ou même à les exagérer, il était réellement trop brave de sa personne pour faire jamais allusion aux faits qui n'intéressaient que son mérite personnel.

Miss Rose sortit en ce moment d'une chambre intérieure de son appartement, et

vint recevoir son père et ses amis. Les petits travaux auxquels elle était occupée, montraient évidemment un goût naturel, qui n'avait besoin que d'être cultivé. Son père lui avait appris le français et l'italien, et elle avait sur les rayons de sa bibliothèque quelques auteurs en ces deux langues. Il avait essayé de lui apprendre la musique, mais comme il avait débuté par les parties de cette science les plus abstraites, ou peut-être qu'il ne la connaissait pas à fond lui-même, elle n'était parvenue qu'à savoir s'accompagner sur le clavecin, ce qui, à cette époque, n'était pas très commun en Ecosse. En revanche elle chantait non-seulement avec beaucoup de goût et d'expression, mais encore avec un respect pour le sens des paroles, qui pourrait être donné pour modèle à des dames plus savantes musiciennes qu'elle. Le simple bon sens lui avait appris que si, comme le dit une grande autorité, — « la musique se marie à l'immortelle poésie, » — trop souvent le chanteur leur fait faire un divorce très honteux. C'était peut-être par suite du goût qui lui faisait sentir les beautés de la poésie, et du talent qu'elle avait pour en fondre l'expres-

sion avec celle de la musique, que son chant plaisait à tous ceux qui ne connaissaient pas cette science, et même à un grand nombre de musiciens, plus que n'auraient pu le faire une voix beaucoup plus belle et une exécution plus brillante, qui n'auraient pas été guidées par un goût aussi délicat.

Un bartizan, ou galerie circulaire devant les fenêtres du parloir, servait à faire connaître une autre occupation de Rose. On y voyait une variété de fleurs de toute espèce qu'elle cultivait elle-même; on passait par une tourelle pour arriver à ce balcon gothique, d'où l'on avait un coup d'œil ravissant. Le jardin, entouré de hautes murailles et situé en-dessous, vu de cette hauteur, ne paraissait qu'un simple parterre. Plus loin s'étendait un vallon ombragé où le cours du ruisseau se montrait quelquefois, et quelquefois disparaissait sous la verdure du taillis. L'œil s'arrêtait avec plaisir sur des rochers qui élevaient çà et là leurs cimes en clochers au-dessus du bois touffu, ou sur une vieille tour dont rien ne cachait les nobles ruines, qui du haut d'un promontoire, étaient réfléchies par l'onde, dans toute leur dignité. Sur la gauche, on voyait

quelques chaumières du village : le revers de la montagne cachait les autres. Ce vallon ou *glen*¹ se terminait par une pièce d'eau qu'on appelait *le lac Veolan*; le ruisseau y versait son tribut, et, en ce moment, le lac étincelait des rayons du soleil couchant. Le paysage lointain était découvert et varié, quoique non boisé; la vue n'y était arrêtée que par une barrière d'azur qu'une chaîne de rochers formait du côté du midi, au bout de la vallée ou du *strath*². C'était sur ce balcon ravissant que Rose avait fait servir le café.

L'ancienne tour ou forteresse donna lieu au baron de raconter avec enthousiasme plusieurs anecdotes et histoires de chevalerie écossaise. Le pic saillant d'un roc incliné qu'on voyait près de là avait été appelé *la Chaise de saint Swithin*. C'était le théâtre d'une superstition sur laquelle M. Rubrick donna quelques détails qui rappelèrent

(1) Le *glen* est le plus souvent un *vallon* tellement enclavé dans les montagnes, qu'il semble n'avoir qu'une issue, ou même aucune issue. Il renferme fréquemment le lit d'un torrent.

(2) Le *strath* est encore une forme de vallée, particulière aux Highlands. C'est une vallée longitudinale qui s'étend sur les bords d'une rivière ou d'un ruisseau, et encaissée dans les montagnes. Les *glens* et les *straths* plaisent par leur contraste de verdure opposé aux hauteurs souvent arides qui les environnent.

à Waverley un fragment de ballade cité par Edgar dans *le roi Lear*. Miss Rose fut invitée à chanter une romance qu'avait composée, d'après la légende, quelque poète villageois qui,

Ignoré comme ceux dont il reçut la vie,
De l'oubli, par ses vers, préserva plus d'un nom,
Sans incire le sien au temple du Génie.

La douceur de sa voix, la beauté de la musique simple et naturelle, donnèrent à ce chant tout l'agrément que le poète eût désiré, et dont sa poésie avait le plus grand besoin : je crains bien qu'étant privée de ces avantages, cette romance ne lasser la patience du lecteur, quoique la copie que je lui offre paraisse avoir été retouchée par Waverley, en faveur de ceux dont le goût ne s'accommoderait pas de cette antique poésie, trop littéralement reproduite.

LA CHAISE DE SAINT-SWITHIN.

La veille de Toussaint, avant de t'endormir,
Aux habitans du ciel, chrétien, fais ta prière ;
Ils défendront ta couche et viendront la bénir ;
Invoque aussi Marie, en disant ton rosaire.

La veille de Toussaint, la sorcière des nuits
Plane dans l'horizon avec son noir cortège ;
A la voix de l'orage elle mêle ses cris,
Ou se glisse en silence au travers de la neige.

La châtelaine vient invoquer saint Swithin.
 La rosée a mouillé sa belle chevelure,
 Son visage pâlit, son pas est incertain...
 Mais son regard s'anime et son cœur se rassure.

Elle vient répéter ce charme tout-puissant
 Par lequel saint Swithin, arrêtant la sorcière,
 La força de descendre, et lui dit fièrement
 De lui répondre au nom du Dieu de la lumière.

Quiconque osant s'asseoir sur la chaise du saint,
 Adresse à la sorcière un mystique langage,
 Peut exercer sur elle un pouvoir souverain,
 Et la faire trois fois parler malgré sa rage.

Le baron a suivi le roi Bruce aux combats.
 Depuis trois longs hivers la châtelaine ignore
 S'il a trouvé loin d'elle un glorieux trépas,
 Ou si dans son manoir il doit paraître encore.

Elle hésite... Le charme enfin sort de sa bouche.
 Quel est ce cri d'horreur, ce cri si déchirant?
 Est-ce l'oiseau des nuits? est-ce la voix farouche
 Du démon courroucé qui préside au torrent?

Le vent s'est tu soudain, et le torrent s'arrête;
 Un silence de mort règne au loin dans les airs.
 Ce calme qui succède au bruit de la tempête,
 Annonce un messager du prince des Enfers.

.

— Je regrette de tromper l'attente de la
 société et surtout du capitaine Waverley,

qui écoute avec une gravité si louable, dit Rose ; mais ce n'est qu'un fragment, quoiqu'il y ait encore, je crois, quelques vers dans lesquels le poète décrit le retour du baron de ses longues guerres, et la manière dont milady fut trouvée, froide comme la terre, sur le bord du ruisseau.

— C'est une de ces fictions, dit le baron, qui dans des temps superstitieux, défiguraient les chroniques des plus illustres familles. Rome a eu ses prodiges, ainsi que plusieurs autres nations de l'antiquité, comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire ancienne ou le petit volume compilé par *Julius Obsequens*, et dédié par le savant éditeur Scheffer à son patron Benedictus Skytte, baron de Dudershoff.

— Mon père a la plus grande défiance du merveilleux, capitaine Waverley, dit Rose. Il lui arriva une fois de tenir ferme, pendant qu'une apparition soudaine du malin esprit mettait en fuite un synode tout entier de ministres presbytériens.

Waverley eut l'air de désirer en apprendre davantage.

— Faut-il raconter mon histoire, aussi bien que chanter ma chanson ? soit ! — Il y avait

une fois une vieille appelée Jeannette Gellalley , qui passait pour être sorcière , et cela par la raison infallible qu'elle était très âgée , très laide et très pauvre , et qu'elle avait deux fils , dont l'un était poète et l'autre fou : car tous les voisins étaient d'accord que la folie du fils était un châtiment infligé par le ciel à la mère à cause de ses sorcelleries. Elle fut emprisonnée une semaine dans le clocher de l'église , presque sans nourriture ; on ne lui permit pas de dormir , et enfin elle parvint à croire qu'elle était réellement sorcière. Pendant que son esprit était dans cet état heureux et lucide , elle fut conduite devant les gentilshommes Whigs et les ministres des environs , qui n'étaient pas eux-mêmes de grands sorciers , pour se décharger la conscience , c'est-à-dire pour faire l'aveu public de toutes ses sorcelleries. Comme l'accusée était née dans le domaine de mon père , il se rendit à l'assemblée pour veiller à ce que le procès de la sorcière fût instruit impartialement par le clergé presbytérien. La prétendue sorcière avoua que le diable lui apparaissait sous la forme d'un beau jeune homme noir ; et si vous aviez vu la pauvre

Jeannette avec ses yeux chassieux, vous conviendriez que ce choix faisait peu d'honneur au goût d'Appollyon. Tous les assistans, muets d'étonnement, prêtaient une oreille attentive, et le greffier écrivait d'une main tremblante cette déclaration étrange, lorsqu'elle changea tout à coup de ton, et dit en poussant un grand cri : — Prenez garde à vous, prenez garde; je vois le diable assis au milieu de vous. La frayeur s'empara de toute l'assemblée, et chacun se hâta de prendre la fuite avec terreur; heureuses les personnes qui se trouvaient près de la porte! Quelle confusion, quel désordre régna parmi les coiffes, parmi les chapeaux, les rabats et les perruques, avant que l'église fût évacuée! Il n'y resta que notre prélatiste obstiné, pour mettre tout d'accord, à ses risques et périls, entre la sorcière et son admirateur.

— *Risu solvantur tabulæ*, dit le baron. Quand on revint de cette terreur panique, on en eut trop de honte pour recommencer les poursuites contre Jeannette Gellatley¹.

(1) L'histoire racontée dans ce chapitre arriva au sud d'Écosse; mais *cedant arma togæ*, que la robe ait ce qui lui est dû. Ce fut un vieil ecclésiastique qui eut assez de sagesse et de fermeté pour résis-

Cette anecdote amena une longue discussion sur

Toutes ces vagues fictions ,
Présages , prédictions , songes ,
Sortilèges et visions ,
Qui ne sont qu'erreurs et mensonges.

Ce fut par cette conversation et par les remarques qu'elle amena , que se termina le second jour passé par notre héros à Tully-Veolan.

CHAPITRE XIV.

Découverte. — Waverley s'établit commensal à Tully-Veolan.

LE lendemain , Edouard se leva de bonne heure et fit sa promenade du matin autour de de la maison et dans les environs. En passant par une petite cour en face du chenil , il y vit son ami Davie occupé à donner ses soins aux quadrupèdes confiés à sa charge. Celui-ci reconnut tout de suite Edouard du coin de l'œil , mais il ne fit pas semblant de

ter à la terreur panique de ses confrères , et qui sauva la malheureuse victime du sort qui l'attendait. Les procès de sorcellerie sont la page la plus triste de l'histoire d'Écosse.

l'avoir aperçu; et lui tournant le dos, il se mit à chanter ce passage d'une vieille balade :

L'amour de la jeunesse est toujours plus ardent !

Entendez-vous gazouiller l'hirondelle?

Mais l'amour du vieillard est toujours plus constant ,

La grive dort la tête sous son aile.

La fureur du jeune homme est un feu pétillant ,

Entendez-vous gazouiller l'hirondelle?

La fureur du vieillard est un acier brûlant.

La grive dort la tête sous son l'aile.

Le jeune homme s'emporte à la fin du festin ,

Entendez-vous gazouiller l'hirondelle?

Mais le vieillard se venge au retour du matin.

La grive dort la tête sous son aile.

Waverley ne put s'empêcher d'observer que Davie chantait ces vers avec une sorte d'emphase qui semblait leur prêter un sens satirique : il s'approcha , et chercha par diverses questions à tirer de lui ce qu'il voulait dire ; mais Davie n'était pas d'humeur à s'expliquer, et il avait assez de sens pour cacher sa malice sous le manteau de la folie. Edouard ne put donc rien apprendre de lui si ce n'est que le laird de Balmawhapple était retourné la veille chez lui, « ses bottes pleines de sang. » Il trouva dans le jardin le vieux sommelier, qui ne chercha plus à lui

cacher qu'ayant été élevé dans la pépinière de MM. Sumac et compagnie, à Newcastle, il s'occupait quelquefois à arranger les plates-bandes de fleurs, pour faire plaisir au laird et à miss Rose. Après une longue série de questions, Edouard apprit enfin, avec un sentiment pénible de surprise et de honte, que les excuses soumises de Balmawhapple étaient la suite d'une rencontre avec le baron. Pendant que lui-même dormait encore, ils s'étaient battus, et le jeune homme avait été blessé au bras droit et désarmé.

Cette découverte mortifia Waverley ; il se rendit auprès de son hôte, et lui adressa quelques remontrances respectueuses sur l'espèce d'injustice qu'il y avait eu à le prévenir dans son intention de se mesurer avec Falconer, ce qui, attendu son âge et sa profession, pouvait s'interpréter à son désavantage. — L'apologie que le baron fit de sa conduite fut beaucoup trop longue pour être rapportée. Il insista avec force sur ce que, l'insulte leur étant commune, Balmawhapple, d'après les lois de l'honneur, ne pouvait se dispenser de donner satisfaction à l'un et à l'autre. — Il l'a fait, ajouta-

t-il, en mettant l'épée à la main contre moi, et en vous faisant de justes excuses; vous les avez reçues, c'est une affaire finie.

Cette excuse, ou cette explication, réduisit Waverley au silence, sans le satisfaire pleinement, mais il ne put s'empêcher de montrer quelque dépit contre le *bienheureux ours* qui avait fait naître cette querelle, et de donner à entendre que cette coupe ne méritait pas l'épithète qu'on lui donnait. Le baron avoua qu'il ne pouvait disconvenir que l'ours, quoique les hérauts regardassent cet emblème comme très honorable, n'eût dans le caractère quelque chose de morose, de grandeur et même de féroce, comme on pouvait le voir dans les *Hieroglyphica animalium* d'Archibald Simson, pasteur de Dalkeith. Aussi, ajouta M. Bradwardine, il a été la cause de bien des querelles et des dissensions dans la famille de Bradwardine. Et je pourrais, à ce sujet, vous citer une malheureuse affaire que j'eus moi-même avec un de mes cousins au troisième degré du côté de ma mère, sir Hew Halbert. Il avait été assez malavisé pour tourner en ridicule mon nom de famille, comme s'il eût été *quasi Bear-*

Warden. C'était une plaisanterie très incivile ; car non-seulement il insinuait que le fondateur de notre race était un gardien de bêtes, métier qui, comme vous devez le remarquer, n'appartient qu'aux plus vils plébéïens ; mais il donnait encore à entendre que notre écusson n'était point le noble prix de hauts faits d'armes, mais qu'il nous avait été accordé par paranomasie, par jeu de mots sur notre nom de famille : sorte d'emblème que les Français appellent *armoiries parlantes*, les Latins *arma cantantia*, et vos auteurs anglais *canting heraldry* ; ce qui est une espèce d'armoiries digne de va-na-pieds, de porte-besace et d'autres mendiants dont le jargon se compose de jeux de mots, plutôt que de la noble, utile et honorable science du blason qui assigne des emblèmes armoriaux comme la récompense des nobles et généreuses actions, au lieu de chatouiller l'oreille par de vains quolibets, comme on en trouve dans les recueils de calembours¹. — Le baron

(1) Quoique les armoiries à double sens soient généralement désapprouvées, elles ont été adoptées dans les armes et les devises de plusieurs honorables familles. Ainsi la devise des Vernons, *ver non semper viret*, est un parfait calembourg, ainsi que celle des Onslows *Festina lentè*. Le *Periissem ni per-iissem* des Anstruthers, est su-

ne dit plus autre chose concernant sa querelle avec sir Hew Halbert, sinon qu'elle s'était terminée d'une manière convenable.

Après être entré dans ces détails sur les plaisirs de Tully-Veolan pendant les premiers jours qui suivirent l'arrivée d'Edouard, pour que le lecteur en connût mieux les habitans, nous croyons pouvoir nous dispenser de rapporter avec une exactitude aussi scrupuleuse tout ce qui s'y passa depuis. Il est à présumer qu'un jeune homme habitué à une société plus gaie aurait bientôt fini par s'ennuyer de la conversation d'un avocat aussi ardent de la dignité du blason que l'était le baron; mais Edouard trouvait une agréable variété dans celle de miss Bradwardine, qui écoutait avec beaucoup d'attention ses remarques sur la littérature, et dont toutes les réponses annonçaient le goût le plus pur. Grâce à la douceur de son caractère, elle s'était soumise avec complaisance et même avec plaisir aux

jet à la même objection. Un ancien Anstruther, sachant qu'un de ses ennemis à qui il avait donné rendez-vous voulait l'assassiner, le prévint en lui brisant le crâne avec une hache d'armes. Deux bras vigoureux qui brandissent une hache forment le cimier de cette famille, avec la devise : — *Periissem ni per-iissem* (je serais mort, si je n'étais allé à travers sa tête avec ma hache d'armes).

lectures indiquées par son père, quoiqu'il l'eût condamné à lire, non-seulement d'énormes in-folios d'histoire, mais certains volumes gigantesques de controverses théologiques. Quant au blason, il s'était heureusement borné à lui en donner la légère teinture qu'on peut en acquérir en lisant les deux volumes in-folios de Nisbett. Le baron aimait Rose comme la prunelle de ses yeux; sa vivacité toujours aimable, son attention à rendre ces légers services qui plaisent d'autant plus qu'on n'aurait jamais pensé à les demander; sa beauté qui retraçait au baron les traits d'une femme chérie; sa piété sincère et sa générosité; auraient suffi pour justifier la tendresse du plus partial des pères.

L'amour paternel qu'elle inspirait au baron semblait cependant ne pas chercher ce dernier témoignage par lequel, suivant l'opinion générale, ce sentiment éclate plus particulièrement. Je veux dire qu'il ne cherchait pas à l'établir dans le monde, soit en lui donnant une dot considérable, soit par un riche mariage. En vertu d'une ancienne substitution, presque tous les biens immeubles du baron devaient passer après

sa mort à un parent éloigné, et tout portait à croire que miss Bradwardine resterait avec une très mince fortune; car les intérêts pécuniaires du digne baron avaient été trop long-temps confiés aux soins exclusifs du bailli Macwheeble, pour qu'on pût attendre grand'chose de sa succession mobilière. Il est vrai que le bailli aimait son patron et miss Rose plus que personne après lui-même, mais à une distance incommensurable. Il avait pensé d'abord qu'il n'était pas impossible de faire annuler l'acte de substitution en faveur de la ligne masculine; il s'était même procuré à cet effet, et *gratis*, comme il s'en vantait, une consultation signée d'un éminent avocat consultant d'Ecosse, qu'il avait amené adroitement à cette question, tout en le consultant régulièrement sur quelque autre affaire; mais le baron ne voulut pas écouter un seul instant cette proposition. Au contraire, il prenait un plaisir pervers à répéter avec emphase que la baronnie de Bradwardine était un fief mâle, dont la première charte avait été octroyée dans ces temps reculés où les femmes étaient regardées comme inhabiles à posséder une concession féodale, parce que,

suivant les coutumes de Normandie, c'est l'homme ki se bast et ki conseille : ou comme d'autres auteurs bien moins galans encore, dont il aimait à citer tous les noms barbares, le disent expressément, parce que la femme ne peut servir le suzerain ou seigneur féodal à la guerre, à cause du décorum de son sexe, ni l'aider de ses avis, à cause des bornes de son entendement, ni garder ses secrets, à cause de la faiblesse de ses dispositions naturelles. — Qu'on me dise, s'écria-t-il d'un air triomphant, s'il serait convenable qu'on vît une femme, et une femme de la famille de Bradwardine, occupée *in servitio exuendi seu detrahendi caligas regis post battaliam*, c'est-à-dire à ôter ou à tirer les bottes du roi après une bataille. Tel est pourtant le service féodal auquel je suis tenu, comme possesseur de la baronnie de Bradwardine. Non, non, continua-t-il, il est hors de doute, *procul dubio*, que bien des femmes aussi méritantes que Rose ont été exclues de la succession de leur père pour me faire place. A Dieu ne plaise que je fasse rien qui puisse contrevenir aux dispositions de mes ancêtres, ou blesser les droits de mon parent

Malcolm Bradwardine d'Inch-Grabbit, branche honorable, quoique déchue de ma famille.

Le bailli, en sa qualité de premier ministre, après avoir reçu de son souverain cette décision irrévocable, ne crut pas devoir insister davantage sur sa propre opinion; mais il se contentait toutes les fois qu'il se trouvait avec Saunderson, ministre de l'intérieur, de déplorer l'entêtement du laird, et de former des plans pour unir Rose au jeune laird de Balmawhapple, qui possédait une belle terre, seulement un peu grevée de dettes; qui était un jeune homme sans défaut, sobre comme un saint, si on le tenait loin de l'eau-de-vie et l'eau-de-vie loin de lui; à qui, en un mot, on ne pouvait faire d'autre reproche que de fréquenter parfois assez mauvaise compagnie, comme Jinker le maquignon et Gibby Gaethrough-wi't, le joueur de cornemuse de Cupar; mais il se corrigera de ses folies, monsieur Saunderson, il s'en corrigera, prononça le bailli....

— *Comme la bière aigre se corrige en été*, ajouta Gellatley, qui se trouvait plus près d'eux qu'ils ne le supposaient.

Miss Bradwardine, telle que nous l'avons dépeinte, avec toute la simplicité et la curiosité d'une recluse, saisit avec empressement l'occasion que lui fournissait la visite d'Edouard pour agrandir le cercle de ses connaissances en littérature. Waverley fit venir de la ville où son régiment était en garnison une partie de ses livres; et ils ouvrirent à Rose une source de jouissances dont elle n'avait pas même l'idée. Les meilleurs poètes anglais et d'autres ouvrages de littérature faisaient partie de ce précieux bagage. La musique et même les fleurs furent négligées; Saunderson, non-seulement en fut attristé, mais il commença à se révolter contre un travail qui alors lui valait à peine un remerciement. Les nouveaux plaisirs que préférait miss Rose lui devenaient de jour en jour plus chers, parce qu'elle les partageait avec quelqu'un qui avait les mêmes goûts. L'empressement de Waverley à lui faire des lectures, à lui expliquer les passages difficiles et à les commenter, rendait son aide inappréciable; et les dispositions romanesques de son esprit enchantaient un caractère trop novice encore pour en discerner les défauts. Lorsque le sujet l'intéressait et quand il était

tout à fait à son aise, Edouard avait cette éloquence naturelle et quelquefois brillante à laquelle on suppose autant d'influence pour gagner le cœur d'une femme, qu'à la figure, à la mode, à la renommée et à la fortune. Il y avait donc dans ce commerce habituel un danger d'autant plus imminent pour la tranquillité de la pauvre Rose, que son père était trop occupé de ses études abstraites, et avait une trop haute idée de sa dignité, pour songer que sa fille y fut exposée. Dans son opinion, les femmes de la famille de Bradwardine, comme celles de la maison de Bourbon ou d'Autriche, étaient placées bien au-dessus des nuages passions qui pouvaient obscurcir l'intelligence des femmes d'un plus bas étage; elles planaient dans une autre sphère, étaient gouvernées par d'autres sentimens, et se conduisaient d'après d'autres règles que les principes d'une affection vaine et fantasque. Bref, il ferma si résolument les yeux sur les suites naturelles de l'intimité qui s'était établie entre sa fille et Waverley, que tout le voisinage en conclut qu'il les avait ouverts sur les avantages de l'union de sa fille avec le riche et jeune Anglais, et le déclara moins fou qu'il ne s'était presque toujours montré

quand il s'agissait de ses affaires d'intérêts.

Si le baron eût réellement pensé à faire cette alliance, il eût trouvé un obstacle insurmontable dans l'indifférence de Waverley. Depuis que notre héros avait des rapports plus directs avec la société, il avait appris à être honteux et confus de sa *légende de sainte Cécile* : et ses réflexions peu flatteuses à ce sujet servirent pendant quelque temps de contrepoids à la susceptibilité naturelle de son cœur. D'ailleurs, Rose, toute belle et aimable que nous l'avons dépeinte, n'avait point le genre de beauté et de mérite qui peut captiver une imagination romanesque dans sa première jeunesse. Elle était trop franche, trop confiante, trop bonne ; qualités aimables sans doute , mais qui détruisent tout le merveilleux dont un jeune homme doué d'une imagination vive , aime à parer la reine de son cœur. Était-il possible à Edouard de soupirer , de trembler et d'adorer, devant une jeune fille timide , mais enjouée, qui lui demandait tantôt de lui tailler une plume , tantôt de lui faire la construction d'une stance du Tasse , tantôt de l'aider à orthographier un long, — très long mot de la version qu'elle en avait faite ?

Tous ces incidens séduisent l'esprit à une certaine époque de la vie, mais non à celle où le jeune homme, entrant dans le monde, cherche un objet dont l'affection le relève et l'ennoblisse à ses propres yeux, au lieu de s'abaisser jusqu'à celui qui attend de lui cette même distinction. Quoiqu'on ne puisse établir aucune règle certaine sur un sentiment aussi capricieux que l'amour, on peut cependant dire qu'un jeune amant est ordinairement guidé par l'ambition dans son premier choix ; ou, ce qui revient au même, qu'il a soin (comme dans la légende de sainte Cécile, déjà mentionnée) de le chercher dans une situation qui laisse pleine carrière à ce *beau idéal* que la réalité d'un commerce intime et familier ne tend qu'à limiter et à décolorer. J'ai connu un jeune homme sensé et rempli de talens, qui, épris d'une jolie femme dont l'esprit ne répondait pas à sa beauté et à sa tournure, fut guéri de sa violente passion, par suite de la permission qu'il reçut de passer avec elle toute une après-dînée. Ainsi, il est certain que, si Waverley avait eu l'occasion de lier conversation avec miss Cecilia Stubbs, la tante Rachel n'aurait pas eu besoin de prendre tant

de précautions, car il serait tout aussi bien devenu amoureux de la laitière. Quoique miss Bradwardine fût une jeune fille toute différente, il est probable que l'intimité qui régnait entre elle et Waverley ne permit pas à ce dernier d'éprouver d'autre intérêt pour elle que celui qu'un frère prend à une sœur aimable et accomplie, tandis que la pauvre Rose se livrait chaque jour davantage, sans le savoir, à des sentimens qui prenaient une nuance plus tendre.

J'aurais dû prévenir le lecteur qu'Edouard en envoyant chercher à Dundee les livres dont j'ai déjà parlé, avait demandé une prolongation de son congé, et l'avait obtenue. Mais la lettre de son officier commandant contenait une recommandation amicale de ne point passer exclusivement tout son temps avec des gens qui, quelque estimables qu'ils pussent être d'ailleurs, ne pouvaient être considérés comme amis d'un gouvernement qu'ils refusaient de reconnaître en prêtant serment de fidélité. Il lui faisait sentir, en outre, quoique avec beaucoup de délicatesse, que si des relations de famille semblaient mettre le capitaine Waverley dans la nécessité de voir des personnes qui avaient le

malheur d'être suspectes, la situation et les désirs de son père devaient l'empêcher de prolonger ces liaisons, et d'en faire une intimité exclusive. Il ajoutait enfin qu'en même temps que ses opinions politiques couraient quelque danger dans la société de gens de ce caractère, il risquait aussi de recevoir de fausses impressions, sur la religion, des prêtres *épiscopaux* qui cherchaient avec tant de malveillance à introduire la prérogative royale dans les choses sacrées.

Cette dernière insinuation porta probablement Waverley à l'attribuer, comme les avis qui la précédaient, aux préjugés de son officier commandant. Il avait remarqué que M. Bradwardine avait eu la délicatesse d'éviter scrupuleusement toute discussion qui aurait eu la moindre tendance à influencer sur ses opinions politiques, quoiqu'il fût lui-même un des plus chauds partisans de la famille exilée, et qu'il eût été chargé pour elle de plusieurs missions importantes. Etant donc bien persuadé qu'il n'avait pas à craindre de voir s'ébranler ses principes de fidélité, Edouard se disait qu'il serait injuste envers l'ancien ami de son oncle, s'il quittait une maison où il se plaisait, et où il était bien

vu, sans autre motif que de céder à des préventions et à des soupçons. Il se contenta donc de faire une réponse vague, assurant son officier commandant que sa *loyauté* ne courait pas le moindre doute d'être entachée; et il continua à rester à Tully-Veolan, comme un hôte qui y était honorablement accueilli.

CHAPITRE XV.

Un Creagh ¹ et ses suites.

EDOUARD habitait Tully-Veolan depuis environ six semaines, lorsqu'un matin, avant le déjeuner, sortant pour faire sa promenade accoutumée, il fut frappé du tumulte extraordinaire qui régnait dans toute la maison. Quatre laitières, à jambes nues, tenant chacune à la main leur seau vide, couraient çà et là avec des gestes qui tenaient de la frénésie, et poussaient à haute voix des exclamations de surprise, de douleur et de colère.

(1) *Creagh*, excursion de pillard, appelée un *raid* sur les frontières.

A leur aspect, un païen les aurait prises pour un détachement des célèbres Bélides, échappées à leur triste pénitence. — Dieu nous aide ! *Eh sirs !* C'était tout ce qu'on pouvait tirer de ce chœur de femmes désolées, et ces éjaculations n'expliquaient nullement la cause de leur désespoir. Waverley se rendit donc dans la cour d'entrée, comme on l'appelait, d'où il aperçut le bailli Macwheeble au milieu de l'avenue, excitant son poney gris à déployer toute l'agilité dont il était capable. Il semblait arriver d'après des ordres très pressans, et il était suivi d'une dizaine de paysans du village, qui, du pas dont il marchait, n'avaient pas eu beaucoup de peine à le suivre.

Le bailli était trop affairé et trop plein de son importance pour entrer en explications avec Edouard ; il appela M. Saunderson, qui l'aborda d'un air solennel et consterné ; ils entrèrent immédiatement en conférence secrète. Davie Gellatley faisait aussi partie de ce groupe, mais il était aussi oisif et aussi insouciant que Diogène à Sinope, quand ses concitoyens se préparaient à soutenir un siège. Le moindre évènement heureux ou malheureux suffisait pour tirer ses facultés

de leur apathie habituelle; il se mit à sauter et à danser en chantant le refrain d'une ancienne ballade

Adieu notre richesse!

Mais en passant devant le bailli, il reçut de son fouet un avertissement qui changea ses chants joyeux en lamentations.

S'avançant de là vers le jardin, Waverley vit le baron lui-même, arpentant à grands pas la longueur de sa terrasse, le front chargé d'un nuage d'indignation et d'orgueil blessé; sa contenance annonçait que toute question sur la cause de son mécontentement lui serait au moins importune, si même il ne s'en offensait pas. Waverley rentra donc dans la maison sans lui adresser la parole, et se rendit dans la salle du déjeuner, où il trouva sa jeune amie Rose qui, sans exprimer l'indignation du baron, le désespoir des laitières, ni l'importance offensée du bailli, paraissait soucieuse et contrariée. Un seul mot expliqua le mystère.

— Votre déjeuner, dit-elle, sera un déjeuner troublé, capitaine Waverley. Une bande de caterans a fait ici une descente cette nuit et a enlevé toutes nos vaches.

— Une bande de caterans?

— Oui, capitaine, des voleurs des montagnes voisines. Nous étions préservés de leurs insultes, moyennant le black-mail¹ que mon père payait à Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr; mais mon père a cru qu'il était indigne d'un homme de sa naissance et de son rang de payer plus long-temps un semblable tribut. Voilà la cause du désastre qui nous est arrivé. Si vous me voyez triste, capitaine, ce n'est pas à cause de la perte que nous avons éprouvée, mais mon père est indigné de cet affront; et il est si téméraire et si bouillant, que je crains qu'il ne veuille essayer de recouvrer ses vaches par la force. En supposant qu'il ne fût pas blessé lui-même, il pourrait blesser quelqu'un de ces hommes sauvages, et alors plus de paix entre eux et nous, peut-être pour tout le reste de notre vie. Nous n'avons plus comme autrefois les moyens de nous défendre; le gouvernement a fait enlever toutes nos armes, et mon père

(1) *Black-mail*, rente ou tribut du voleur, du verbe saxon, devenu celte, *to bluck*, *blacken*, piller, et de *mail*, rente, tribut. C'est donc en s'éloignant de l'étymologie que les Anglais appellent contribution noire cette taxe, qui était un *abonnement* fait avec les Montagnards.

est si imprudent..... Ah ! que deviendrons-nous ?

La pauvre Rose n'eut pas la force de continuer, et ses yeux se remplirent de larmes.

Le baron entra dans ce moment, et fit à sa fille une sévère réprimande ; Waverley ne l'avait pas encore entendu parler à personne d'un ton aussi dur.

— N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de vous montrer si affligée devant qui que ce soit, pour un objet semblable ? On pourrait dire que c'est pour quelques vaches et quelques bœufs que vous pleurez, comme si vous étiez la fille d'un fermier du comté de Chester. Capitaine Waverley, je vous prie d'interpréter favorablement son chagrin, qui ne vient, ou qui ne doit venir, que de ce qu'elle voit les domaines de son père exposés aux pillages et aux déprédations de malfaiteurs et de *sornars*⁽¹⁾, quand il ne nous est pas permis d'avoir une dizaine de mousquets pour défendre notre bien ou pour le recouvrer.

Le bailli Macwheeble entra un moment après, et, par le rapport qu'il fit sur les ar-

(1) *Sornars*, mendiants importuns, pour désigner ces hôtes mal venus, qui exigent par force le logement et les vivres.

mes et les munitions du manoir, il confirma la vérité de ce que venait de dire le baron. Il exposa d'un ton de doléance que, quoique tous ses gens fussent disposés à lui obéir, on ne pouvait fonder une grande espérance sur leurs secours, attendu qu'il n'y avait que les domestiques de Son Honneur qui eussent des sabres et des pistolets, et que les déprédateurs montagnards étaient au nombre de douze, armés complètement selon l'usage de leur pays.

Après avoir annoncé cette douloureuse vérité, il prit une attitude d'accablement muet, branlant d'abord la tête avec l'oscillation d'un pendule qui va cesser de vibrer, et puis il resta tout à fait immobile, formant par la projection de son corps un angle plus aigu qu'à l'ordinaire.

Cependant le baron, rempli d'indignation, se promenait à grands pas, sans prononcer une parole; il s'arrêta enfin pour contempler un portrait représentant un homme armé de toutes pièces, et dont le visage était presque entièrement couvert par une forêt de cheveux qui tombaient sur ses épaules et par une barbe qui descendait jusque sur sa cuirasse. — Capitaine Waverley, dit-il, voilà

le portrait de mon grand-père! Avec deux cents chevaux qu'il avait levés sur ses terres, il battit et mit en déroute un corps de plus de cinq cents de ces voleurs montagnards, qui ont toujours été la pierre d'achoppement et de scandale pour les habitans de la plaine, *lapis offensionis et petra scandali* : il les battit complètement, dis-je, à une époque où ils avaient eu la témérité de descendre de leurs montagnes pour assaillir cette contrée; c'était pendant la guerre civile, l'an de grâce 1642. Et c'est à moi, monsieur, à moi, son petit-fils que de semblables pillards osent faire un pareil outrage!

À ces paroles succéda un silence solennel: puis chaque membre de cette petite société émit un avis différent, comme il arrive toujours dans les cas difficiles.

Alexander ab Alexandro proposa d'envoyer quelqu'un pour composer avec les catterans qui, dit-il, rendraient volontiers leur butin, moyennant un dollar par tête de bétail. Le bailli s'empressa de faire observer qu'une telle transaction serait un *theftboot*, ou composition de félonie, et il était plutôt d'avis d'envoyer une fine main dans les *glens*,

pour y faire le meilleur marché possible, comme pour soi-même, afin que le laird ne parût pas dans une telle affaire. Edouard proposa de faire venir de la garnison la plus voisine un détachement de soldats avec le *warrant* d'un magistrat. Rose, autant qu'elle l'osa, donna à entendre qu'il vaudrait peut-être mieux payer le tribut arriéré à Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr , qui ferait facilement, comme on le savait, restituer les bestiaux, si on se le rendait propice.

Aucune de ces propositions ne satisfît le baron. L'idée de toute composition directe ou indirecte lui paraissait ignominieuse. L'avis de Waverley prouvait seulement qu'il ne connaissait pas l'état du pays, ni les partis politiques qui le divisaient; et dans la situation où étaient les affaires avec Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vor, le baron ne lui ferait aucune concession, quand ce serait pour obtenir la restitution *in integrum* de tous les bœufs et de toutes les vaches que son clan avait volés depuis le temps de Malchn Canmore.

Sa voix fut donc encore pour la guerre, et il proposa d'envoyer des exprès à Balma-whapple, Killancureit, Tulliellum et autres

lairds exposés aux mêmes déprédations, afin de les inviter à se joindre à lui pour poursuivre les brigands. Alors, dit-il, ces *nebulones nequissimi*¹, comme Leslie les appelle, éprouveront le sort de leur prédécesseur *Cacus* ;

Elisos oculos, et siccum sanguine guttur ².

Le bailli, qui ne goûtait nullement cet avis belliqueux, tira de son gousset une montre énorme, de la couleur et presque de la grosseur d'une bassinoire d'étain, et fit observer qu'il était midi passé ; qu'on avait vu les caterans peu de temps après le lever du soleil dans le défilé de Ballybrough, et qu'ainsi, avant que les forces alliées pussent se réunir, les voleurs seraient arrivés, avec leur proie, hors de l'atteinte de toute poursuite, dans ces déserts impraticables qui les mettaient en sûreté, et où il ne serait ni prudent ni même possible de les suivre.

Il n'y avait rien à répondre à cette observation ; et l'assemblée se sépara sans avoir rien décidé, comme il est arrivé plus d'une

(1) Méchans voleurs.

(2) Ses yeux sont arrachés ; par sa gorge bïante
A coulé tout son sang.

fois à des conseils d'une plus haute importance : il fut seulement convenu que le bailli enverrait ses trois vaches dans la ferme de Tully-Veolan, pour les besoins de la famille du baron, et qu'on ferait chez lui usage de petite-bière au lieu de lait. Saunderson avait suggéré cet arrangement, et le bailli s'était empressé d'y consentir, d'abord par un respect habituel pour la famille de Bradwardine; en second lieu, parce qu'il était bien convaincu que sa courtoisie, de manière ou d'autre, lui serait payée au décuple.

Le baron sortit pour donner quelques instructions nécessaires, et Waverley saisit cette occasion pour demander à miss Rose si ce Fergus, dont il était impossible de prononcer les autres noms, était le principal *Thief-Taker* du canton ¹.

— Le *Thief-Taker*! répondit Rose en riant; c'est un gentilhomme honorable, d'une grande importance, le Chef¹ d'une branche indépendante d'un clan puissant des montagnes, et très respecté, tant à cause

(1) L'officier chargé d'arrêter les voleurs.

(2) Les Montagnards sont partagés en tribus ou clans subdivisés en diverses branches. Chaque clan a son chef; chaque branche son petit chef, *chieftain*.

de son propre crédit qu'à cause de celui de ses amis, parens et alliés.

— Qu'a-t-il donc de commun avec les voleurs ? Est-il magistrat ? Est-il du nombre de ceux qui ont une commission de juge de paix ?

— Il en aurait plutôt une de guerre, s'il en existait, répondit Rose ; c'est un mauvais voisin pour ceux qui ne sont pas de ses amis ; il tient sur pied une plus grande force que bien des gens trois fois plus riches que lui. Quant à ses rapports avec les voleurs, je ne puis vous en donner une explication bien claire ; je sais seulement que le plus hardi d'entre eux ne déroberait jamais un pied fourchu à quiconque paie le *black-mail* à Vich Ian Vohr.

— Et qu'est-ce que le *black-mail* ?

— C'est une espèce d'argent de protection que les gentilshommes et propriétaires des Basses-Terres vivant près des Highlands, paient à un chef des montagnes pour qu'il ne leur fasse lui-même aucun mal, et qu'il empêche les autres de lui en faire. Si l'on vous enlève votre bétail, vous n'avez qu'à lui écrire un mot, et il vous le fait rendre sur-le-champ ; ou bien il fait une

incursion dans un autre endroit éloigné où il a une querelle, et il y prend des vaches pour remplacer les vôtres.

— Et cette espèce de Jonathan Wild des Highlands est reçu dans la société? On lui donne le nom de gentilhomme?

— Oui, certes, et tellement que la querelle de mon père avec Fergus Mac-Ivor date d'une assemblée de canton où Fergus voulait avoir le pas sur tous les gentilshommes des Basses-Terres qui y étaient présents; et mon père fut le seul qui osa lui contester ce droit. Alors Fergus lui reprocha d'être sous sa bannière et de lui payer tribut. Mon père entra dans une grande colère, car le bailli Macwheeble, qui arrange les choses à sa manière, avait trouvé le moyen de lui faire un secret du paiement de ce black-mail, qu'il passait dans ses comptes parmi les autres taxes. Il y aurait eu un duel; mais Mac-Ivor dit poliment qu'il ne leverait jamais la main sur une tête à cheveux blancs aussi respectable que celle de mon père... Oh! combien je voudrais qu'ils eussent continué à vivre en bonne intelligence!

— Et avez-vous jamais vu ce M. Mac-Ivor,

si c'est là son nom, miss Bradwardine?

— Non, ce n'est pas son nom; il se croirait insulté si vous l'appeliez monsieur, si ce n'est, qu'étant Anglais, vous ne pouvez en savoir davantage. Les habitans des Basses-Terres lui donnent ordinairement le nom de sa terre de *Glennaquoich*; mais les Montagnards l'appellent *Vich Ian Vohr*, c'est-à-dire *le fils de Jean-le-Grand*. Quant à nous, qui sommes ici sur le revers de la montagne, nous lui donnons indistinctement ces deux noms.

— Je crains bien de ne jamais pouvoir forcer ma langue anglaise à lui donner l'un ou l'autre.

— Fergus est un homme bien fait et bien élevé, ajouta sa sœur Rose, et Flora est unes des jeunes personnes de ce pays qui ont le plus de talens et de beauté; elle a été élevée en France dans un couvent, et elle était mou amie intime avant cette malheureuse dispute. Cher capitaine Waverley, tâchez d'engager mon père à terminer cette affaire à l'amiable. Je suis bien assurée que nous n'avons encore vu que le commencement de nos embarras. Tully-Veolan n'a jamais été un séjour paisible ou sûr, quand nous

avons été en querelle avec les Montagnards. J'étais à peine dans ma dixième année, lorsqu'il y eut un combat derrière la ferme, entre une vingtaine de ces gens et mon père avec ses domestiques. Plusieurs balles vinrent briser les carreaux des fenêtres du côté du nord, tant les combattans étaient près de nous. Trois de ces montagnards furent tués; on les apporta enveloppés dans leurs plaids, et on les déposa sur les pierres du vestibule. Le lendemain leurs femmes et leurs filles arrivèrent se tordant les mains, pleurant et chantant le coronach; elles emportèrent les cadavres, précédées par les joueurs de cornemuses. Il me fut impossible pendant plus de six semaines de dormir sans me réveiller en sursaut; je croyais toujours entendre ces cris terribles; j'avais devant les yeux ces cadavres raides et enveloppés dans leurs *tartans* ensanglantés. Depuis ce temps, un détachement de la garnison du château de Stirling vint avec un mandat du lord justice clerk¹ ou d'un grand

(1) Le *lord justice clerk* est le second magistrat *de nom*, et le premier *de fait*, à la cour suprême de justice criminelle d'Écosse (*court of judiciary*), qui se compose du *lord justice général* (qui n'est que nominal), du *lord justice clerk* (ou lord juge en second), et de cinq lords commissaires.

dignitaire semblable, pour nous enlever toutes nos armes : comment pourrions-nous repousser maintenant les Montagnards, s'ils venaient encore nous attaquer en force ?

Waverley ne put s'empêcher de tressaillir en entendant une histoire qui ressemblait si bien aux rêves qu'il avait faits tout éveillé. Il voyait devant lui une jeune fille, à peine âgée de dix-sept ans, charmante par l'alliance de la beauté et de la douceur, qui avait vu de ses propres yeux une scène telle que celles que son imagination avait coutume d'évoquer comme n'ayant pu se passer que dans des temps reculés, et qui en parlait avec sang-froid, comme devant probablement se représenter de nouveau. Il sentit dès ce moment l'aiguillon de la curiosité, qu'un peu de péril rendait encore plus piquant. Il aurait pu dire avec Malvolio :

— Non, on ne m'accusera plus d'être fou et de me laisser tromper par mon imagination : — me voilà dans le pays des aventures militaires et romanesques ; il ne me reste qu'à voir quelle en sera ma part.

Tout ce qu'on venait d'apprendre à Waverley sur la situation du pays où il se trouvait lui paraissait aussi nouveau qu'extraor-

dinaire. Il avait bien entendu parler de voleurs montagnards ; mais il n'avait pas la moindre idée du système réglé de leurs déprédations. Il n'avait jamais soupçonné que leurs propres chefs fermassent les yeux sur leurs actes de violence , et même les encourageassent , parce qu'ils trouvaient que ces *creaghs* ou *forays* leur étaient utiles , non seulement pour habituer leurs vassaux au maniement des armes , mais encore pour inspirer une terreur salutaire à leurs voisins des Basses-Terres , et pour en exiger en même temps , comme nous l'avons vu , un tribut sous le titre *d'argent de protection*.

Le bailli Macwheeble , qui arriva bientôt après , entra dans de plus amples détails sur cette matière. La conversation du digne bailli se ressentait tellement de la profession qu'il exerçait , que Davie Gellatley dit un jour que ses discours ressemblaient à un *ordre de payer*. Il certifia à notre héros que de temps immémorial « tous ces voleurs , maraudeurs et bandits de Montagnards , avaient fait une association commune , en raison de leurs surnoms , pour commettre divers vols , larcins et pillages , sur les honnêtes habitans des Basses-Terres , où ils enlevaient non seulement leur avoir en argent ,

blé, bestiaux, chevaux, bœufs et vaches, troupeaux et mobilier, etc.; mais encore faisaient des prisonniers, rançonnant, concussionnant, exigeant des cautions; lesquelles violences sont directement prohibées dans divers articles du livre des Statuts, et par l'acte de 1567 et autres à l'appui; lesquels statuts, avec tous ceux qui s'en étaient suivis et qui pouvaient s'en suivre, avaient été honteusement violés et vilipendés par lesdits maraudeurs, voleurs et bandits associés pour lesdites entreprises de vols, pillages, incendies, meurtres, *raptus mulierum*, ou enlèvement forcé des femmes, et autres méfaits semblables à ceux ci-dessus mentionnés. »

Tout ce que Waverley venait d'entendre lui paraissait un songe; il ne pouvait concevoir que l'esprit se familiarisât avec ces actes de violence, qu'on en parlât comme d'une chose ordinaire et qui arrivait tous les jours dans les environs: et cependant il n'avait pas passé les mers, et il était encore dans l'île, d'ailleurs si policée, de la Grande-Bretagne¹.

(1) Mac-Donald de Barrisdale, un des derniers gentilshommes montagnards qui exercèrent en grand le système des dépradations, était un homme instruit et bien élevé. Il avait fait graver sur son sabre ces vers bien connus :

CHAPITRE XVI.

Arrivée inattendue d'un allié.

LE baron rentra à l'heure du dîner, ayant presque entièrement recouvré son calme et sa bonne humeur. Non-seulement il confirma la vérité de tous les récits que Rose et le bailli avaient faits à Edouard, mais il y ajouta d'après sa propre expérience plusieurs anecdotes sur l'état des montagnes et de leurs habitans. Il déclara qu'en général les Chefs étaient de haute naissance et pleins d'honneur ; que leur moindre parole était

Hæ tibi erunt artes , pacisque imponere morem ,
Parcere subjectis et debellare superbos.

En effet, l'impôt du *black-mail* était, avant 1745, levé par plusieurs chefs de haut rang, qui, en agissant ainsi, prétendaient ne faire que prêter aux lois l'aide de leurs armes, et donner une protection qu'on n'eût pu obtenir des magistrats dans l'état de trouble du pays. J'ai vu des mémoires de Mac-Pherson de Cluny, chef de cet ancien clan, par lesquels il appert qu'il levait des sommes considérables qui lui étaient volontiers payées par quelques-uns de ses plus riches voisins. Un gentilhomme de ce clan entendant un prédicateur prêcher sur le crime du vol, l'interrompit pour lui dire qu'il pouvait laisser le soin de ces doctrines à Cluny Mac-Pherson, dont la claymore arrêterait le vol bien mieux que tous les sermons de tous les ministres du synode.

une loi pour tout ce qui composait leur *sept*⁽¹⁾ ou clan. Cependant, ajouta-t-il, il ne leur convient pas de prétendre, comme on en a vu des exemples récents, que leur *prosapia*, ou lignage, qui repose pour la plus grande partie sur les vaines et partiales ballades de leurs *Sennachies* ou *Bardes*, puisse être mis en parallèle avec l'évidence des anciennes chartes et des édits royaux octroyés jadis à des maisons distinguées des Basses-Terres, par divers monarques d'Écosse. Hé bien ! telle est leur *outrécuidance* et leur présomption, qu'ils osent rabaisser ceux qui possèdent de tels titres, comme s'ils tenaient leur domaine dans une *peau de mouton*.

Cette remarque, soit dit en passant, expliquait assez bien les causes de la querelle du baron avec son ancien allié des Highlands. M. Bradwardine entra dans des détails si curieux et si intéressans sur les mœurs, les coutumes et les usages de cette race patriarcale, que la curiosité d'Edouard s'enflammant, il demanda au baron s'il ne serait pas possible d'aller faire sans danger une excursion dans les montagnes voisines, dont

(1) *Sept* ou *clan* signifient également une tribu . une peuplade.

les hautes et sombres barrières avaient déjà fait naître en lui le désir d'y pénétrer plus avant. Le baron répondit à son hôte que rien ne serait plus facile, pourvu que sa querelle fût terminée, parce qu'il lui donnerait alors lui-même des lettres de recommandation pour les principaux chefs, qui s'empresseraient de le recevoir avec courtoisie et hospitalité.

Il s'entretenait encore sur ce sujet, lorsque Saunderson ouvrit tout à coup la porte de l'appartement, et y fit entrer un Montagnard complètement armé et équipé. Si, lors de cette apparition martiale, Saunderson n'avait pas rempli, avec toute sa gravité ordinaire, les fonctions du grand-maître des cérémonies, et que le baron et sa fille n'eussent pas conservé le plus grand calme, Waverley aurait certainement cru voir paraître un ennemi. Quoiqu'il en soit, il ne put s'empêcher de tressaillir, parce que c'était la première fois qu'il voyait un Montagnard écossais dans son costume national. Ce Gaël était un jeune homme de petite taille, robuste, ayant le teint brun; et les amples replis de son plaid ajoutaient à l'air de vigueur qu'annonçait toute sa personne.

Son *kilt*, ou jupon court, laissait à découvert ses jambes bien faites et nerveuses. Sa *bourse* en peau de chèvre était suspendue devant lui, flanquée de ses armes ordinaires, le *dirk* et un pistolet d'acier. Son bonnet était surmonté d'une plume courte qui indiquait ses prétentions à être traité comme un *Duinhevwassel*, espèce de gentilhomme. Sa claymore battait sur sa cuisse; une *targe* était passée sur son épaule, et il tenait en main un long fusil de chasse espagnol; de l'autre il ôta sa toque. Le baron, qui connaissait les coutumes des Montagnards, et la manière dont il convenait de leur parler, lui dit sur-le-champ, avec un air de dignité, mais sans se lever, et, comme le pensa Edouard, à peu près en prince recevant un ambassadeur : — Soyez le bienvenu, Evan Dhu Mac-Combich : quelles nouvelles m'apportez-vous de Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr ?

— Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr, répondit l'ambassadeur en bon anglais, présente ses civilités au baron de Bradwardine de Tully-Veolan. Il est fâché qu'un épais nuage se soit placé entre vous et lui, nuage qui vous a empêché de voir et de considérer

les alliances qui ont existé jadis entre vos maisons et vos ancêtres. Il demande que ce nuage se dissipe, et que les rapports entre le clan Ivor et la maison de Bradwardine redeviennent ce qu'ils étaient autrefois quand un œuf était placé entre eux au lieu de pierre à fusil, et qu'ils tenaient le couteau de table au lieu de sabre; il espère que vous direz comme lui que vous êtes fâché de ce nuage, et désormais personne ne demandera si ce nuage est monté de la plaine à la montagne, ou descendu de la montagne à la plaine; car ceux-là n'ont jamais frappé avec le fourreau qui n'ont jamais reçu avec l'épée; et malheur à qui voudrait perdre un ami à cause du nuage orageux d'une matinée de printemps!

Le baron de Bradwardine répondit avec la dignité convenable, qu'il connaissait le chef du clan Ivor pour un véritable ami du *Roi*, et qu'il était fâché qu'il eût existé un nuage entre lui et un gentilhomme professant de si bons principes, car, ajouta-t-il, lorsque les hommes s'unissent ensemble, bien faible est celui qui n'a pas de frère.

Tout cela paraissait très satisfaisant; le baron, pour solenniser d'une manière convenable le rétablissement de la paix entre les

deux augustes personnages, fit apporter un flacon d'usquebaugh dont il remplit un verre pour boire à la santé et à la prospérité de Mac-Ivor de Glennaquoich. L'ambassadeur celte s'empressa de répondre à cette marque de courtoisie, se versa à son tour une rasade de cette liqueur généreuse, et l'assaisonna d'heureux souhaits pour la famille de Bradwardine.

Après cette ratification des préliminaires du traité de paix, le plénipotentiaire se retira pour conférer avec Macwheeble sur certains articles secondaires dont on ne croyait pas nécessaire d'ennuyer le baron. Il est probable qu'ils avaient rapport à l'interruption du paiement des subsides, et il paraît que le bailli trouva le moyen de satisfaire leur allié sans que son maître pût avoir le moindre soupçon que sa dignité était compromise. Du moins est-il certain qu'après que les plénipotentiaires eurent bu, par petits verres, une bouteille d'eau-de-vie, qui ne fit pas plus d'effet sur deux corps aussi bien préparés, que si on l'eût versée sur les deux ours placés sur la porte de l'avenue, Evan Dhu Mac-Combich se fit rendre compte de toutes les circonstances concernant le vol de la nuit

précédente, et annonça son intention de se mettre sur-le-champ à la poursuite des bestiaux qu'il assura ne devoir pas être bien loin. — Ils ont cassé l'os, ajouta-t-il, mais ils n'ont pas eu le temps d'en sucer la moelle.

Notre héros, qui avait suivi Evan Dhu dans ses perquisitions, fut tout étonné de l'adresse avec laquelle il prenait des informations, et de l'intelligence qu'il montrait en tirant des conclusions. Evan Dhu, de son côté, était évidemment flatté de l'attention de Waverley, de l'intérêt qu'il semblait trouver à cette enquête, et de la curiosité qu'il montrait sur les mœurs et les sites des Highlands. Sans autre cérémonie, il invita Edouard à l'accompagner dans une petite promenade de douze à quinze milles dans les montagnes, pour reconnaître l'endroit où les bestiaux avaient été conduits. — Si c'est celui que je suppose, ajouta-t-il, vous n'en avez jamais vu un pareil dans toute votre vie, et vous n'en verrez jamais, à moins que ce ne soit moi ou un des nôtres qui vous y conduise.

Notre héros sentit sa curiosité enflammée par l'idée de visiter l'ancre d'un Cacus des Highlands ; cependant il ne négligea pas de

s'informer s'il pouvait se fier à son guide. Le baron lui dit qu'on ne lui aurait pas fait cette invitation s'il y avait eu le moindre danger à courir, qu'il n'avait rien à craindre qu'un peu de fatigue; et comme Evan lui proposait de passer, en revenant, une journée chez son chef, où il était sûr d'être bien accueilli et bien traité, il ne paraissait y avoir rien de bien formidable dans la tâche qu'elle entreprenait. Rose, il est vrai, devint pâle quand elle en entendit parler; mais son père, qui aimait l'ardeur curieuse de son jeune ami, se garda bien de la refroidir en lui parlant de dangers qui n'existaient réellement pas. On remplit un havre-sac de tout ce qui était nécessaire pour cette courte expédition; une espèce de sous-garde-chasse le porta sur ses épaules, et notre héros, un fusil de chasse à la main, se mit en route avec son nouvel ami Evan Dhu; ils étaient accompagnés du garde-chasse dont nous venons de parler, et de deux autres Montagnards, qui étaient à la suite d'Evan: l'un d'eux portait une longue carabine, et l'autre avait sur son épaule une hache au bout d'un bâton, arme qu'on appelait hache d'armes du Lochaber¹.

(1) La garde municipale d'Édimbourg portait encore, il ya

Evan, répondant à une question d'Edouard, lui fit entendre que cette escorte martiale n'était nullement nécessaire à sa sûreté. Il ne l'avait prise, dit-il en ajustant son plaid avec un air de dignité, que pour paraître décentement à Tully-Veolan, et d'une manière digne du frère de lait de Vich Ian Vohr. — Ah! ajouta-t-il, je voudrais que vous autres *duinhe wassel saxons* (gentilshommes anglais) vous puissiez voir notre chef avec sa queue!

— Avec sa *queue!* répéta Edouard d'un ton de surprise.

— Oui, c'est-à-dire avec sa suite ordinaire quand il visite un chef de son rang. Il y a, continua-t-il en s'arrêtant et se redressant d'un air de fierté, pendant qu'il comptait sur ses doigts les divers officiers de la maison de son chef, — il y a son *Hanchman*, ou l'homme qui est son bras droit¹; son Barde

quelque temps, la hache du Lochaber dans ses expéditions officielles. Il y avait au dos de la hache un crochet dont se servaient les anciens Montagnards pour s'aider à escalader les murs, en fixant le crochet au mur, et en se soulevant à l'aide du manche. Cette arme, si commune en Écosse, fut, dit-on, apportée de la Scandinavie.

(1) Le *Hanchman* ou *Henchman* est une espèce de secrétaire qui suit son Chef comme son ombre, et se tient à sa *hanche* à sa table, prêt à exécuter tous ses ordres. Cette fonction est quelquefois le partage du frère de lait. On donnait aussi ce nom au page de confiance ou au chef des gardes d'un seigneur.

ou poète¹; son *Bladier*² ou orateur pour haranguer les grands personnages auxquels il rend visite; son *Gillymore*³ ou écuyer chargé de porter son sabre, sa targe et son fusil; son *Gilly-Casfliuch*, qui porte le chef sur son dos quand il faut traverser des ruisseaux et des rivières; son *Gilly-Comstrian*, qui conduit son cheval par la bride dans les sentiers difficiles et escarpés; son *Gilly-Trushharnish*, à qui est confié son havresac; ensuite son *Piper*, joueur de cornemuse, et le Gilly du *Piper*⁴. Il y a enfin, de plus, une douzaine de jeunes gens qui n'ont rien à faire qu'à porter le ceinturon, à suivre le laird, et à se tenir toujours prêts à exécuter les ordres de Son Honneur.

— Est-ce que votre chef entretient régulièrement tout ce monde?

(1) Le barde est le généalogiste de la famille, quelquefois le précepteur du jeune laird, chargé de composer des chants de gloire — enfin le poète lauréat du clan.

(2) Le mot *Bladier* vient probablement de *Bladarie*, mot écossais signifiant « jactance », parce que cet officier devait faire sonner bien haut l'importance de son maître.

(3) Le mot *gilly* signifie un page, un valet, et *more*, grand. Cet adjectif ennoblit ici le mot entier *gillymore*. Les autres officiers sont suffisamment définis par le texte.

(4) Le *piper*, qui se disait gentilhomme, ne portait pas lui-même son instrument, et s'en débarrassait dès qu'il en avait joué; il avait donc un page, un *gilly*, pour porter la cornemuse (*bagpipe*).

— Tout ce monde , dites-vous ? Oui , et mainte autre tête qui ne saurait où s'abriter , sans la grande grange de Glennaquoich !

Chemin faisant , Evan fit paraître la route moins longue , en continuant à parler de la grandeur du chef , en paix comme en guerre , jusqu'à ce qu'ils fussent plus près de ces immenses montagnes qu'Édouard n'avait fait qu'apercevoir de loin. La nuit s'approchait lorsqu'ils entrèrent dans un de ces défilés effrayans qui servent de communication entre le pays des montagnes et celui des plaines ; le sentier , extrêmement raboteux et escarpé , cotoyait un précipice séparant deux énormes rochers , et suivait le passage qu'un torrent écumeux , qui grondait plus bas , semblait s'être creusé pendant le cours des siècles. Les derniers rayons du soleil couchant tombaient sur les eaux dans leur sombre lit , et les montraient en partie , irritées par cent rocs et brisées par cent chutes. Le sentier descendait vers le torrent par une pente très raide , et l'on y voyait çà et là une pointe de granit , ou un arbre rabougri qui implantait ses racines dans les crevasses du rocher. A main droite , la montagne s'élevait au-dessus du sentier

de manière à être également inaccessible ; mais celle qui était en face offrait un rideau de taillis, au milieu duquel croissaient quelques pins.

— C'est ici, dit Evan, le défilé de Bally-Brough. Dans les temps reculés, dix Montagnards du clan de Donnochie y tinrent bon contre un corps de cent hommes des Basses-Terres ; on distingue encore l'endroit où furent enterrés les morts : c'est dans ce petit *corrie* ou enfoncement qui est de l'autre côté de l'eau ; si vous avez bonne vue, vous pouvez apercevoir comme des taches vertes sur la bruyère. Tenez, regardez, voilà un *earn*, à qui vos gens du midi donnent le nom d'aigle. — Vous n'avez pas de pareils oiseaux en Angleterre. — Il va chercher son souper dans les domaines du laird de Bradwardine, mais je vais lui envoyer un lingot de plomb.

Il tira un coup de fusil, mais il manqua le superbe monarque des tribus ailées, qui, sans témoigner la moindre frayeur de la tentative faite contre lui, continua son vol majestueux vers le sud.

Un millier d'oiseaux de proie, faucons, éperviers, corbeaux et corneilles, effrayés

par l'explosion, quittèrent brusquement la retraite qu'ils avaient choisie pour y passer la nuit, et remplirent les airs de cris rauques et discordans que l'écho renvoyait mêlés au mugissement des torrens. Evan, un peu confus d'avoir manqué son coup, quand il voulait donner une preuve d'adresse, cacha sa confusion en se mettant à siffler un pibroch, rechargea son arme, et avança en silence dans le défilé.

Il aboutissait à un vallon étroit entre deux montagnes très élevées et couvertes de bruyères; ils avaient toujours le torrent pour compagnon, et ils furent obligés de le traverser quelquefois dans ses détours. Evan offrait alors le secours de ses satellites à Edouard, pour le porter sur leurs épaules, mais notre héros, qui avait toujours été assez bon piéton, refusa chaque fois son offre, et il gagna évidemment dans l'opinion de son guide, en prouvant qu'il ne craignait pas de se mouiller les pieds; il voulait d'ailleurs, sans affectation, faire revenir Evan de l'opinion qu'il semblait avoir conçue des habitans des Basses-Terres, et particulièrement des Anglais qu'il regardait comme des efféminés.

A travers la gorge de ce vallon, ils parvinrent jusqu'à un marécage noir, d'une étendue effrayante, parsemé de grands trous creusés pour en tirer de la tourbe, qu'ils traversèrent avec beaucoup de difficulté et quelque danger, par des sentiers qui n'étaient praticables que pour des Montagnards. Ces sentiers, ou plutôt la portion de terre plus solide sur laquelle nos voyageurs marchaient, tantôt à pied sec, tantôt dans l'eau et la fange, étaient raboteux, rompus, et, en bien des endroits, coupés par des fondrières et peu sûrs. Quelquefois même le terrain était si mauvais qu'ils étaient obligés de sauter d'une butte sur une autre, l'espace qui les séparait ne pouvant supporter le poids du corps humain. Ce n'était qu'un jeu pour les Montagnards, qui avaient un pas vraiment élastique, et qui portaient des brogues à semelles minces, convenables à de tels chemins; mais Edouard commença à trouver que cet exercice, auquel il n'était pas accoutumé, était plus fatigant qu'il ne s'y était attendu.

Un long crépuscule les éclairait à travers ce marécage serbonien, mais il les abandonna presque entièrement au pied d'une

montagne escarpée et pierreuse qu'il leur restait à gravir ; la nuit n'était pas cependant très profonde, et le temps était agréable. Waverley appela à son secours son énergie morale pour supporter la fatigue, et continua à marcher d'un pied ferme ; mais il enviait en secret la vigueur de ces adroits Montagnards, qui ne donnaient pas le moindre signe de lassitude, et marchaient toujours d'un pas rapide et allongé, ou plutôt du même trot. Selon son calcul, ils avaient déjà fait environ quinze milles. Après avoir gravi cette montagne, et en descendant de l'autre côté vers un bois touffu, Evan Dhu eut une conférence avec ses deux satellites montagnards. Le résultat en fut que le bagage d'Edouard passa des épaules du garde-chasse sur celles d'un des Gillies, et le premier fut envoyé avec l'autre Montagnard d'un côté différent de celui vers lequel s'avançaient les trois autres voyageurs. Waverley demanda le motif de cette séparation : Evan lui répondit qu'il fallait que le garde-chasse allât passer la nuit dans un hameau éloigné d'environ trois milles ; car, à moins que ce ne fût un ami très particulier, Donald Bean Lean, le digne per-

sonnage qu'on supposait le détenteur du bétail, ne se souciait pas que des étrangers s'approchassent de sa retraite. Cette raison semblait juste, et elle suffit pour bannir de l'esprit d'Edouard quelques soupçons qu'il n'avait pu s'empêcher de concevoir en se voyant à une telle heure et dans un tel lieu, séparé de son seul compagnon des Basses-Terres. Evan ajouta sur-le-champ qu'il ferait mieux d'aller lui-même en avant, pour annoncer leur arrivée à Donald Bean Lean, attendu que la vue d'un *sidier roy* (soldat rouge) pourrait lui causer une surprise désagréable. Sans attendre de réponse, il partit en trottant (style de course de chevaux), et disparut en un moment.

Waverley fut laissé à ses réflexions, car son nouveau guide, celui qui était armé de la hache d'armes, savait à peine quelques mots d'anglais. Ils traversaient un bois de pins très épais, et qui semblait sans fin, et, par conséquent, il était impossible, dans l'obscurité qui les enveloppait, de distinguer le chemin. Le Montagnard semblait pourtant le trouver par instinct, sans hésiter un moment, et Edouard le suivait d'aussi près qu'il le pouvait.

Après avoir marché assez long-temps en silence, il ne put s'empêcher de demander s'ils étaient bien loin du but de leur voyage.

— La caverne était à trois ou quatre milles, répondit le Montagnard; mais le *Duinhevwassel* étant un peu fatigué, Donald devrait — pourrait — voudrait bien envoyer le *curragh*.

Cette réponse n'apprenait pas grand' chose à Edouard. Le *curragh* qui lui était promis pouvait être un homme, un cheval, une charrette, une chaise de poste; mais il ne put tirer de l'homme à la hache d'armes que les mots : — *Aich, ay, ta curragh*.

Edouard ne tarda pas à comprendre ce qu'il voulait dire, quand, en sortant du bois, il se trouva sur les bords d'une large rivière ou d'un lac. Là son conducteur lui donna à entendre qu'ils devaient s'asseoir et attendre quelques instans. La lune, qui se levait alors, lui découvrit indistinctement la vaste étendue d'eau qui était devant lui, et les formes fantastiques et confuses des montagnes qui paraissaient l'environner. L'air frais, mais doux, d'une nuit d'été, rafraî-

(1) Oui, oui, le *curragh*.

chit Waverley après la marche rapide et pénible qu'il venait de faire, et il respirait avec délices le parfum des fleurs du bouleau, baignées par la rosée.

Il eut alors tout le temps de réfléchir à sa position tout-à-fait romanesque. Il était assis sur les bords d'un lac inconnu, sous la direction d'un sauvage dont il n'entendait point la langue, pour aller visiter la caverne de quelque fameux proscrit, un Robin Hood peut-être, ou un Adam de Gordon ; la nuit était déjà avancée ; il avait bravé force difficulté et fatigues ; son domestique avait été séparé de lui ; son guide l'avait laissé : que d'incidens propres à exercer une imagination romanesque, le tout relevé encore par un sentiment solennel, au moins d'incertitude, sinon de crainte ! La seule circonstance qui s'accordait mal avec le reste, était la cause de son voyage, — les vaches du baron ! Cet incident posaique fut rejeté par Edouard dans l'arrière-plan du tableau.

Pendant qu'il s'égarait ainsi dans les

(1) Ce n'est pas le *bouleau pleureur*, espèce la plus commune dans les Highlands, mais le bouleau aux feuilles cotonneuses des Lowlands, qui répand ce parfum.

rêves de son imagination, son compagnon le toucha doucement, et étendant le bras presque en ligne droite vers l'autre ligne du lac, il lui dit : — *Yon's ta cove*¹. Waverley vit briller dans la direction indiquée un petit point lumineux, qui augmentant peu à peu d'éclat et de volume, semblait voltiger comme un météore à l'extrémité de l'horizon. Pendant qu'il regardait ce phénomène, il entendit dans le lointain un bruit de rames. Ce bruit augmenta de plus en plus, et bientôt un coup de sifflet perçant se fit entendre du même côté. Son ami à la hache répondit aussitôt à ce signal de la même manière; et enfin une barque, conduite par quatre ou cinq Montagnards, entra dans une petite crique sur le bord de laquelle Edouard était assis. Il se leva avec son compagnon pour aller à leur rencontre. Deux vigoureux Montagnards le portèrent dans la barque avec une attention officieuse, et dès qu'il y fut assis, ils reprirent leurs rames, et commencèrent à traverser le lac avec une grande rapidité.

(1) Voilà la caverne.



